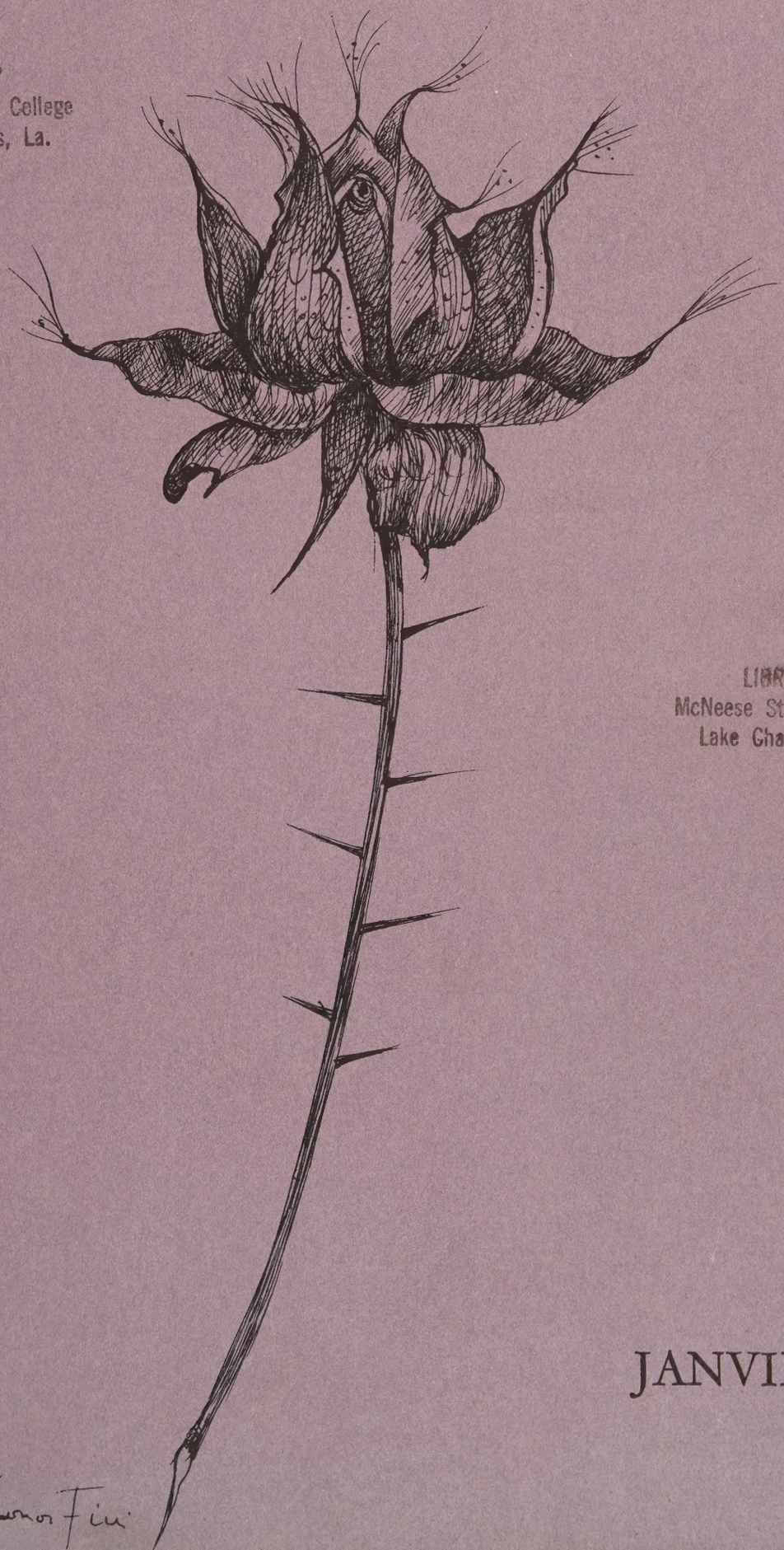
PLAISIR de FRANCE

LIBRARY
McNeese State College
Lake Charles, La.

DC
1
P5
1957



LIBRARY
McNeese State College
Lake Charles, La.

JANVIER 1957

PLAISIR DE FRANCE

(IMAGES DE FRANCE)

Revue mensuelle

DIRECTEUR GÉNÉRAL-RÉDACTEUR EN CHEF : OLIVIER QUÉANT

SOMMAIRE

JANVIER 1957 — Nº 219

Éditorial — Pages

LE SOURIRE AUX DENTS, par Olivier Quéant.. .. 1

Tourisme d'hiver

VOTRE VOYAGE A ROME avec Jean - Louis Vaudoyer, de l'Académie française.. 2

Une enquête littéraire

COMMENT ILS ÉCRIVENT, par Jean Prasteau.. .. 16

Portrait d'un jeune écrivain

FRANÇOIS NOURISSIER, par Gérard Mourgue.. .. 24

... et sa dernière nouvelle inédite :

QUELQUE CHOSE DE BLEU COMME LA NUIT.. .. 25

Deux reportages artistiques

RÉSURRECTION DU THÉATRE GABRIEL A VERSAILLES, par Claude Baignères 29

MISE AU JOUR DES FRESQUES D'ASNIÈRES-SUR-VÈGRE, par Anne de Pennendreff.. 32

Architecture et décoration

QUE SERA LA MAISON DE DEMAIN? par Roger Baschet 36

L'art de la table

OISEAUX DE FEU d'Igor Fabergé, par le prince Youssoupoff.. 48

SUGGESTIONS DES ANTIQUAIRES (Itinéraire du samedi), par Saint-Sère 50

Il y a cinquante ans

L'ALBUM DE MON PÈRE.. 54

Notre jeu-concours

DEUXIÈME SÉRIE D'OBJETS-DEVINETTES.. 56

Rythmes du mois

LES PRIX LITTÉRAIRES, par Yves Gandon 59

LE CINÉMA, par Marcel Lasseaux 60

LE THÉATRE, par Robert Kemp, de l'Académie française.. 62

LES EXPOSITIONS, par René Barotte.. 63

LES GRANDES VENTES, par Raymonde Wilhélem.. 64

LE RALLYE-BOUTIQUE 65

ÉCHOS ET INFORMATIONS.

DISQUES DE JAZZ ET DE VARIÉTÉ, par Anne Fourny.

La rose de notre couverture a été dessinée par Léonor Fini. Cette artiste prépare actuellement les illustrations d'un livre édité par les Amis du Louvre, le Sabbat ressuscité, *texte de Jacques Audiberti, et les décors de* la Mégère apprivoisée, *adaptée par J. Audiberti : G. Vitaly la mettra en scène au théâtre de l'Athénée, avec Suzanne Flon et Pierre Brasseur.*

Droits réservés pour tous les articles de ce numéro (textes et gravures). Copyright by *Plaisir de France* 1957. Les manuscrits non insérés ne sont jamais rendus et ne pourront en aucun cas faire l'objet d'une réclamation.

Wallace et Draeger

Coin de Salon Louis XV

réalisé par

FERSEN

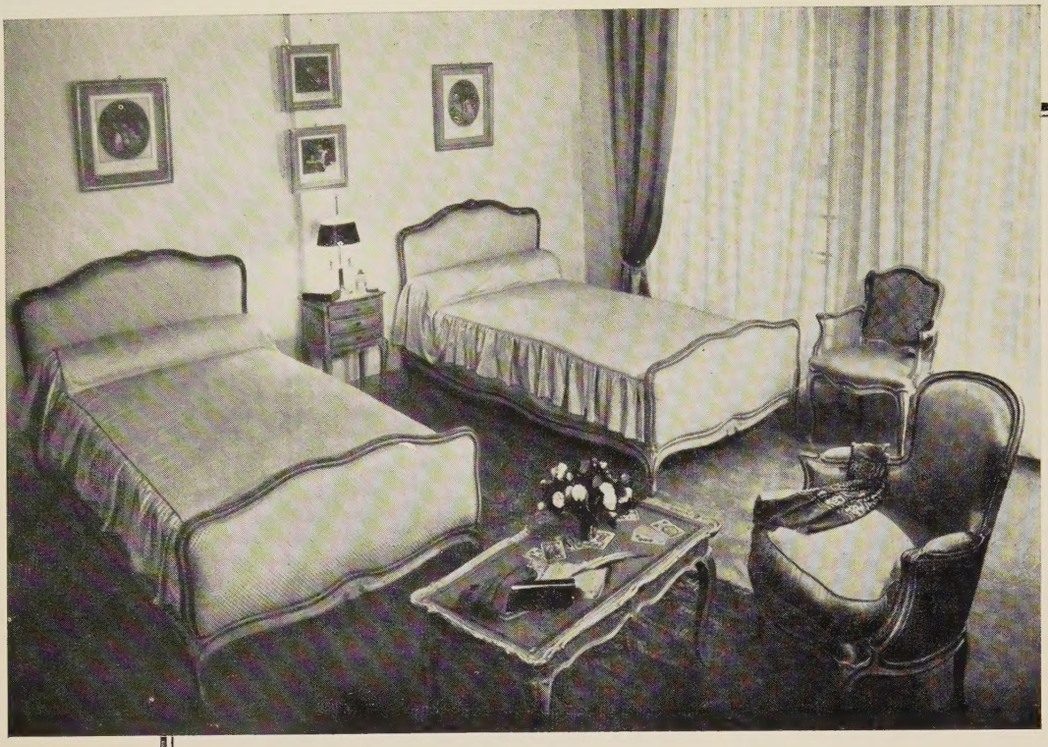
LIBRARY
McNeese State College
Lake Charles, La.

18, av. Matignon, Paris

ÉLY. 53-98

469646

Bound by LIBRARY BINDING SER



AMEUBLEMENT

DÉCORATION

ANCIEN

MODERNE

100, Fbg SAINT-ANTOINE
PARIS 12e

MERCIER FRÈRES

MAISON FONDÉE EN 1828

Pub. A. Préaux

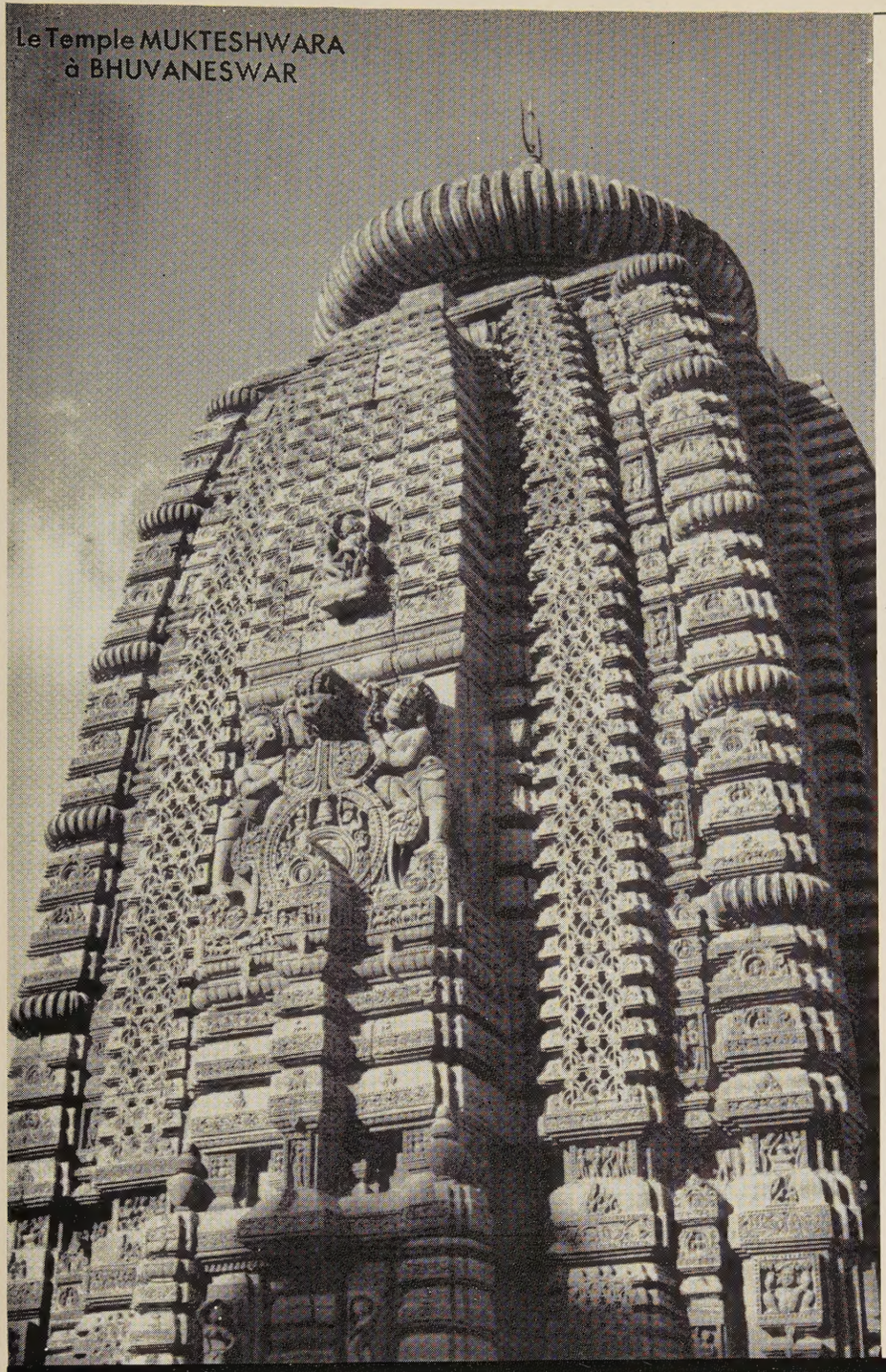
DELISLE

4, RUE DU PARC-ROYAL, PARIS · ARC. 21-34

(près du musée Carnavalet)

a exécuté les luminaires de « l'Opéra » de Gabriel

PUB


Le Temple MUKTESHWARA
à BHUVANESWAR

visitez
l'Inde
fabuleuse...

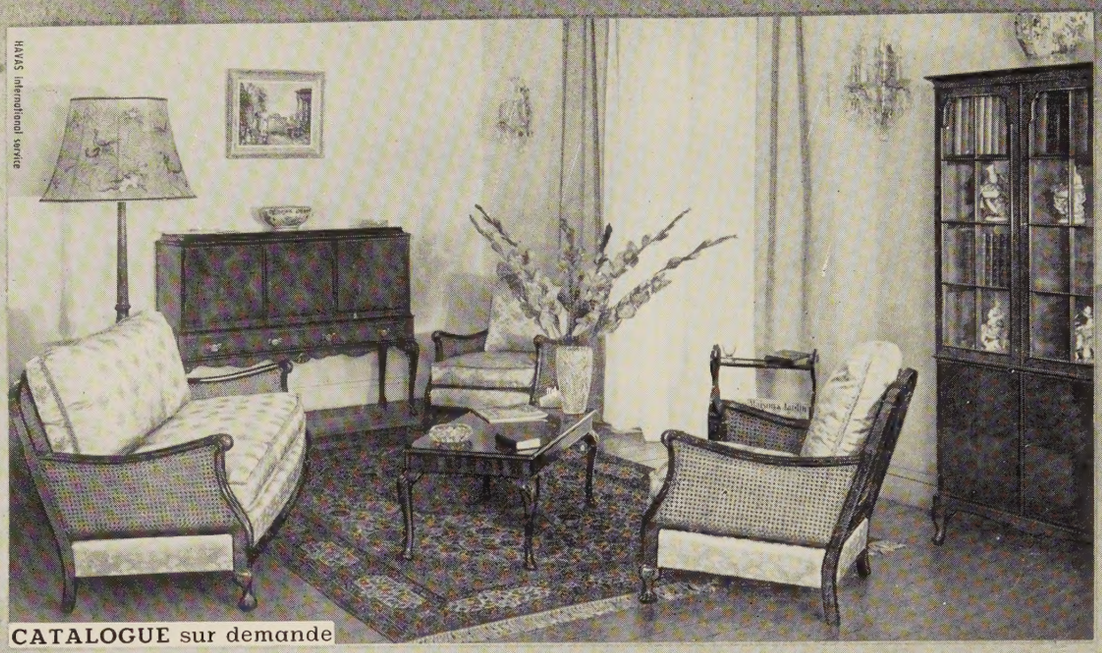
Renseignements et documentation sur simple demande à votre agence de voyage ou à :

L'OFFICE NATIONAL INDIEN DE TOURISME
8, BOULEVARD DE LA MADELEINE, PARIS-8e - TÉLÉPHONE : OPÉ. 00-84

Le Cheval de KONARAK

Le Temple du Soleil
à KONARAK (Etat d'Orissa)

L'Eléphant de KONARAK



CATALOGUE sur demande

Ameublement décoration

MAPLE

5, Rue Boudreau, Paris 9e
Tél. : OPÉra 53-32

Suzanne Fontan
TISSUS IMPRIMÉS

JARDIN DE
LA MARIE

29, RUE BONAPARTE
PARIS..VIe

DAN. 94-95

ET CHEZ TOUS DÉCORATEURS ET TAPISSIERS
DE CLASSE

Ce dont
toute femme rêve...

Dentelles
Lingeries
Layettes
Linge de maison
Tissus d'ameublement

à
la
ville
du
puy

le magasin
le plus féminin de Paris

36, RUE TRONCHET - PARIS - BORDEAUX - TOULON

DECCA
DISQUES

FERNANDEL

HONORÉ DE MARSEILLE **455.618**
(4 chansons de la Production Cité Films-Propice films)

LE PETIT MONDE DE DON CAMILLO **133.045**

LE RETOUR DE DON CAMILLO **163.144**
(extraits des films)

CONTES DU LUNDI **133.147**
(Alphonse Daudet)

CONTES ET NOUVELLES DE PROVENCE . . . .
(Paul Arène)
n° 1 . . . . . **133.516**
n° 2 . . . . . **133.517**

JEUX DE MOTS, JEUX DE POÈTES **455.585**

LES LETTRES DE MON MOULIN . . . . . .
(Alphonse Daudet)
n° 1 : Le Curé de Cucugnan - La Chèvre de Mr Séguin **133.022**
n° 2 : Les Vieux - Les Trois Messes Basses **133.023**
n° 3 : Les Étoiles - Le Secret de Maitre Cornille . . **133.145**
n° 4 : L'Arlésienne - La Mule du Pape **133.146**
n° 5 : La Diligence de Beaucaire - Le Sous-Préfet aux Champs **133.713**
La Chèvre de Mr Séguin **455.543**
Les Vieux **455.583**
Le Curé de Cucugnan **455.544**
Les Trois Messes Basses **455.611**

et un Livre Disque

LA CHÈVRE DE MONSIEUR SÉGUIN . . . . . **DES - 1**

Matériaux nouveaux,

utilisation nouvelle des matériaux traditionnels

dans la construction et la décoration

Les pages de publicité qui suivent sont réservées aux producteurs et utilisateurs de ces matériaux.

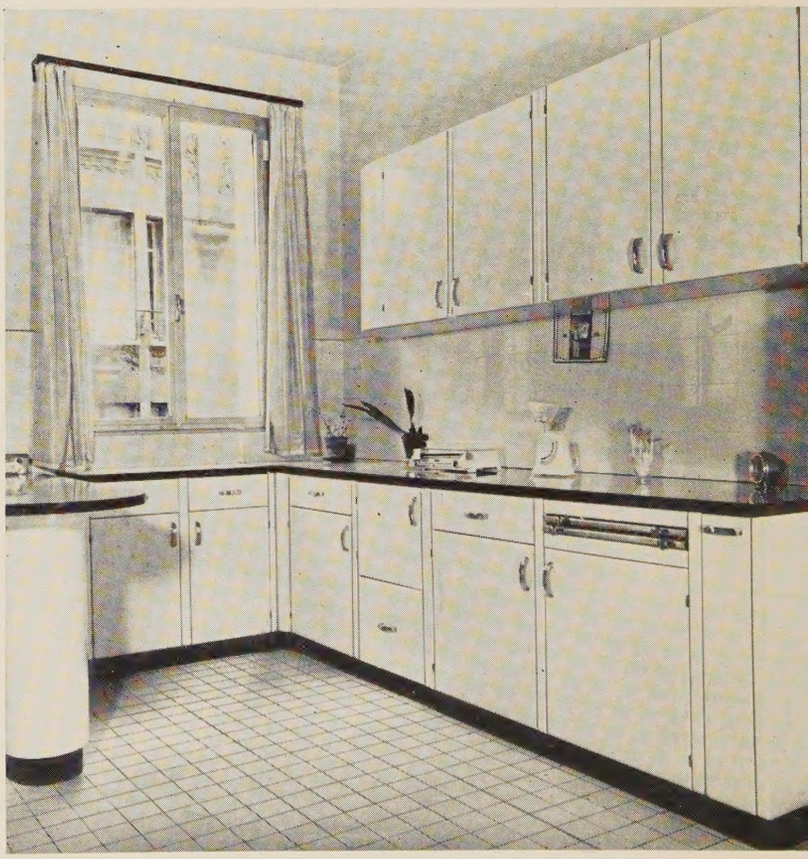
LIBRARY
McNeese State College
Lake Charles, La.

DILOPHANE
à tous les étages

...dans ce récent immeuble
d'une grande avenue parisienne.
(J. SAACKE, Architecte D. P. L. G.).

DILOPHANE le plus ancien stratifié décoratif français, a été largement utilisé pour le revêtement des cuisines, salles de bains, dessus de meubles, etc, parce qu'il répond à toutes les exigences d'un aménagement rationnel et pratique dans l'habitation moderne.

DILOPHANE est imperméable, inaltérable, ininflammable en surface (130°), économique d'entretien, facile à usiner et présenté dans une gamme de nombreux coloris.



Cuisine au 3e étage (MOBILUX, installateur)

LA FIBRE DIAMOND
72 RUE DU LANDY, LA PLAINE SAINT-DENIS SEINE
PLAINE 27-73

mentation et liste de nos dépositaires sur demande

INALTERA

PRINCIPAUX DÉPOSITAIRES

PARIS

3e : Papiers Peints Duchesne – 5 et 7, boulevard des Filles-du-Calvaire.
4e : Aux Poseurs de Linos – 46, rue de Rivoli.
Sté des Éditions Décoratives – 1, rue de Rivoli.
Linos-Papiers Peints Rivoli – 12, rue de Rivoli.
5e : Saint-Michel Décor – 19, quai Saint-Michel.
Mabuleau – 100, rue Monge.
6e : Maison Novartis – 16, rue d'Assas.
8e : Maison Delepoulle – 29, rue de la Pépinière.
Maison Desagnat – 54, rue d'Anjou.
9e : Le Décor – 38, rue Ballu.
Prismacolor – 73, rue de Maubeuge.
10e : Maison Romain – 4, rue Martel.
Le Bon Linoléum – 65, Faubourg-du-Temple.
Papiers Peints Myriam – 52, r. René-Boulanger.
11e : M. le Mardelé – 115, Faubourg-Saint-Antoine.
12e : Papiers Peints P. L. M. – 8, rue Michel-Chasles.
17e : K. L. Papiers Peints – 11, rue Jacquemont.
18e : La Décoration Moderne – 90, rue Lamarck.

RÉGION CENTRE

NEVERS : Biette, 4, rue Saint-Étienne.
VICHY : La Maison du Papier Peint – 50, rue de Paris.
Gaudignon & Gaume – 82, avenue des Célestins.
DIJON : Marvy – 3, rue Musette.
Société Bourguignonne – 3, place Grangier.
CLERMONT-FERRAND : Villatte – 9, place Sugny.

RÉGION EST

REIMS : Pol Simon – 18, rue de Thillois.
METZ : Keime-Nassoy – 16, rue de l'Esplanade.
STRASBOURG : Alber – 3, rue des Moulins.
SARREBOURG : Keime-Nassoy – 5, rue de la Marne.
MULHOUSE : P.-P. Didisheim – 20, rue des Fleurs.
BELFORT : Tronet – 3, boulevard Joffre.

RÉGION OUEST

ANGOULÊME : Thébault – 5, place du Mûrier.
BREST : Busson – 115, rue Jean-Jaurès.
LA ROCHELLE : Lhote – 3, rue Dupaty.
NANTES : P. P. Nantais – 12, rue Copernic.
BRIVE : Combe-Echamel – boulevard A.-France.
BORDEAUX : Thébault – 26, place Stalingrad.
LIMOGES : Vignaud & Lanourice – 18, av. Garibaldi.
ORLÉANS : Jamin – 15, rue Charles-Sanglier.

RÉGION NORD

LILLE : Beck – 52, rue des Arts.
Établissements Delesalle – 4, rue de Courtrai.
VALENCIENNES : Établ. Dony – 6, rue Tholozé.
BOULOGNE : Au Clair Logis – 35, rue Victor-Hugo.
LE HAVRE : Le Décor Havrais – 81, r. Maréch.-Joffre.
Loisel – 94, rue Thiers.
Preys – 2, cité Commerciale.
AMIENS : Société Delarue-Bénard – 20, r. de Beauvais.
Riquier Frères – 22, rue du Vivier.

RÉGION SUD-OUEST

BAYONNE : Ortet – 33, rue Victor-Hugo.

RÉGION SUD-EST

MARSEILLE : Sud Papiers Peints – 39, rue de Lodi.
Comptoir Provençal de P. P. – 8, rue Thiers.
Provence Pap. Peints (Arnoux), 2, r. de la Coutellerie.
NICE : Rolland – 35, avenue du Maréchal-Foch.
Nice Papiers Peints – 4, rue Alexis-Mossa.
NIMES : Bernon – 18, boulevard Victor-Hugo.
BÉZIERS : Gabanou – 23, avenue Georges-Clemenceau.
MONTPELLIER : Le Décor – place Édouard-Adam.
TOULON : Chanavat – rue François-Fabié.
AVIGNON : Parimidi – 9, rue du Chapeau-Rouge.
Guigues – 11, boulevard Champfleury.
GRENOBLE : Sibellas J. – 28, rue de la Poste.
Biette – 6, place Claveyson.
VIENNE : Maison du Papier Peint - 3, rue de la Chaîne.
BELLEGARDE : Cazajous – 53, rue de la République.
CARCASSONNE : Mourrut – 71, rue du Marché.
SAINT-ÉTIENNE : Grange – 5, rue Praire.
LYON : Griffay : 18, rue d'Algérie.
Roche – 12, rue Lanterne.
Parimidi – 115, rue Garibaldi.
Germain – 86, Grande-Rue de la Guillotière.
VILLEFRANCHE : Comptoir Régional du Papier Peint – 2 *bis*, rue de Thizy.

Une Symphonie...

Une symphonie de couleurs vives ou reposantes à votre grê, peut être créée sur vos murs.

INALTERA *vous propose, par exemple, cette amusante fantaisie multicolore de Williams Gobbeaux "Equitation", réalisé en velours* lavable *pour orner une face de la pièce, les trois autres étant revêtues de "Milleraies",* INALTERA lessivable, *de couleurs différentes mais harmonisées avec le décor velours.*

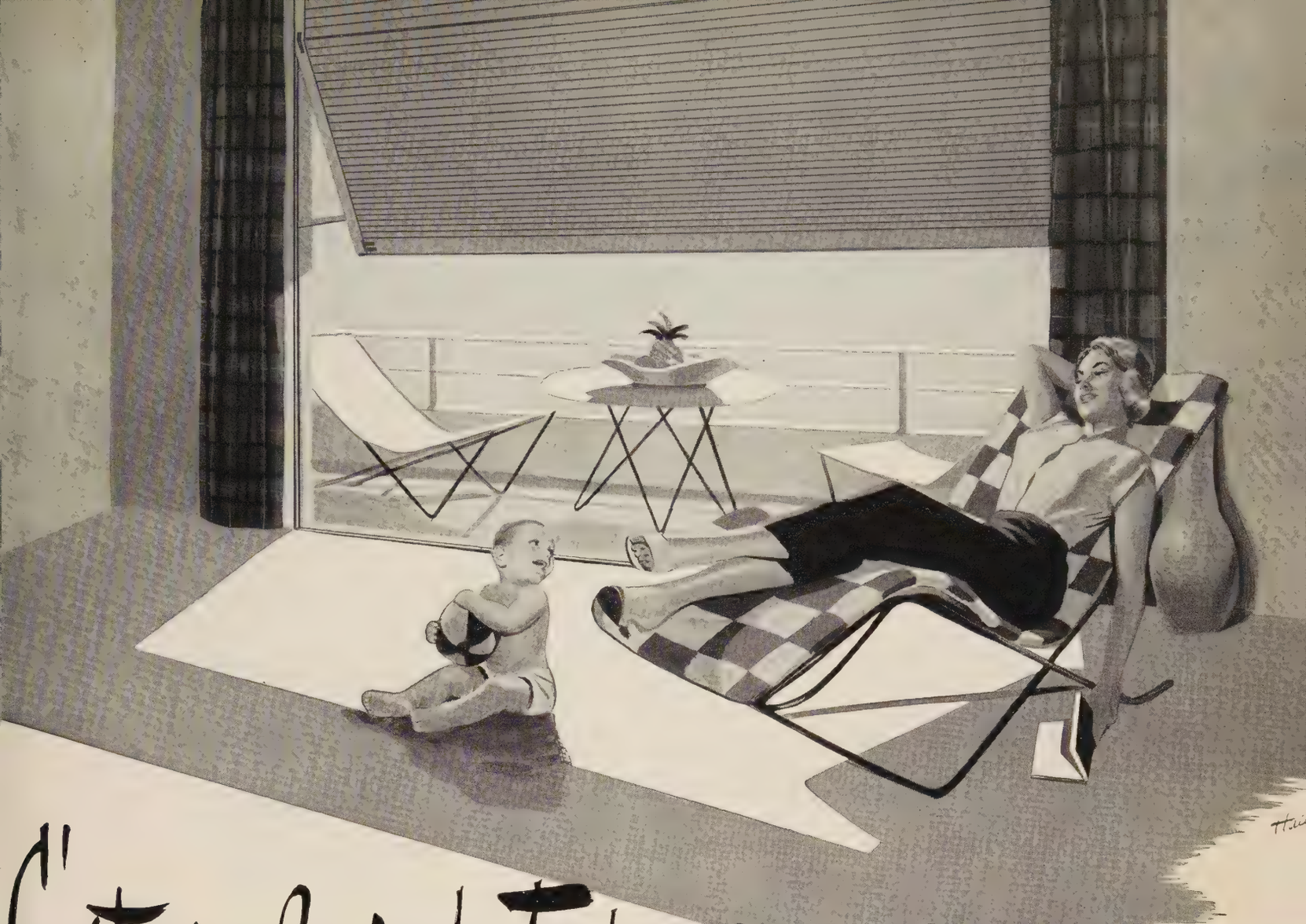
La collection INALTERA-*plastique 1957 et la collection Velours-*INALTERA *seront en place chez nos dépositaires dans le courant de Janvier.*

Renseignements sur demande a : INALTERA, *service PF, 3 bis, rue Rondelet, Paris 12e.*

Modèle "équitation"

Le Velours INALTERA *est flocké à l'aide d'une colle insoluble sur fond plastique* INALTERA. *Il est donc parfaitement* lavable à l'eau et au savon.

Modèle "Milleraies"



C'est ça le confort du VOLET ROULANT

Un volet, que je manœuvre de l'intérieur, sans bruit, sans me salir, sans me meurtrir les mains, grâce à une manivelle très douce.

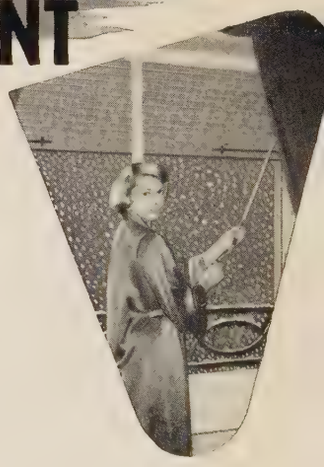
Mieux qu'avec toute autre fermeture, je dose ma lumière horizontalement et la chaleur ne s'engouffre pas chez moi.
Par grand soleil, je ne vis pas pour autant dans l'obscurité.

Même complètement fermés, mes volets roulants laissent passer l'air : la disposition des lames et des ajours permet, en effet, une ventilation parfaite.

En hiver, ils m'isolent du froid et de l'humidité.
En toutes saisons, je me sens bien chez moi, à l'abri des indiscrets.

Au confort s'ajoute ma sécurité, je pars en vacances tranquille, mes fenêtres sont closes et inviolables.

Mais attention les volets roulants s'installent à la construction.
Prévoyez votre confort, **assurez-vous que le projet de votre architecte comporte des volets roulants PEYRICHOU & MALAN.**



Les volets roulants se manœuvrent de l'intérieur. Inutile d'ouvrir la fenêtre, ce qui est très appréciable l'hiver et par mauvais temps.

Jetez un coup d'œil aux fenêtres des belles constructions modernes : vous y verrez des volets roulants.

ROULDOU en bois
ROULMIEU en acier

Nous sommes à votre disposition pour vous informer plus amplement sur nos fermetures. Adressez-nous le bon ci-joint;

PEYRICHOU & MALAN - 8, RUE JACQUES-TERRIER - PAU (B.-P.)

Veuillez m'adresser, sans aucun engagement, votre documentation :
- Volets roulants
- Rideaux roulants ou coulissants
- Stores vénitiens

(rayez les mentions inutiles)

M _____

Adresse _____

_____

VOLETS ROULANTS

PEYRICHOU & MALAN

S.A.R.L. au capital de 50.422.500 F

8, rue Jacques-Terrier - PAU (Basses-Pyrénées) - Tél. 59-45 +
Bureaux de Paris : 19, Bd Malesherbes - (8e) - ANJ. 03-27

RENSEIGNEMENTS SUR DEMANDE POUR VOLETS EN MATIÈRE PLASTIQUE

Net

résolus par **TAPIFLEX**

le tapis plastique armé sur feutre

Documentation et échantillon sur demande

LA MANUFACTURE DE FEUTRES DE MOUZON

ANCIENS ÉTABLISSEMENTS Roger SOMMER et ses fils

2, rue Paul-Cézanne — Paris 8e — Bal. 69-75

Des verres déformants fatigueraient vos yeux...

112 - R. L. Dupuy

...ce reproche,
aucune fenêtre vitrée en

"TRANSGLACE"

(glace polie transparente)

ne peut le mériter.

A travers une TRANSGLACE, les images vous parviennent nettes, précises, sans déformations, même si vous déplacez rapidement la tête.

Les deux faces de la TRANSGLACE, pratiquement parallèles, permettent cette vision parfaite, si reposante pour les yeux.

C'est en partie pour cette raison que les autocars et les trains sont vitrés en TRANSGLACE de sécurité.

De plus, la TRANSGLACE par son épaisseur, amortit les bruits extérieurs.

En vente chez votre **MIROITIER.**

Renseignements au

CENTRE DE DOCUMENTATION

SAINT-GOBAIN

16, Av. Matignon - PARIS-8e - BAL. 18.54

Avec *Célamine*
la gaîté entre chez vous

TOUS RENSEIGNEMENTS
NORMACEM, 37, RUE DU ROCHER PARIS-8e OU
FIBRE ET MICA, LYON-VILLEURBANNE (RHONE)

Partout, sur vos murs, sur vos meubles, le miracle *Célamine* s'accomplit. La cuisine devient nette et pimpante, la salle de bain luxueuse et lumineuse, la chambre des enfants gaie et toujours propre.

Plus rien à repeindre, plus jamais de surfaces tachées ou ternies. *Célamine* — plastique stratifié intégral — est inaltérable, indéformable, insensible aux chocs. *Célamine* ne craint ni la chaleur ni l'humidité. Rien n'altère sa beauté : taches de graisse, vin, fruits, sauce, encre, cirage, disparaissent d'un coup d'éponge humide.

Choisissez parmi les 35 coloris de *Célamine* d'une richesse de tons incomparable (teintes unies ou imitations de tissus, de marbres, de bois précieux).

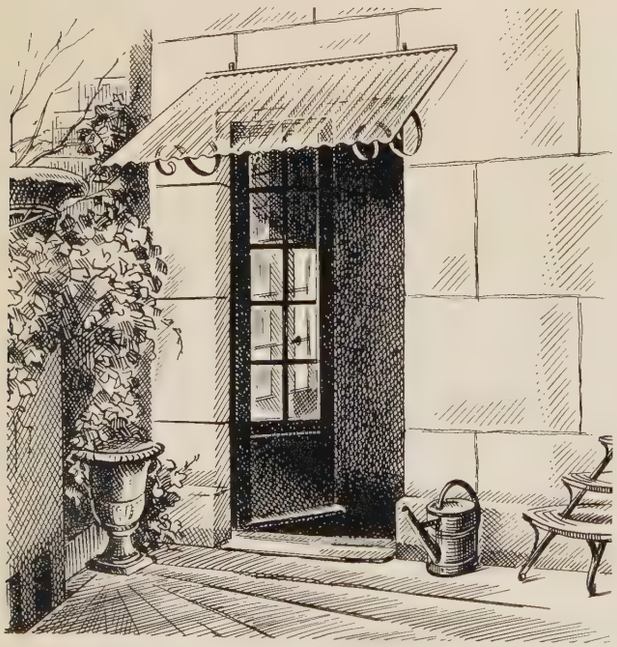
Dernier avantage ! *Célamine* est moins cher au m² !

Célamine

Attention ! Ne confondez pas Célamine avec d'autres produits d'apparence analogue.

PLASTIQUE STRATIFIÉ INTÉGRAL

PRODUCTION **NORMACEM**



NOVIA

LES PLAQUES **TRANSLUCIDES** ONDULÉES

VITREX
SCOBALIT

sont légères, incassables, faciles à poser. Se font en plusieurs coloris qui égaieront l'entrée de votre villa. Idéales pour vérandas, abris de transports en commun, station-service, kiosques, halls de gare, stades, marchés couverts, toitures d'usines etc.

Demandez à **VITREX, 27 RUE DROUOT PARIS-9e - PRO. 03-03** *documentation S. 4. H. et l'adresse du dépositaire le plus proche de votre domicile.*

Reliez vous-même
vos collections de
PLAISIR de FRANCE
avec les
RELIURES MOBILES "ACLÉ"

Pour permettre à nos lecteurs de relier eux-mêmes facilement et rapidement leurs collections de *Plaisir de France*, nous mettons à leur disposition des reliures « Aclé », en vente à nos bureaux ou envoyées sur demande.

Ces reliures sont pratiques et bien présentées : plats en parchemin ; dos et coins en simili-cuir bordeaux ; titre frappé or au dos.

Chaque volume comprend un semestre.

PRIX DE LA RELIURE
pour un semestre
Fr. **900.**
clés de montage :
Fr. **150.**

2 fenêtres sur 3 sont vitrées par

La glace "Sécurit"
est une création Boussois
qui équipe aujourd'hui toutes les voitures du monde

Boussois produit
les immenses glaces
atteignant 7m32 x 3m96
dont s'ornent les plus belles devantures modernes

Les États-Unis
importent annuellement
3 millions 1/2 de m²
de glaces et verres Boussois

renseignements et conseils sur
l'utilisation des produits verriers
au CENTRE DU VERRE
22 Boulevard Malesherbes
PARIS VIII ANJ. 70-30

Glaces de Boussois
S.A. AU CAPITAL DE
3 MILLIARDS DE FRANCS

Publicité U&O / A 3

Voici un des bureaux de la Société Gervais.

Les murs et portes ont été revêtus de **FLEXWOOD** avodiré (bois colonial). Pour les autres pièces, également décorées de **FLEXWOOD**, plusieurs essences de bois ont été choisies afin d'obtenir par cette diversité, un bel effet architectural.

Ces travaux furent exécutés sous la direction de Monsieur **MAS**, Architecte

Le FLEXWOOD est un placage de bois naturel, tranché, collé sur toile, rendu flexible par un procédé mécanique breveté. Il est employé couramment pour la décoration de musées, galeries de peintures, ministères, administrations, grands hôtels, salles de spectacle, salles de conseils, bureaux, appartements, avions, paquebots, etc...

Flexwood

BOIS FLEXIBLE

LE FLEXWOOD EST IMPUTRESCIBLE
POSÉ DIRECTEMENT SUR MUR
IL EST ININFLAMMABLE
Grande variété d'essences de bois

★

Documentation sur demande
S. A. LOUIS ALLART & Cie
11, rue Chaudron, PARIS - Combat 77-20
Usine à Paris et à Louisville

PUB. C. W

Nos lecteurs nous écrivent...

A PROPOS DE NOS ÉDITORIAUX :

Un lecteur de Paris nous écrit :

« *Dans son éditorial d'avril 1956, M. Olivier Quéant écrivait : « ... Ces grands pays qui ont » adhéré à une institution destinée à assurer la » paix rivalisent entre eux pour vendre des » armes à des nations qui ne savent pas en » fabriquer, leur donnant ainsi les moyens de » faire éclater une guerre qui pourrait s'étendre, » un jour ou l'autre, au monde entier. » Les événements survenus au Moyen-Orient en octobre 1956 et certaines découvertes faites dans la presqu'île du Sinaï semblent très exactement confirmer ces prévisions.*

Il est curieux aussi de rapprocher deux autres éditoriaux (septembre 1953 et octobre 1955) suggérant l'institution d'un « Commonwealth » français (« un exemple, écrivait votre directeur, » dont, depuis ces deux dernières années, nous » aurions bien dû franchement nous inspirer »), d'une récente déclaration faite à New-York par le Président du Conseil tunisien et qui reprend le même terme et exprime le même vœu. »

Nous remercions notre lecteur d'avoir bien voulu nous signaler les anticipations de nos éditoriaux.

BATAILLES AUTOUR DU FROMAGE :

L'article intitulé : *La France compte 300 crus de fromages*, paru en novembre, nous a valu un volumineux courrier. De nombreux lecteurs se sont étonnés que notre carte des fromages ne comporte pas telle ou telle production régionale.

Le procès du metton :

C'est ainsi que Mme A. G..., de Saint-Julien-en-Genevois (Haute-Savoie), nous écrit :

« *Quelle déception de constater que vous avez oublié le fameux fromage de Beaumont. Celui-ci créé en 1881, estimé sur de nombreuses tables en France métropolitaine, aux Colonies et dans plusieurs pays étrangers, aurait d'autant moins dû passer inaperçu que sa production est importante, puisqu'elle atteint 50 tonnes par mois.* »

L'absence du fromage de Beaumont dans nos pages n'est pas la seule à avoir peiné des lecteurs. Mais ne pouvant donner la liste des 300 crus, nous nous sommes bornés à en signaler une centaine. Et il se peut que dans ce choix, un peu arbitraire, nous ayons commis certaines injustices. Nous faisons, de bonne grâce, amende honorable. On nous a parfois, au contraire, reproché de donner une place de choix à des fromages qui ne le méritaient pas. Et de véritables débats se sont ouverts au cours desquels l'un de nos abonnés s'est spirituellement institué procureur, alors que l'avocat était le maître fromager Androuët.

Il s'agissait du metton franc-comtois.

Voici tout d'abord l'accusation de M. B. M... à Besançon (Doubs).

« *Une malencontreuse mise en page de la carte des fromages fait du « metton » la tête de liste des fromages francs-comtois. Pour votre gouverne, le metton est un résidu de sérum avec lequel on fabrique cette affreuse cancoillotte, régal des gens du cru dont je ne partage pas l'opinion. Le moins qu'on puisse en dire est que ce n'est déjà plus du fromage, mais un dérivé. ... Maître Androuët ne me contredirait point. Mais imaginez un amateur de fromages en quête de sensations gustatives nouvelles, fort de la documentation fournie par* Plaisir de France, *demandant du « metton » rue d'Amsterdam...* »

M. Androuët répondit à ce réquisitoire que le metton pouvait être parfaitement classé parmi les meilleurs de Franche-Comté et que lui-même en vend dans son magasin de la rue d'Amsterdam ; mais que la qualité dépend des conditions de mûrissage. Il ajoute qu'il s'agit d'un véritable fromage fait avec du lait écrémé et caillé et qui est mis à sécher sur les cheminées de campagne. Refondu avec du beurre, il produit la cancoillotte.

Notre accusateur accepte courtoisement l'explication, sans toutefois revenir sur son opinion :

J'accepte bien volontiers la mise au point de notre maître fromager. Mais si jamais l'un de vos abonnés devait être tenté par les spécialités comtoises incriminées, mieux vaudrait l'avertir charitablement que dans une gamme aussi riche d'odeurs variées, celles du metton et de la cancoillotte sont à la limite du suspect.

Que les amateurs de metton et de cancoillotte ne s'en offusquent pas : nous avons ouvert ici une tribune libre où sont énoncées toutes les opinions !...

La « partie civile » si l'on peut dire, était représentée dans ce procès par le Syndicat de Défense du Gruyère de Comté qui s'érige en victime .

« *Peut-être, écrit son directeur, eût-il été plus heureux de classer ces fromages dans leur ordre alphabétique ou bien encore selon leur teneur en matière grasse : cette dernière solution eût donné au metton la dernière place puisqu'il s'agit d'un produit fabriqué après que toute la matière grasse ait été extraite du lait. Au contraire, le « comté » contient de 45 à 50 % de matière grasse dans l'extrait sec et de plus bénéficie d'une appellation d'origine.* »

Le Comté du Jura :

Nous retrouvons les mêmes lecteurs franc-comtois pour défendre le comté du Jura qu'on nous reproche d'avoir confondu avec un fromage suisse :

« *A la page 55, écrit le directeur du Syndicat, vous publiez une recette de la fondue où je lis que pour quatre personnes : il convient de la préparer avec 500 gr. de Comté du Jura dit Fribourg. Or chacun sait que le Fribourg, s'il est un fromage du type gruyère, est d'origine suisse.*

Il n'est pas question pour nous de minimiser la qualité des productions fromagères de nos voisins. Nous tenons seulement à sauvegarder et à faire valoir celle du Comté ou Gruyère de Comté dont la renommée n'est plus à faire.

Soucieux de sauvegarder nos richesses nationales et de conserver la paix au monde des fromages, nous avons demandé à M. Androuët de nous dicter une réponse. La voici :

« *C'est par suite d'une erreur qu'il a été écrit : Comté du Jura dit Fribourg. Il faut lire : Comté du Jura ou Fribourg.* »

MISE AU POINT GRAMMATICALE :

Mme A. G... de Paris, après avoir manifesté son attachement à *Plaisir de France*, ajoute :

« *A la page 30 du numéro de novembre 1955, je relève une faute grossière que nous faisons tous :* « *cinquante centimètres* entre *chacune* ». *Ce ne peut être qu'entre* deux *ou* à côté de *chacune. Je crois que même les Académiciens commettent cette faute que je me permets de vous signaler très cordialement car elle est courante.*

Je m'excuse de sembler vous donner une leçon alors que ce n'est nullement le but poursuivi, mais plutôt la recherche de la perfection... »

Ce souci de la perfection est aussi le nôtre et nous remercions Mme A. G... de l'avoir compris.

DIJON ET SON HISTOIRE :

Plusieurs lecteurs ont relevé certaines inexactitudes dans l'article *Voici Dijon...* publié en novembre. Il s'agit tout d'abord du portrait reproduit en couleurs en tête de l'article et à propos duquel un architecte belge écrit :

« *Permettez à un lecteur belge, auquel rien de ce qui a trait aux ducs de Bourgogne ne peut être étranger, de rectifier qu'il s'agit, non pas de Jean sans Peur, mais de son fils, Philippe le Bon, grand-duc d'Occident. Cette lettre vous prouvera l'intérêt attentif que suscite* Plaisir de France. »

Le conservateur du musée de Dijon, après avoir signalé la même erreur, ajoute :

« *Il est indiqué que la Tour de Bar a conservé sa décoration du* XVIe *siècle, alors que cette tour est du* XIVe *siècle. Quant à la photographie correspondante elle ne montre pas la Tour de Bar ni une autre tour du palais, mais la tourelle d'escalier et une lucarne de l'Hôtel Chambellan construit à la fin du* XVe *siècle.* »

A ces lettres, M. Claude Baignères, auteur de l'article, a répondu :

« *Je bats volontiers ma coulpe sur les erreurs qui se sont glissées dans deux légendes de la première page de ce reportage. J'avais précisément choisi le portrait de Philippe le Bon parce que ce duc mieux que les autres, mieux surtout que Jean sans Peur me paraissait avoir contribué à l'embellissement de sa capitale.*

Quant à la tourelle de l'Hôtel Chambellan qui dans notre montage, s'est glissée au cœur du Palais ducal, elle a au moins le mérite d'authentifier la légende qui l'attribue au XVIe *siècle. Or, si ma documentation est exacte, cette tourelle fut achevée en 1582, c'est-à-dire à une époque où le style importé d'Italie qui caractérise notre architecture du* XVIe *siècle, avait été introduit en France à la suite des campagnes de Charles VIII. Il eût été esthétiquement fort grave d'y reconnaître le style du* XIVe *siècle...* »

Si vous aimez un sol décoratif aux coloris gais et lumineux

Faites-le réaliser en Dalami-Dalflex

Grandes dalles thermoplastiques minces, qui se collent sur sols neufs ou sur vieux planchers.

Maintenant, dans les demeures modernes, le sol devient pour la joie des yeux un ornement des plus décoratif. Avec Dalflex, vous réaliserez chez vous des sols gais et lumineux, en combinant selon vos goûts les grandes dalles aux tons vifs ou pastel.

Un sol Dalflex, est facile à entretenir, hygiénique, résistant, économique

Rien ne peut s'infiltrer entre les dalles parfaitement jointives de Dalflex ; les enfants ne risquent rien à jouer par terre. Dalflex résiste remarquablement à l'usure, à l'humidité, aux graisses. Vous l'entretenez sans vous donner de mal : un coup de balai ou de chiffon humide, c'est tout. Peut être posé sur des sols anciens. Pose par entreprises spécialisées agréées par Dalami.

Carreaux Dalami-Dalflex en réduction les dimensions vraies sont 22,5 × 22,5 cm. ou 30 × 30 cm., nombreux coloris.

Dalami Dalflex

POISSY (S.-&-O.)
Tél. : 730 à Poissy

Demandez notre documentation gratuite illustrée

LE SOURIRE AUX DENTS

Il faut donc que quelqu'un soit crucifié pour que le monde ait une révélation. Le supplice d'un peuple ouvre aujourd'hui seulement les yeux d'un groupe d'intellectuels.

N'étaient-ils pas intelligents? A l'égard de ces penseurs professionnels, il ne reste que l'excuse de la naïveté ou le soupçon de la mauvaise foi. Car tout ce qu'ils viennent, enfin, d'apercevoir, il y a bien des années qu'on l'avait vu déjà.

Elle ne trompera plus jamais personne, cette frise photographique de guignols en bonnets, d'ours faisant le beau sur un balcon, cette rangée de santons interchangeables tournant le dos à la Crèche. Le masque, pour toujours, est tombé. On sait qu'au colonialisme qui construit des hôpitaux, des écoles et des ponts s'en oppose un autre qui déporte en wagons plombés.

Aujourd'hui, je formulerai deux vœux. D'abord qu'y voyant plus clair, nous chassions de notre langue comme de notre terre ces affreux vocables de « droite » et de « gauche ». Désormais, chez nous, une seule ligne de démarcation : ceux qui sont Français et ceux qui, n'étant plus libres de penser, ne le sont pas. A l'appui de ce vœu, le fait que des hommes d'un parti extrême, portés au pouvoir par le suffrage universel — n'en déplaise à Coriolan — aient fait une politique simplement nationale face au chauvinisme cynique ou fanfaron ; le fait aussi que, dans un récent bulletin, le descendant de nos rois ait écrit : « Toute l'eau du canal de Suez ne pourrait parvenir à laver le centième du sang hongrois répandu... » Donc, plus de « droite » et plus de « gauche ». Des citoyens seulement, proches les uns des autres. Au rebours d'une réplique lancée par un personnage dans une pièce à succès, il n'y a plus de place, dans ce pays, pour la haine ; car ce n'est pas haïr que de refuser de serrer des mains sales devenues des mains rouges. Et mon second vœu, le voici : c'est qu'ayant jugé, compris et compati, prié sans doute aussi avec les deux cent mille pèlerins de Fatima, et ne pouvant rien faire de plus puisque l'homme reste l'homme, nous levions la tête.

Au-dessus de l'odieux et du ridicule, de la folie et de la barbarie dont le monde donne plus que jamais le spectacle, il y a encore et toujours, grâce à Dieu, beaucoup mieux.

On peut goûter de vraies joies en se passant d'essence. Quand nous applaudissions naguère des créations fameuses — *la Reine morte*, *Huis-Clos* et *le Soulier de satin* — n'avions-nous pas le front lourd et le ventre creux? Pour qui sait le goûter, le rose est là, au bord du noir. En pleine guerre des nerfs, la parade des muscles a eu lieu. Hélas ! L'esprit du stade qui jaillissait de l'arène venait mourir là-haut sur le dernier gradin, et le vent austral n'en emportait vers une lice tumultueuse, d'un continent à l'autre, aucun embrun. La leçon des athlètes, les diplomates ne l'entendaient pas. Mais le coup de fleuret de Christian d'Oriola, déclenchant une *Marseillaise* aux antipodes de la France, nous a fait oublier, certain jour, un coup d'épée dans l'eau.

Sur nos visages, avec philosophie, transmuons le rictus en sourire : ayons-le, sinon aux lèvres, du moins aux dents.

Olivier Quéant.

Votre voyage à ROME

avec Jean-Louis Vaudoyer, de l'Académie Française

Chère Madame Amicie, vous avez bien voulu ne pas être trop mécontente de mes « conseils vénitiens » : *mille grazie* !... Et vous voilà à votre tour atteinte par ce « mal de l'Italie », délicieusement incurable et si despotique que ceux qui en sont atteints ne rêvent plus, une fois rentrés chez eux, qu'à de nouveaux départs. « J'ai pu — me dites-vous — arranger les choses pour me ménager — vers février, mars — trois semaines de liberté, qui, naturellement, seront des semaines italiennes !... Les uns me disent d'aller en Sicile ; les autres, d'aller à Rome. Que dois-je faire ? Décidez pour moi !... » Je réponds sans hésiter : « Allez à Rome ! » Vous en êtes au second épisode de votre *iter italicum* ; comment pourrait-il ne pas être un épisode romain ? Au surplus, à l'époque de l'année que vous dites, les jours, s'ils commencent doucement d'allonger, sont cependant encore des jours courts. Malgré les innumérables trésors du passé dont elle regorge (« La Ville Eternelle raconte l'Histoire du Monde »), Rome n'est pas une « ville d'Art », c'est une ville d'aujourd'hui et plus vivante que jamais. Pour les heures du soir et de la nuit, elle offre des ressources dont la Sicile est moins pourvue. Réservez cette île pour le plein été (et Florence, cela va de soi, pour la *primavera*).

Avant de partir, munissez-vous de quelques lettres d'introduction grâce auxquelles vous serez agréablement accueillie par les Romains, et aussi par la colonie étrangère, puisque Rome est quand même restée la *Cosmopolis* de l'autre siècle, du temps de Paul Bourget. Un *ricevimento* dans les six salons d'affilée d'un palais illuminé *a giorno*, peuplé de magnifiques créatures en grands atours, quel beau souvenir à rapporter de là-bas !... Trois semaines : c'est peu !... Assez néanmoins pour parvenir à se débrouiller convenablement dans la ville de toute l'Italie la plus rétive ; surtout, il me semble, pour nous autres Français, qui, dès le catéchisme et au collège, entendîmes parler d'elle comme de la *Mater Familias*. Nous descendons des Romains en ligne directe, et quand nous partons pour Rome non seulement nous n'y partons pas seuls (toute une troupe de fantômes nous accompagne), mais, bon gré mal gré, nous y sommes déjà cent fois venus, sans bouger de place, imaginairement. Toutefois, l'idée que, de loin, on se fait communément de Rome — celle des Césars, celle des grands papes de la Renaissance, celle de Stendhal, de Gœthe, de Chateaubriand — cette idée-là est cruellement démentie, à l'arrivée, par la Rome de *l'Unità*, celle des rois savoyards et de l'ère mussolinienne. Si maints quartiers sont nouveaux — la *Stazione Termini* toute récente est un *capo lavoro* de l'architecture fonctionnelle — trop de percements et d'éventrements malencontreux l'ont, dans les quartiers anciens, « démystérisée ». Vous voilà assez prévenue — je le souhaite — pour que, sur les lieux, vous attendant au pire, vous me taxiez d'exagération, voire de mauvaise foi... C'est que j'ai de trop méchants souvenirs de mes lointains débuts romains pour ne pas, de mon mieux, protéger les vôtres. Cela dit, il n'en reste pas moins que vous allez voir dans sa *grandezza* l'une des plus belles villes du monde...

Entre l'Etrusque inconnu qu représenta la Louve, nourrice des légendaires fondateurs de la ville, ci-dessus, et le Cavalier Bernin dont « Le Maure » domine une des fontaines de la place Navone, à gauche, plus de vingt siècles d'art plastique se sont écoulés. (Phot. Brassaï.)

Phot. Boudot-Lamotte.

Synthèse de la grandeur de Rome : le Capitole, celle des sept collines de la cité primitive où se faisaient couronner les consuls vainqueurs et les empereurs. Au centre, piaffe la statue équestre de Marc Aurèle, soldat et philosophe. Au XVI[e] siècle, Michel-Ange a transformé la place en l'encadrant de trois palais aux proportions admirables. C'est sans doute l'ensemble architectural le plus beau du monde.

Et maintenant, en route ! Quelle route ? La plus courte et la plus rapide. Il s'agit d'un séjour, et non d'un voyage. Au programme : Rome, toute seule (et, bien sûr, les environs de Rome). Par conséquent, cette fois, point d'auto et point d'étapes. L'avion régulier vous porte, sauf erreur, à l'aérodrome de Campino vers neuf heures du soir. Trop tard, parce que j'aimerais beaucoup que vous survoliez le Latium lorsque l'or du soleil couchant y émerveille les yeux jusqu'au cœur. Il existe d'autres avions, à d'autres heures. Adoptez l'un d'eux ; et — écoutez-moi bien — quand vous quitterez l'aéroport pour gagner Rome, interdisez formellement au chauffeur le chemin habituel, celui qui emprunte la *via Appia Nuova* : il est sans caractère et sans beauté. Exigez la *via Appia Antica*. C'est un détour, mais grâce auquel vous prendrez contact avec une Rome qui vous parlera immédiatement « le langage des siècles ».

La Rome antique : les aqueducs, les tombeaux et, par l'heure allongées, les ombres, sur le sol, des cyprès et des pins... La Rome chrétienne : les catacombes (invisibles, mais présentes) ; les églises : St-Sébastien aux belles colonnes, la petite *Domine-quo-vadis,* où le Sauveur se montra à l'Apôtre... Vous entrerez, Madame, dans la Ville Eternelle par une haute porte à demi antique, à

S·P·Q·R

demi médiévale. Elle est ouverte dans la Muraille Aurélienne, laquelle enceignait la cité impériale et est toujours debout. Ses pierres sont des blocs d'ambre qui transpirent du soleil. Puis, dépassant à droite le Tombeau des Scipions, à gauche, les immensissimes Thermes de Caracalla, et vous étant faufilée entre le Celius et le Palatin, vous aurez devant vous, l'un en sa majesté, l'autre en son prestige, le Colisée et le Forum. Ce sera presque alors tout à fait la nuit ; de sorte que vous pourrez feindre de ne point voir le fâcheux monument de Victor Emmanuel. (Mais, puisqu'il est inévitable, pourquoi ne pas faire bravement sa connaissance, dès votre venue, une fois pour toutes ?) — Et vous voilà Romaine... Quel hôtel élire ? Si j'étais vous, j'éviterais ceux — présentement fort prisés et à bon droit — du quartier Ludovisi. Ils ont pour eux le voisinage de la villa Borghèse, mais on y est en marge de la vraie Rome. Allez plutôt au bon vieil albergo Minerva, à côté du Panthéon, au cœur de ce qui fut le *Campo Marzo* ; ou encore en bas de l'escalier de la Trinité-du-Mont, dans l'un de ces hôtels, s'ils existent encore, qui connaissaient la vogue autour de 1900... Mais, j'y songe, l'hôtel Cesari, via di Pietra, existe toujours ! Il n'est pas de *primo ordine*

Sur la page de droite figurent les témoins de trois grandes époques : le Forum romanum, centre de la ville antique où se pressaient des basiliques (promenoirs et prétoires), des temples, des arcs de triomphe (ici celui de Septime Sévère) ; vers la gauche, à travers les colonnes du Temple de Vespasien, une sobre construction recouvre la prison Mamertine où furent incarcérés saint Pierre et saint Paul ; au centre, surgie

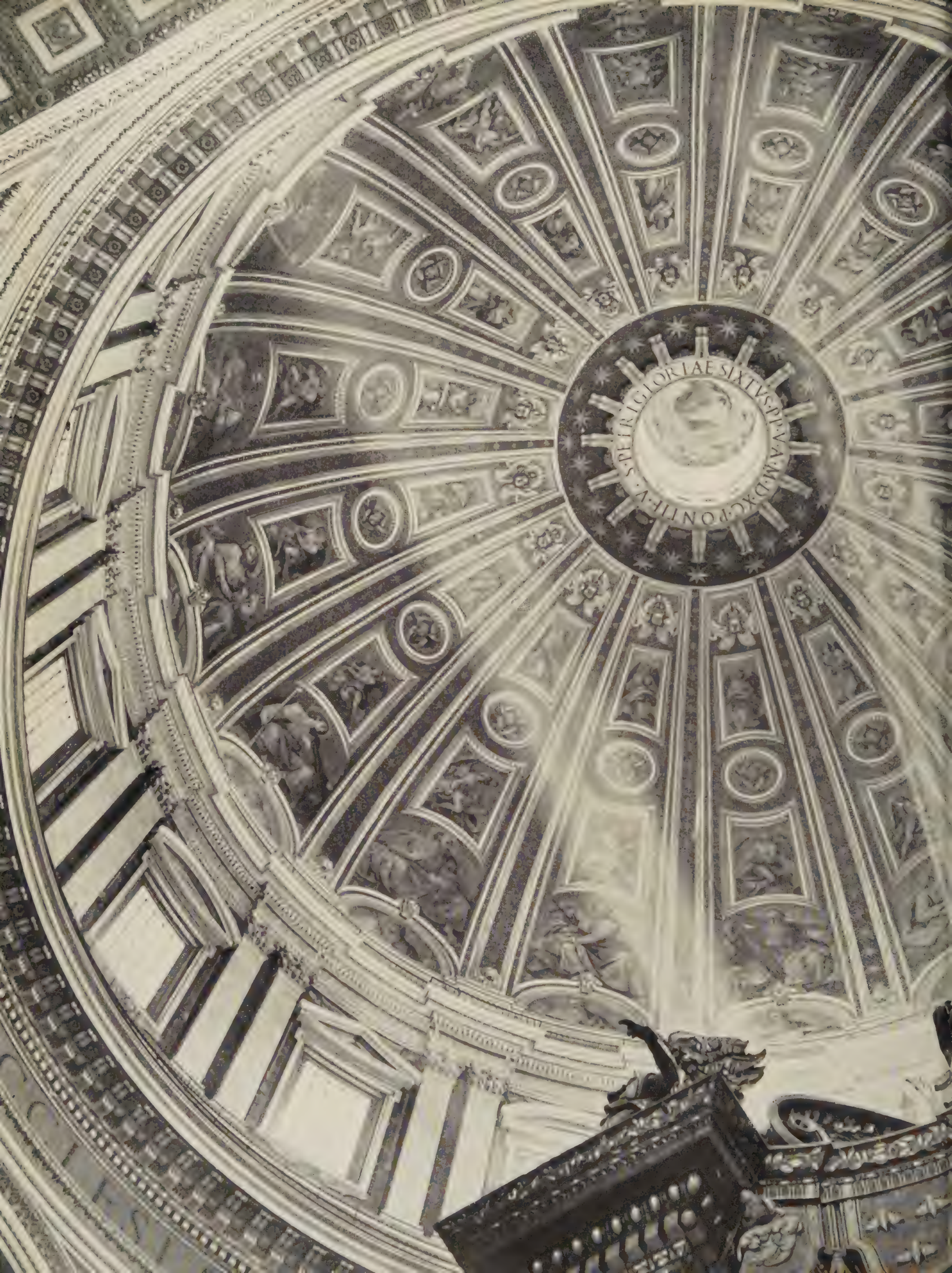
LA ROME DES EMPEREURS

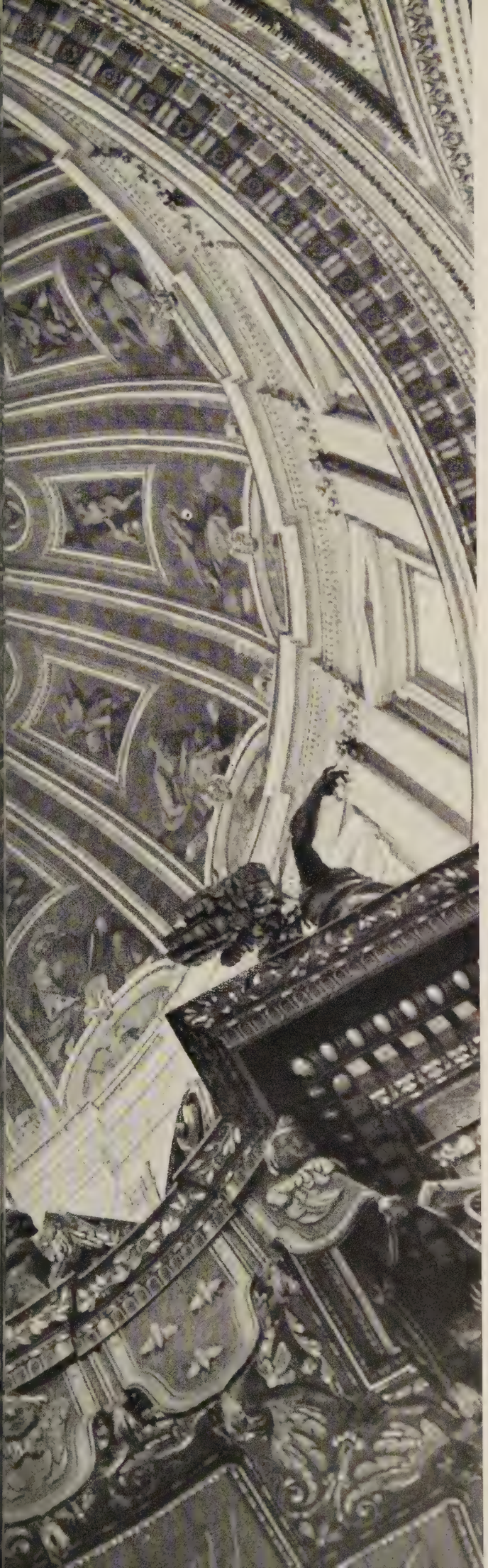
au XVII[e] siècle, l'église baroque Saints-Luc et Martine dont la coupole est une des douze qui s'élancent dans le ciel de Rome. Ci-dessous : Ostie, ancien port de Rome, comblé par les alluvions au cours des siècles. Dans les ruines de l'ancienne cité fouillée par les archéologues, on a retrouvé les magasins des exportateurs, leurs villas, un théâtre, des temples, de belles mosaïques. La vie y est maintenant toute bucolique.

Phot. Viollon.

(c'est un « meublé »), mais il est resté tel qu'il était lorsque Stendhal y descendit, à trois reprises, du temps où la signora Jacintha le gérait. Et les onze colonnes corinthiennes, très piranésiennes, que le président de Brosses trouvait si belles, sont toujours là, elles aussi... Quel que soit votre premier gîte, rien ne vous oblige de n'en point changer. Pourquoi, au cours de vos promenades, ne découvririez-vous pas quelque pension où vous auriez (*che favore !*) le Silence ; ou bien deux chambres à louer, « propres et bien exposées » ? Jadis, dans ma belle jeunesse, il suffisait de lever le nez pour apercevoir, fixés aux volets, les petits carrés de papier blanc qui les indiquaient. On avait alors couramment deux chambres pour 150 lires par mois et, pour 500 lires, on avait cinq pièces où, livré à domicile, le panier de bois à brûler valait deux lires 1/2 : à peu près cinquante centimes. Aujourd'hui, les papiers blancs, avec tant d'autres choses, se sont envolés à jamais.

Il ne saurait être question, en trois semaines, de voir seulement les trois quarts de ce qu'il y a à voir à Rome. Ne commettez pas, Madame la Novice, l'imprudence de commencer par ce qu'il y a de plus difficile, c'est-à-dire par la visite méticuleuse des lieux et des œuvres les plus célèbres. Gardez pour un peu plus tard l'exploration méthodique des « Forums », celle du Vatican. Ce sont là épreuves d'endurance ; elles exigent un sérieux entraînement. Les premiers jours, orientez-vous, presque paresseusement. Montez sur le Janicule, sur le Pincio, pour prendre des « vues d'ensemble » et, surtout, pour vous laisser imprégner, imbiber, saturer par ce qu'il y a de plus beau à Rome, je veux dire par le ciel, par la lumière. Cette lumière s'emparera de vous à la fois sentimentalement et physiquement. Stendhal vous l'a dit : « Il y a des jours où la seule beauté du climat de Rome suffit au bonheur... » Le souvenir de la lumière romaine reste à jamais en nous comme le souvenir d'un grand amour partagé. Que de rendez-vous ai-je eus avec elle, en l'un ou l'autre des jardins libéralement disséminés à travers la ville ! Sur l'Aventin au Prieuré de Malte ; sur le Pincio à la villa Médicis ; ou à la Doria-Pamphili sur le Janicule ; ou à la Celimontana, sur le Celius ; ou sous les cèdres bleus de la Farnésine ; ou dans le « Cimetière des Anglais », près des tombes de Shelley et de Keats, sous les grands camélias arborescents que les gels de l'hiver passé ont, hélas ! — me dit-on — fricassés ; ou dans le Jardin Botanique, aujourd'hui délaissé, au delà du palais Corsini ; ou sur le sublime Palatin, aux fins d'après-midi, quand les *Orti farnesiani* se vident de leurs touristes et que les bruits de la ville s'alentissent, s'allègent pour ne pas offenser le concert des cloches de l'*Ave Maria*. Leurs volées s'élèvent en encens sonore vers le ciel d'huile et d'or, comme pour encourager, apprivoiser la nuit. Je crois bien que j'en suis sûr : il faut commencer de se lier avec Rome non par ses monuments, églises, palais, musées ; en un mot, non par ce qui y est né de la main de l'homme, mais par les lieux de la ville qui ont le ciel pour toit. Donnez le jour et la fin du jour aux jardins ; donnez la nuit aux places et aux fontaines. A la sempiternité de la lumière correspond la sempiternité des eaux. La Rome diurne est si bruyante que ces eaux ne se laissent entendre que dans la complicité de la nuit. Les unes chantent à pleine voix (celles de la fontaine de Trevi, des deux fontaines de la place Saint-Pierre, celles du château d'eau qui apporte de la campagne l'*Acqua Paola,* celles, surtout, dont les mille gerbes et jets se répondent de terrasse en terrasse, dans la


S·PETRI·GLORIAE SIXTVS·PAPA·V·A·MDXC·PONTIF·V



villa d'Este, à Tivoli. D'autres ne sont qu'un murmure, une confidence. Un fil liquide se rompt, s'interrompt, reprend, tour à tour rire, balbutiement, sanglot. Allez surprendre leurs mélodieux secrets place du Capitole, par exemple, au pied de la petite statue de *Roma Dea*, casquée d'or et vêtue de porphyre pourpre ; ou devant la Villa Médicis, au bord de la vasque fameuse qui a posé pour Corot ; ou encore, à deux pas de notre palais Farnèse, place Mattei, au centre de laquelle est érigée la « celliniesque » petite fontaine des Tortues...

Je parlerais bien volontiers longuement d'elles toutes : ce sont des amies très chères ; si chères qu'on les quitte sans éprouver, loin d'elles, le sentiment de les avoir perdues. Le souvenir de leurs voix persévère dans la mémoire de l'ouïe comme, dans la mémoire de l'odorat, persévère le souvenir d'un parfum.

Puis, il faudra bien quand même que vous alliez rendre hommage aux attractions majeures : les Chambres de Raphaël, la Chapelle Sixtine, tous les Forums, le Panthéon, le Colisée, le Moïse de Michel-Ange et l'Apollon du Belvédère... Je ne vous parlerai ni d'elles, ni d'eux ; comme on dit dans le meilleur monde : « C'est du tout cuit. » Mais je vous recommande d'aller voir les fresques

VRBI ET ORBI

du Pinturicchio qui décorent les Appartements Borgia, au Vatican ; ou celles, si voluptueusement convaincantes, du Sodoma au *primo piano* de la Farnesine ; ou, dans la salle des fêtes du palais Barberini, le pathétique plafond, chef-d'œuvre de Pierre de Cortone, dont Delacroix eût envié, s'il l'avait connu, la magistrale facture et le souffle puissant ; ou les Anges Musiciens du Guide, dans l'abside de Saint-Grégoire-le-Grand ; ou la chapelle du viril Caravage à Saint-Louis-des-Français ; ou les deux « Aurores », celle dudit Guide, au palais Rospigliosi, et celle du Guerchin, à la villa Albani (la première, sucrée comme le vin muscat, la seconde, fruitée comme le vin de Porto) ; ou le plafond des Carrache, à l'ambassade de France... Je souhaiterais fort, Amicie, que vous accordassiez un peu de votre bienveillante attention à ces grands et beaux peintres du *seicento* (notre XVII[e] siècle), aussi oubliés, hier encore, que s'ils n'avaient jamais vécu. « Et Saint-Pierre ?... » m'allez-vous dire. Là encore, point de hâte, d'improvisation. Pourquoi Saint-Pierre, presque toujours, désappointe-t-il lorsque l'on s'y rend pour la première fois ? Pourquoi « l'effet » que l'on en attend fait-il si souvent long feu ? C'est que, neuf fois sur dix, on s'y rend en des jours et heures où la gigantesque basilique est vide de fidèles. Seules, quelques troupes de touristes y divaguent, plus ou moins fourbus, et assez

L'intérieur de la coupole de Saint-Pierre dont l'ampleur semble vouloir couvrir le monde. Elle s'élève au-dessus de la pierre sur laquelle Dieu a édifié son Eglise : le tombeau de Pierre, chef des apôtres. Harmonieux couronnement de l'immense basilique, symbole de l'Eglise romaine accueillante et universelle, elle est due à Michel-Ange. (Phot. Boudot-Lamotte.

Phot. Jahan.

Phot. Violon.

Phot. Ostier.

comparables, dans leur désarroi, à ces flocons de poussière que les courants d'air, dans les demeures inhabitées, déplacent irrésolument. Or Saint-Pierre exige les foules. Renseignez-vous, et n'y allez que pour assister, participer à quelque solennel et pompeux service religieux, au moment d'un pèlerinage, par exemple, ou d'une béatification (et, naturellement, pendant les fêtes pascales). L'édifice ne justifie ses dimensions, n'impose sa destination que si des masses humaines, aimantées par la foi, s'y agglomèrent jusqu'à l'encombrement, jusqu'à l'écrasement.

S'il existe à Rome d'autres grandes églises faites, comme Saint-Pierre, pour les rassemblements de la prière collective (le Latran, Sainte-Marie-Majeure, Saint-Paul-Hors-les-Murs, Saint-Ignace, le Gesù, etc.), il en existe d'autres qui s'offrent ineffablement aux recueillements de la prière individuelle. Elles sont très nombreuses ; le plus souvent pas bien grandes, et, parfois, tout à fait petites. Venues au monde dans les premiers siècles de notre ère, ce ne sont pas encore des églises catholiques, mais ce sont déjà des églises chrétiennes. Ainsi les nomme-t-on. Elles se rattachent au paganisme ; pas une d'elles qui ne soit construite de matériaux antiques réemployés. Elles ne succèdent pas aux temples : elles sont faites de ces temples ; non seulement en leur chair de pierre, mais en leur âme, en leur esprit. Au premier abord on les dirait plus grecques que romaines. Lorsque vous entrerez, Amicie, sur l'Aventin à Sainte-Sabine, ou, dans le Vélabre, à Santa-Maria in Cosmedin, ou, hors les murs, à Saint-Laurent, ces nobles nefs non voûtées, généralement sans transept, et où l'architrave repose le plus souvent sur de magnifiques « suites » de colonnes sereinement et purement rythmées, vous feront songer aux *cellæ* de Pestum ou de Ségeste, ou à la *cella* du Parthénon. Au sud de la ville, dans la région du Celius (la Rome d'autrefois y vit encore, tout ensommeillée de vieillesse), ces églises chrétiennes sont comme confinées ; presque toujours désertes, et si bien closes qu'il faut avoir beaucoup de patience ou de chance pour se les faire ouvrir, à demi abandonnées dans les vignes, dans les potagers, dans de

Phot. Viollon.

LA CITÉ DU PAPE

Page de gauche : une vue inhabituelle de la coupole de Saint-Pierre prise du haut de la colonnade du Bernin qui prolonge la façade de la basilique due à Maderna et enserre l'immense place. Elle est animée par un mouvement incessant de touristes et d'ecclésiastiques venus du monde entier (ci-dessus), lorsque S. S. Pie XII se montre à la fenêtre de sa chambre au Vatican des milliers de fidèles clament leur ferveur.

A droite : la villa Médicis, siège de l'Académie de France, fondée par Colbert en 1666. C'est là que viennent passer deux ans nos prix de Rome de peinture, musique, sculpture, architecture, gravure, avec toute liberté d'y faire les travaux qui leur plaisent. Jacques Ibert la dirige depuis sept ans. Bâtie sur le Pincio, sa terrasse offre une des plus belles vues de Rome. Sur

LA ROME DES FRANÇAIS

les degrés qui relient la Trinité-des-Monts, couvent français tout proche, à la place d'Espagne, des groupes de jeunes artistes et d'étudiants se retrouvent au soleil tandis que dort le fleuriste. A Pincio, Guignol, qui a pris l'accent romain, amuse petits et grands.

Phot. Viollon.

Phot. Boudot-Lamotte.

Phot. Jahan.

maigres cultures. Presque toutes portent le nom du martyr ou du saint qui y repose. Une fois l'an quelques douzaines de pèlerins y viennent chanter des cantiques et brûler des cierges... C'est Saint-Achille et Saint-Nérée, Saint-Stéphane-le-Rond, Saint-Césaire, Saint-Grégoire-le-Grand, les IV-Couronnés, Sainte-Balbine, Saint-Sabas ; on restaure depuis trente ans cette dernière, autour de laquelle, hélas ! des gratte-ciel tout neufs montent maintenant la garde. D'autres églises chrétiennes gisent à demi ensevelies dans les entrailles de la Rome moderne. Comme on descend dans une cave ou dans le métro, il faut descendre dans le sous-sol pour pénétrer dans Sainte-Pudentienne, et aussi, sauf erreur, dans Sainte-Praxède, aux merveilleuses mosaïques. L'une et l'autre semblent moins construites que creusées, comme des grottes. D'autres églises chrétiennes encore jonchent, de l'autre côté du Tibre, l'antique quartier du Transtevere, où Rome continue de ressembler à l'idée qu'on se fait d'elle, d'après les anciennes estampes. Ces églises-là, pour la plupart, n'ont pas été « épurées » par les restaurateurs. Les voici telles qu'elles sont devenues, embellies, enrichies de siècle en siècle. A Sainte-Marie du Transtevere, sur le fond chatoyant des mosaïques byzantines, se détache soit un tabernacle du *quattrocento,* soit une tombe gothique, soit un mausolée canovien ; à San Francesco a Ripa, dans une chapelle pareille à une alcôve, la béate Luigia Albertoni pâme d'amour sur un lit saccagé. C'est une œuvre du cavalier Bernin, alors octogénaire... Et me voici amené à vous dire quelques mots des églises baroques, aussi différentes des églises chrétiennes que le sont d'une messe de Palestrina, le *Stabat Mater* de Rossini ou le *Requiem* de Verdi. La place me manque pour louer, et au besoin pour défendre, ce « baroque » si savoureux, si entraînant, en ses virtuosités et ses hardiesses, en ses inventions et ses caprices, et qui, au grand style classique d'un Bramante et d'un Vignole, est ce

Phot. Viollon.

Photographies Viollon.

1.

Phot. Boudot-Lamotte. 2.

Page de droite : le stade olympique, fierté de Mussolini qui, dans la cité, isola les « forums » impériaux des habitations auxquelles ils étaient autrefois mêlés et « démystérisa » ainsi Roma l'antiqua chère à Stendhal et à Chateaubriand. Ci-dessus et ci-dessous : les œuvres d'urbanisme de la nouvelle république : la « stazione Termini » dont les Romains peuvent être fiers ; c'est la plus belle gare du monde (1). La nouvelle ceinture d'habitations derrière la gare du Vatican. Elle prouve que les Romains font toujours honneur à leur réputation de grands bâtisseurs (2). Les nouveaux quartiers populaires restent aérés et ouverts à la « vie dans la rue » si chère aux peuples méditerranéens (3). Décors naturels des excellents films produits depuis la guerre à « Ciné Citta », la métropole du cinéma édifiée au sud de la ville, tous les Français les ont vus sur l'écran.

3.

LA ROME DES TEMPS MODERNES

que le gothique flamboyant est au gothique des XIII^e^ et XIV^e^ siècles. Bramante... Vignole... Il suffit qu'un nom vous vienne sous la plume pour qu'un chef-d'œuvre auquel on ne pensait pas réapparaisse sur l'écran de la mémoire. Ne manquez donc point d'aller dénicher sur le Janicule, à San Pietro in Montorio, le *Tempietto* de Bramante. « Dénicher » est le mot juste, car, confiné en une cour étroite comme en une cellule, cet œuf merveilleux est, dans son nid secret, prêt à éclore : c'est de lui que Michel-Ange s'inspirera bientôt, lorsqu'il concevra la coupole de Saint-Pierre. Quant à Vignole, son chef-d'œuvre est la villa du pape Jules, où la fantaisie et la grâce se soumettent en souriant aux lois rigoureuses d'une inspiration toujours maîtresse d'elle-même.

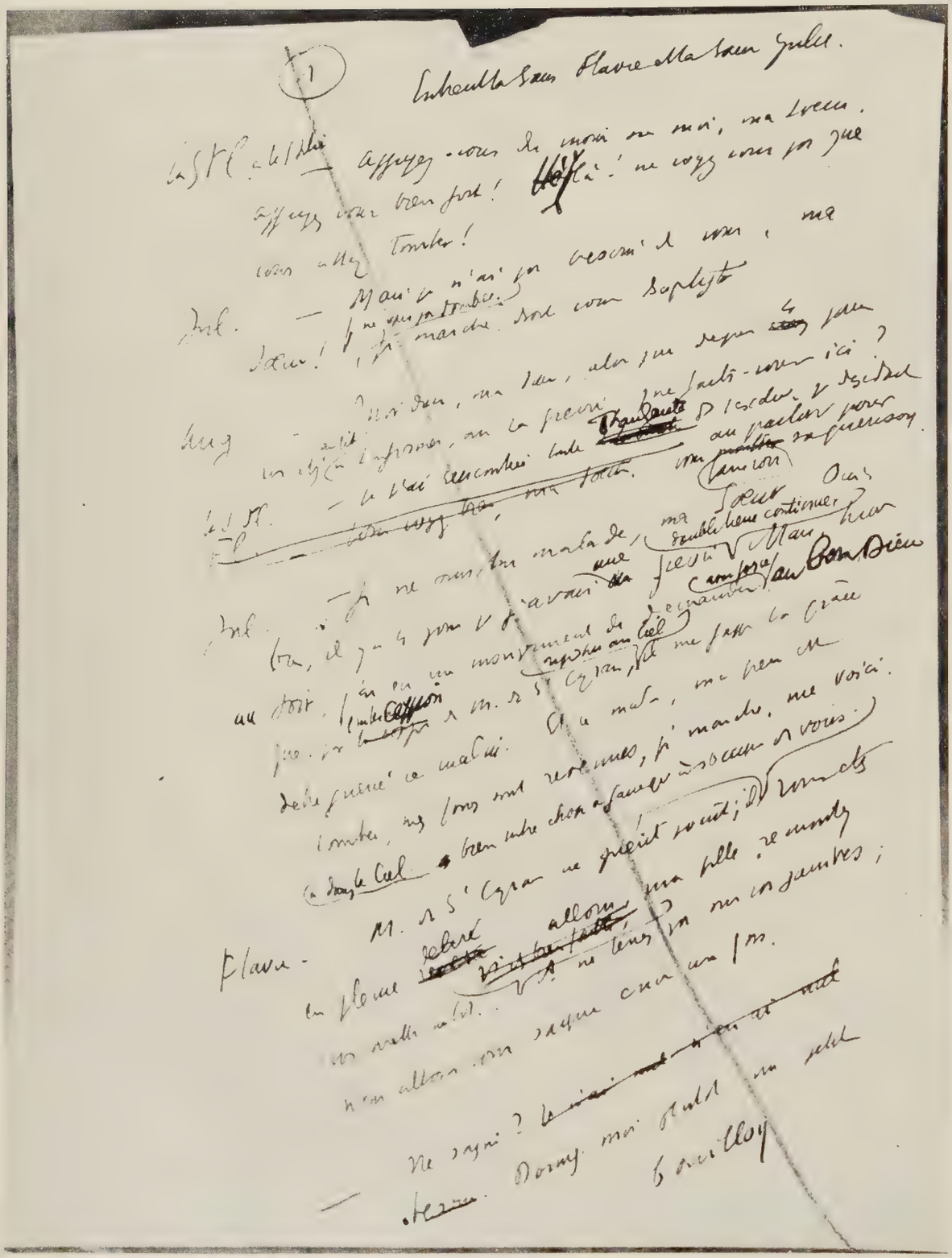
Cette villa a été récemment admirablement réaménagée. On y montre tout ce qu'on a découvert dans le Latium d'antérieur à la civilisation romaine. C'est-à-dire, des vases grecs aussi beaux que ceux du musée d'Athènes, et une fascinante collection d'œuvres étrusques. Ne manquez pas de visiter longuement ce musée-là ; pas plus que vous ne manquerez, évidemment, de visiter le musée des Thermes. Lui aussi vient d'être réorganisé, et la présentation des mosaïques dans les ruines y est d'une beauté saisissante... Rien n'a été touché, ou presque rien — Dieu merci — à la villa Borghèse, où l'on conserve l'un des plus beaux tableaux du monde : *l'Amour sacré et l'Amour profane*. Cette admirable, cette féerique villa Borghèse... Mais je ne vais pas entreprendre de vous parler d'elle ; je n'en finirais pas ! Est-ce que vous me permettez, Madame, de vous renvoyer au chapitre où je la loue, dans *Italie retrouvée ?*

Me voilà au bout de mes pages, et il me semble que je n'ai fait que bavarder pour ne pas dire grand-chose. Ah ! « j'aimerais mieux vous faire quatre fois la description de l'Italie tout entière qu'une seule fois celle de Rome !... » Qui a dit cela ? Le très gentil président de Brosses. Dernier conseil : emportez donc ses *Lettres familières* avec vous. Vous ne sauriez avoir plus gai et malin compagnon pour les jours de pluie. Car il pleut parfois, en hiver, à Rome, brusquement et furieusement. Je serais coupable de vous le celer. De vastes belles pluies, aussi denses, aussi lourdes que le ciment des ruines. On se demande si elles ne vont pas se coaguler pour édifier d'indestructibles murailles d'eau. On dirait que le sang éternellement jeune de Rome jaillit inépuisablement de ses veines éclatées. Puis, au moment où le désespoir va vous prendre, un miraculeux « changement à vue » se produit. En quelques minutes la pluie cesse, le ciel se dégage : le soleil boit d'une lampée l'eau sur les larges dalles plates — et les grandes, les magnifiques fêtes de la Lumière recommencent...

Jean-Louis VAUDOYER,
de l'Académie Française.

Comment

"Ils"



1.

écrivent

Henry de Montherlant nous a présenté ainsi, lui-même, les trois étapes successives d'une page de Port-Royal : « La première de ces photos représente le « premier » jet d'un passage de Port-Royal (1). La seconde, le même passage, déjà différent, récrit sur un feuillet destiné à être ensuite dactylographié (2). Pour montrer entièrement les différents états des corrections, il faudrait reproduire la même page, mais dactylographiée, puis sur un feuillet d'épreuve imprimée, ces deux états comportant eux aussi de nombreuses corrections manuscrites. »

AU petit matin, enveloppé dans sa robe de chambre, gorgé de café, Balzac faisait quelques pas dans son jardin de la rue Berton, goûtant au raisin de sa vigne, offrant son front moite au vent de Seine. L'ouvrier avait œuvré, puissamment, péniblement, jusqu'à la pointe du jour. Balzac était épuisé... Car un livre, ce n'est pas seulement un bel objet sorti des mains d'un imprimeur. C'est d'abord un long et pénible travail d'enfantement. Un travail des muscles. Un livre, ce sont des centaines de pages qu'il faut noircir à la force du poignet. Un livre, c'est l'œuvre d'un travailleur transformant la matière première la plus fluide, la plus délicate qui soit : la pensée. La poésie, la philosophie, tout doit en fin de compte passer par le bras, s'étaler, se construire, s'harmoniser sur le papier. Dans ce travail ardent et ardu, les ouvriers des lettres utilisent-ils tous la même technique, le même outil ?

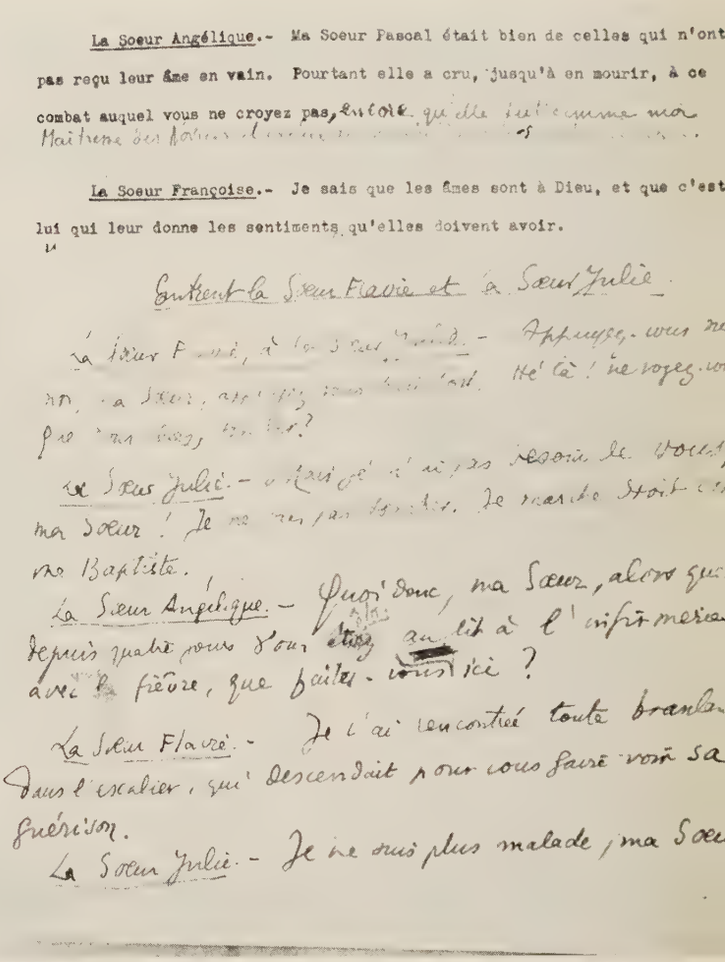
Questions moins futiles qu'il peut sembler.

Le style, le caractère, le tempérament d'un écrivain ne peuvent-ils pas se manifester aussi dans les habitudes inconscientes du travail ?

Questions que nous sommes indiscrètement allés poser à quelques auteurs de ce temps.

Et d'abord, où les avons-nous trouvés ? Dans quel atelier, entourés de quelles machines ?

Pour Julien Green, l'atelier est un cabinet cossu et rigide, suspendu au-dessus d'une mer de marronniers d'Inde, luxuriante, capiteuse, invitant à l'indolence. La lumière joue sur des reliures chaudes et des meubles d'acajou. Par la fenêtre, on aperçoit les tours de Sainte-Clotilde qui, avec l'éloignement, prennent des grâces authentiques. Le soir, les sonneries des cloches de la Basilique doivent rôder jusque-là.



La Soeur Angélique.- Ma Soeur Pascal était bien de celles qui n'ont pas reçu leur âme en vain. Pourtant elle a cru, jusqu'à en mourir, à ce combat auquel vous ne croyez pas, [illegible] qu'elle lutte comme moi [illegible]

La Soeur Françoise.- Je sais que les âmes sont à Dieu, et que c'est lui qui leur donne les sentiments qu'elles doivent avoir.

Entrent la Soeur Flavie et la Soeur Julie.

La Soeur Flavie, à la Soeur Julie.- Approchez-vous ma [illegible] Hé-là ! ne rougissez-vous pas vous aussi, [illegible]

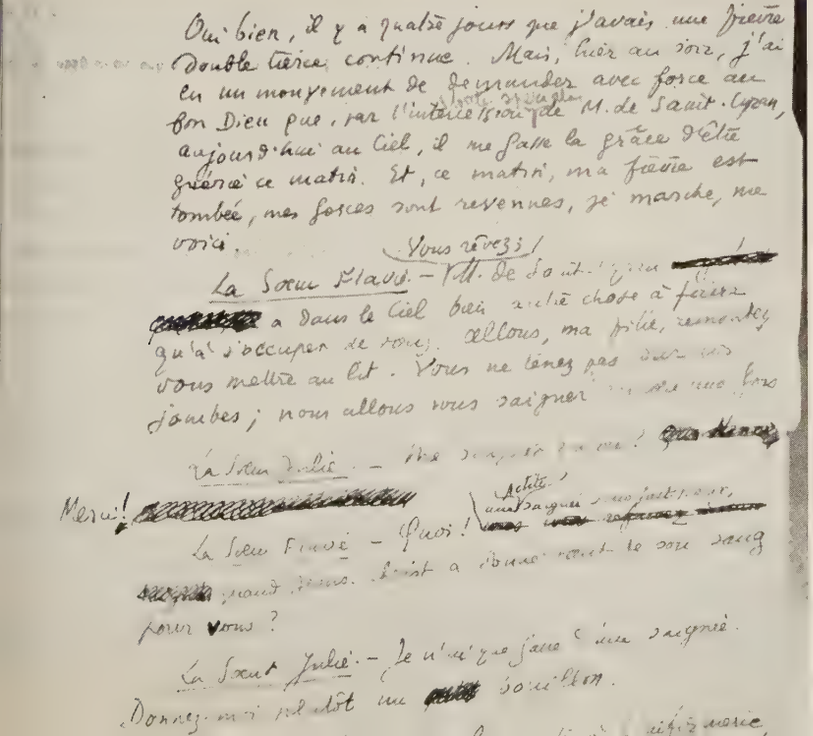
La Soeur Julie.- [illegible] ma Soeur ! Je ne [illegible] Je marche droit [illegible] me Baptiste.

La Soeur Angélique.- Quoi donc, ma Soeur, alors que depuis quatre jours [illegible] au lit à l'infirmerie avec la fièvre, que faites-vous ici ?

La Soeur Flavie.- Je l'ai rencontrée toute branlante dans l'escalier, qui descendait pour vous faire voir sa guérison.

La Soeur Julie.- Je ne suis plus malade, ma Soeur

2.



Oui bien, il y a quatre jours que j'avais une fièvre double tierce continue. Mais, hier au soir, j'ai eu un mouvement de demander avec force au bon Dieu que, par l'intercession de M. de Saint-Cyran, aujourd'hui au ciel, il me fasse la grâce d'être guérie ce matin. Et, ce matin, ma fièvre est tombée, mes forces sont revenues, je marche, me voici.

Vous rêvez !

La Soeur Flavie.- Mlle de Sainte-[illegible] a dans le ciel bien autre chose à faire qu'à s'occuper de vous. Allons, ma fille, remontez vous mettre au lit. Vous ne tenez pas sur vos jambes ; nous allons vous saigner [illegible]

La Soeur Julie.- [illegible]

Merci ! [illegible] Achète ! un baquet [illegible]

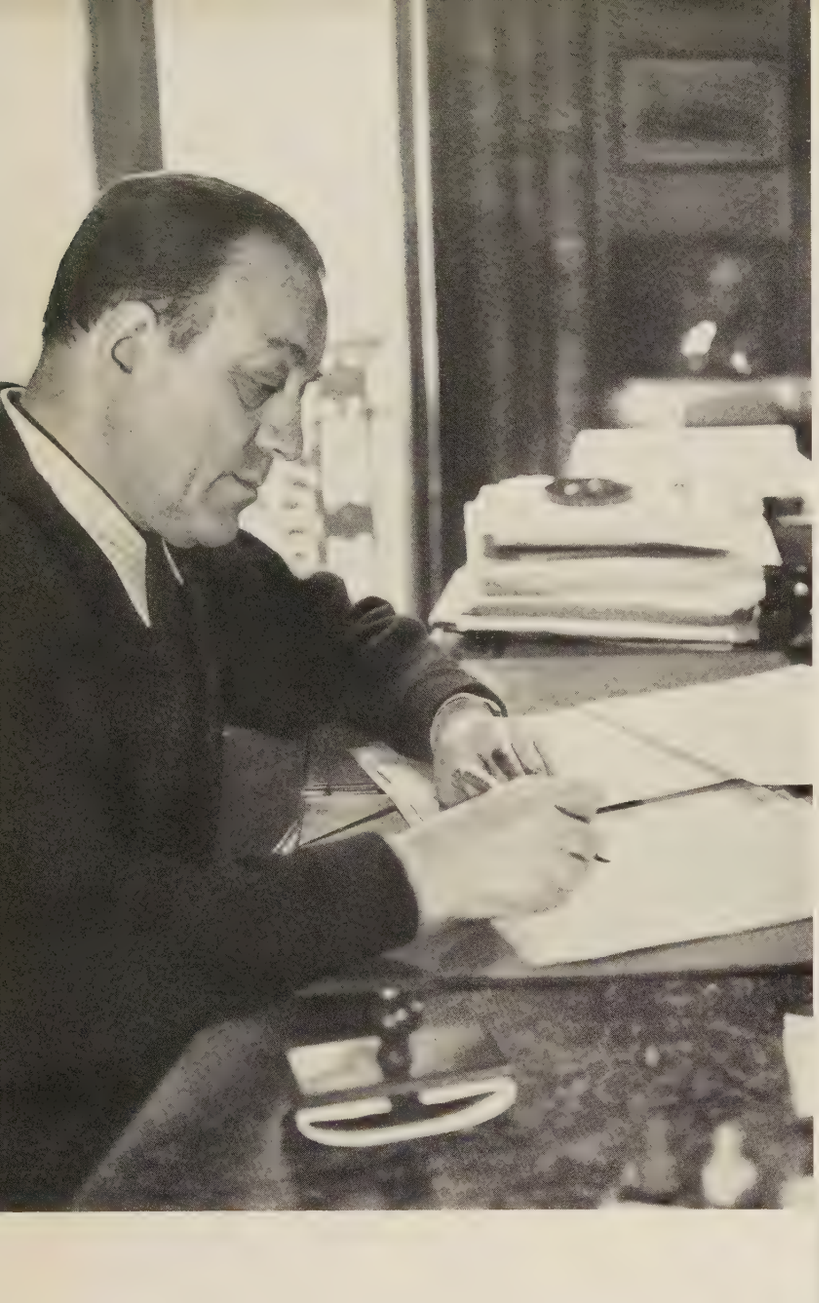
La Soeur Flavie.- Quoi ! [illegible] tout le sang pour vous ?

La Soeur Julie.- Je n'ai que faire d'être saignée.

Donnez-moi plutôt un [illegible] bouillon.

3.

HENRY DE MONTHERLANT

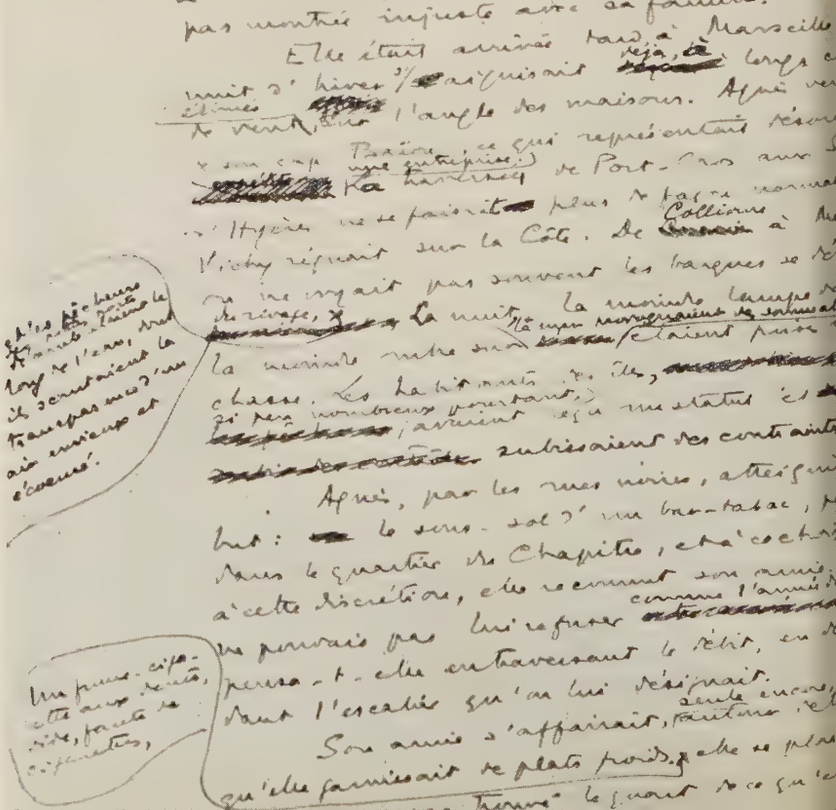


Green y écrit le matin, tous les matins... « C'est, dit-il, une discipline que je me suis imposée voilà vingt-cinq ans. »
Il progresse dans son œuvre par petits passages, ne suivant aucun autre plan que celui qui se fait au jour le jour dans son esprit. Dix lignes par dix lignes, il avance lentement mais définitivement. La phrase qu'il polit en rôdant dans son cabinet, en feuilletant un livre, en respirant, naît parfaite. Un jour, Julien Green écrit le mot « Fin ». L'éditeur n'a plus qu'à envoyer le manuscrit à l'imprimeur.

En revanche, Alexandre Arnoux, dans son cinquième de l'Alma, n'a pas de bureau. Il lui arrive d'écrire étendu sur un canapé et à n'importe quelle heure.
« Disons que je ne suis pas un écrivain assis... Je remue sans arrêt... Je passe dans ma chambre, puis je reviens au salon. Il me semble qu'en m'agitant la circulation sanguine se fait mieux. Je ne fume pas, je ne bois pas de café. Toutes mes fonctions semblent remplacées par une seule : celle d'écrire. »
Ce travail d'écrire, Germaine Beaumont en sort en proie à la souffrance physique. Un roman achevé, il lui faut aller se reposer dans sa campagne si chère de Montfort-l'Amaury.
Son bureau est curieusement limité par une étagère. C'est à la vérité une sorte de gros barreau qui tient son regard en cage.
« Je souffre aussi du dérangement continuel. En plein milieu d'une phrase, le téléphone sonne. En 1956, on a un mépris incroyable pour l'écrivain. Si on savait ce que c'est qu'écrire ! Tout l'être est tendu, contracté. L'homme a un grand avantage sur nous autres, femmes. Son épouse le protège des visites, des coups de téléphone, lui fait sa cuisine... »
Pierre Moinot a trouvé la solution que cherche Germaine Beaumont. Sa Tour d'Ivoire est à peu

PHILIPPE HÉRIAT

En pull-over et parfois encore moins vêtu, Philippe Hériat, une nuit de 1955, a écrit cette première page de son nouveau roman les Grilles d'or (1). **Hériat corrige peu. Dès qu'il a corrigé, il récrit. Il recopie le plus possible. « Il faut recopier, dit-il, car en corrigeant on est toujours victime de sa paresse. On a tendance à conserver sa structure à la phrase, alors qu'il faut le plus souvent la rebâtir... Cette page des** Grilles d'or, **la voici donc recopiée. »** (2).

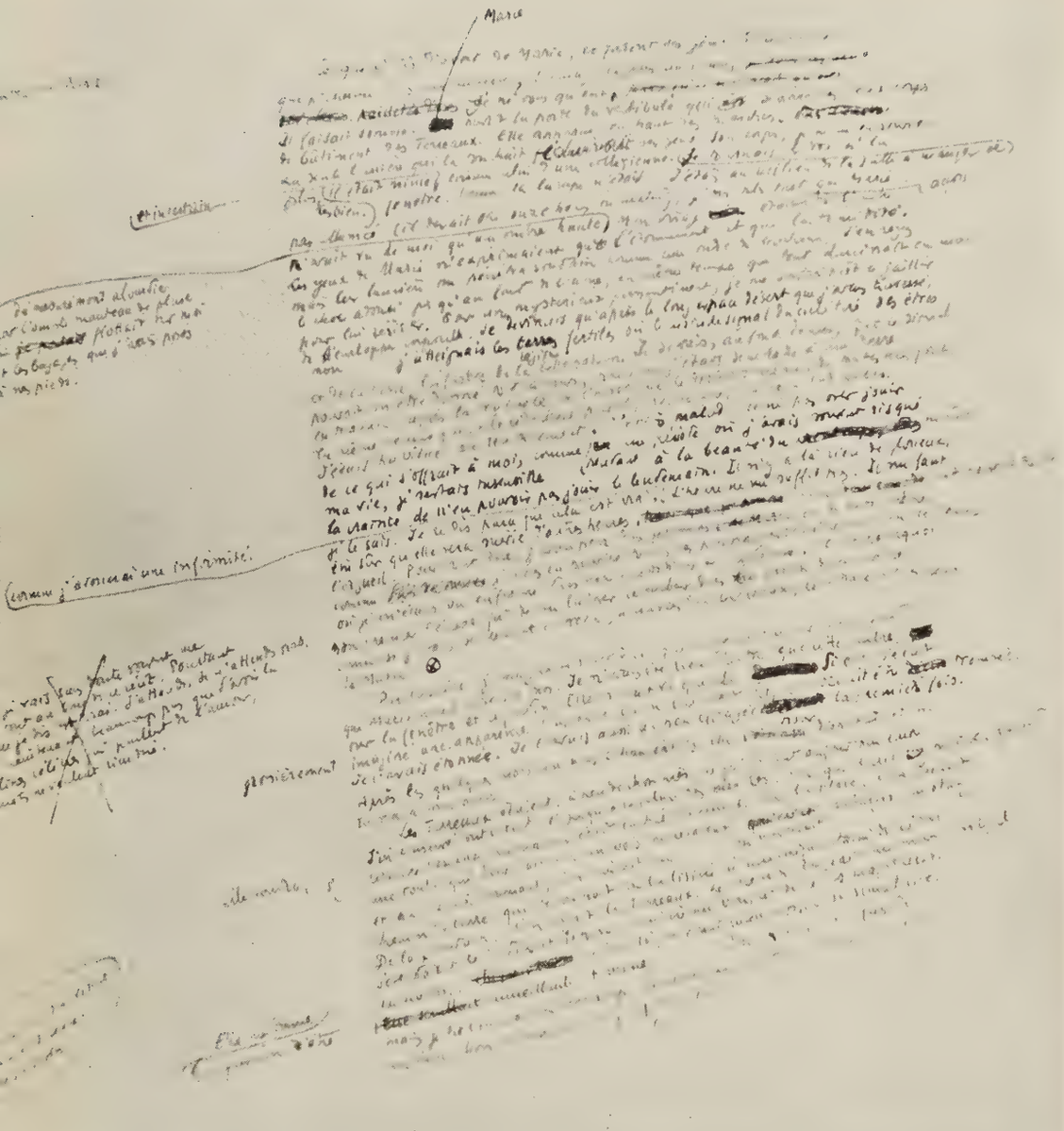


LES GRILLES D'OR

I

Ce fut à la Noël 1941 qu'Agnès Bonnard se demanda pour la première fois si elle ne s'était pas montrée injuste avec sa famille.

Elle était arrivée tard à Marseille ; la nuit d'hiver s'aiguisait déjà, à longs coups de vent élimés sur l'angle des maisons. Alors venait de son cap Baïon, ce qui représentait désormais une entreprise. La traversée de la Cros aux Salins d'Hyères ne se faisait plus de façon normale : Vichy régnait sur la Côte. De Collioure à Menton, on ne voyait pas souvent les barques se détacher du rivage, et les pêcheurs des petits ports désarmaient le long de l'eau, soucieux et la transparence d'un air envieux et écœuré. Dès la tombée du jour, la moindre lampe de pêche, la moindre ombre sur la mer provoquaient des sommations et étaient prises en chasse. Les habitants des îles, si peu nombreux pourtant, avaient reçu un statut et subissaient des contrain



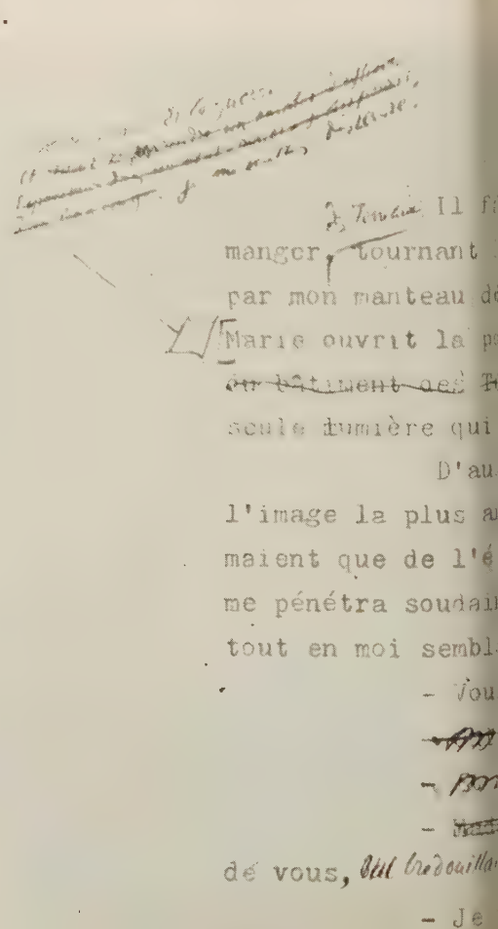
Une page par jour... Ci-contre, voici le travail de Jules Roy en une journée au temps de les Flammes de l'été. **Jules Roy s'assoit devant le papier vierge. Si l'inspiration ne vient pas, il va se raser, se baigner, déjeuner. Puis il revient. D'abord il corrige sa page manuscrite (1). Puis il remanie son texte en le dactylographiant (2). Il le tape une fois encore. Parfois trois fois avant d'obtenir enfin le texte définitif. L'épreuve, comme on le voit, risque fort d'être, elle aussi, corrigée (3). Un livre est le fruit d'une lente marche vers le beau, le parfait.**

1.

2.

près inaccessible. Elle se cache au huitième étage, sous les toits. C'est une minuscule chambre de bonne : tout juste la place d'un divan, d'une table et d'une chaise.
« J'aime être isolé, avoir une fenêtre qui ne donne sur rien. Je suis bien, là, sur ma petite table de bois blanc, nue, avec mon dictionnaire des synonymes à portée de la main et mon cendrier, car je fume cigarette sur cigarette. »

Philippe Hériat a un cabinet très vaste, terriblement envahi par les bruits de la rue. Mais il travaille la nuit alors que Paris est relativement silencieux.
« Je suis un homme de la nuit... La nuit, en effet, je n'ai pas le butoir des repas... En fin d'après-midi, je vais voir un western, à moins que je ne sois invité à une générale. Je me mets au travail en rentrant. »
L'auteur des Enfants Gâtés passe un vieux pull-over et écrit jusqu'au petit jour sous le portrait de Balzac et de Hugo. L'été, parfois il « tombe » le pull-over et se met à la tâche dans le costume d'Adam...



faisait sombre. J'étais au milieu de la
à manger des Terreaux, tournant le
à la fenêtre, comme une ombre alour-
par mon manteau de pluie et les
ages que j'avais à mes pieds.
revenais de la guerre. Je me sentais
œuvré et j'avais du mal à me remettre des épreuves hasardées.
Marie ouvrit la porte du vestibule et
arut en haut des marches. La seule
ière qui la touchait éclairait ses yeux.
D'aussi loin que je cherche dans ma
moire, c'est l'image la plus ancienne que
e de Marie. Ses yeux n'exprimaient que
l'étonnement et de la timidité, mais leur
on me pénétra soudain jusqu'au fond

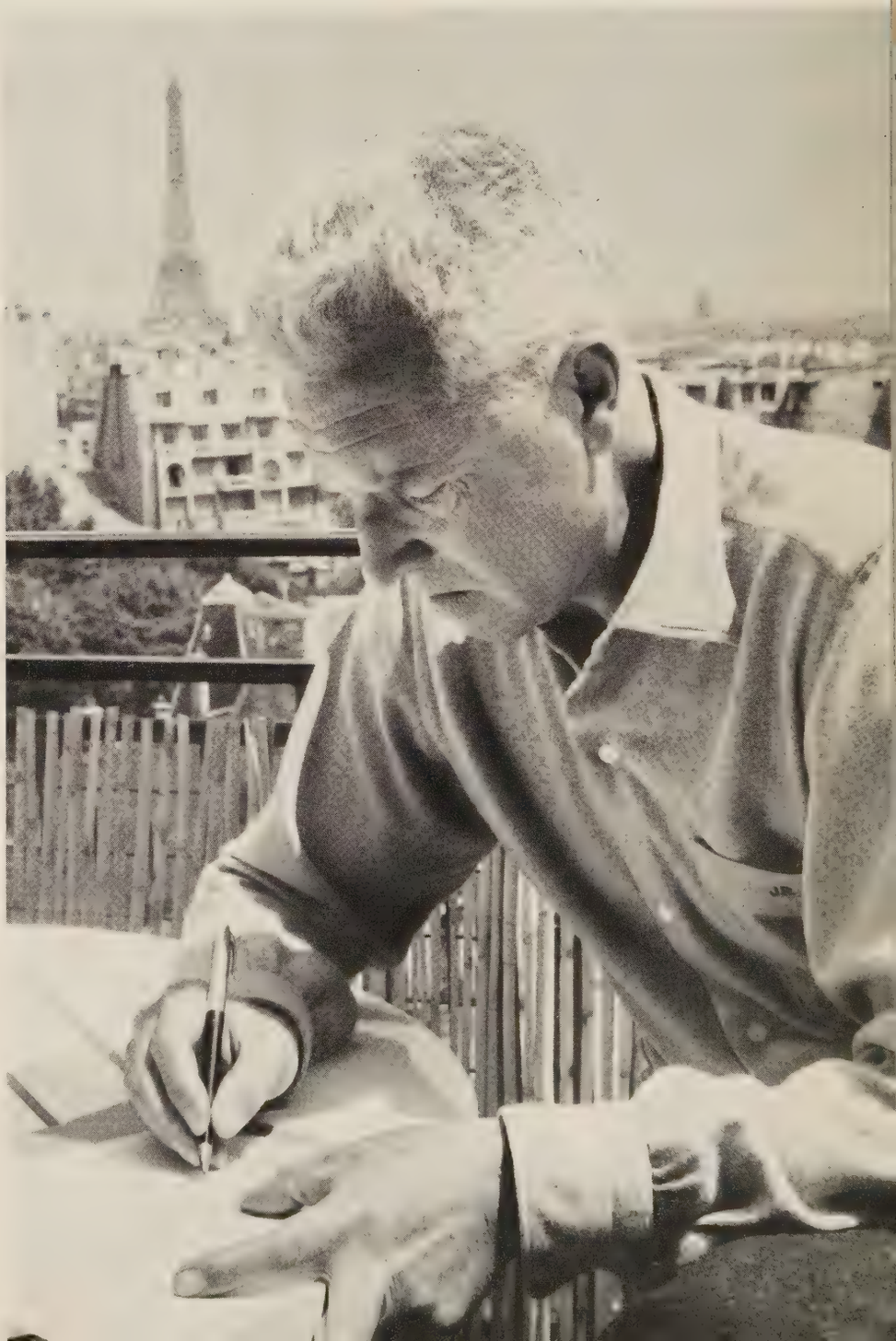
JULES ROY

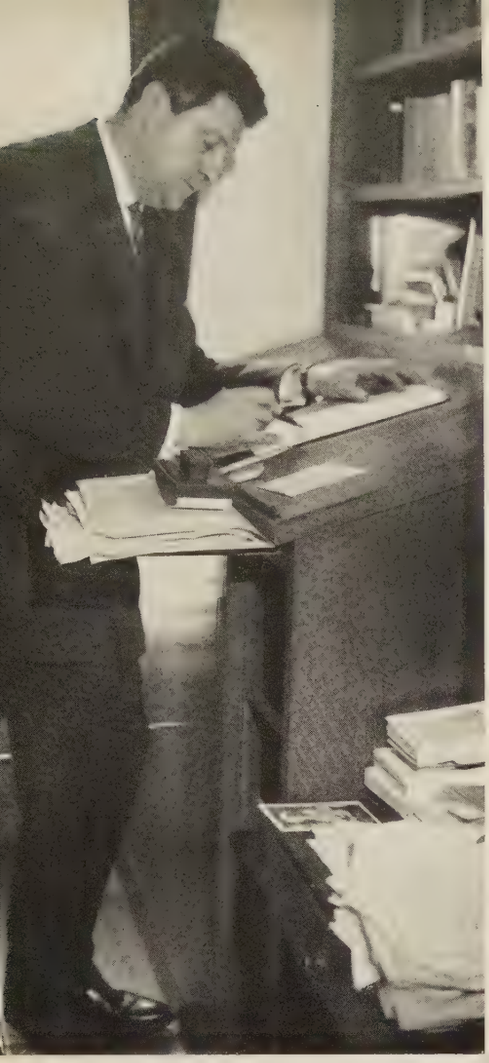
au milieu de la salle à
fenêtre, comme une ombre alourdie
les bagages que j'avais à mes pieds.
tibule ~~Au centre les deux parties~~
apparut en haut des marches. La
t éclairait ses yeux.
e je cherche dans ma mémoire, c'est
j'aie de Marie. Ses yeux n'expri-
t de la timidité, mais leur rayon
fond de l'âme, en même temps q.'
ister. ~~Elle~~
Dieux ! ...
ieur Pierre Dumont ? demanda-t-elle.
Mon Dieu !
e de passage, ~~Dumont~~.
? Pierrette ~~Dumont~~ nos hôtes m'ont parlé
peler.

Jules Roy, pilote, homme de plein air, a besoin, lui, de lumière et de soleil. Il a déniché un appartement voisin du grenier des Goncourt. De cet autre grenier, il domine tout Paris. Tout Paris entre chez lui par d'immenses baies auxquelles il tourne le dos pour écrire. Lorsqu'il fait beau, cependant, il s'installe sur sa terrasse, entre ses roses en caisses, protégé par un parasol.

Henri Troyat, qui a la carrure d'un haltérophile, travaille debout devant un haut pupitre. Il gribouille d'abord deux ou trois heures pour se mettre en train.
« ... Et, tout à coup, le mécanisme se déclenche. A la vérité, je réchauffe mon style, comme l'athlète réchauffe ses muscles. » Entre deux phrases, il fait un peu de footing autour de son bureau.

Montherlant est plus hâtif. Ses manuscrits montrent une sorte de précipitation. Si Troyat est un marcheur, Montherlant est un sprinter.





Voilà comment est née la page 28 de la Grive... **« Il n'y a qu'à laisser courir le stylo sur le papier, dit Troyat, après avoir porté en soi, longtemps, le roman. En écrivant, j'entends ma phrase. A mes débuts, je la lisais à haute voix pour savoir si elle était parfaitement liquide. Car c'est ce sentiment qui me guide dans la construction de mes phrases : elles doivent être liquides. » Henri Troyat écrit debout dans son cabinet. Mais à la vérité il peut écrire n'importe où. Il peut écrire, même assis...**

HENRI TROYAT

Dans chaque atelier, c'est, en fin de compte, sur le même outil que nous sommes tombés : la plume !

Alexandre Arnoux utilise un gros porte-plume pour que sa main ne se crispe pas. Germaine Beaumont préfère un stylo qu'elle trempe dans l'encrier, n'aimant point le remplir.

« La plume, dit Philippe Hériat, permet de sentir le mot physiquement, de le voir, de l'entendre. Elle est toujours en avance de deux mots, comme l'œil du musicien de deux notes. J'ai l'impression qu'elle tient au cerveau par un fil. »

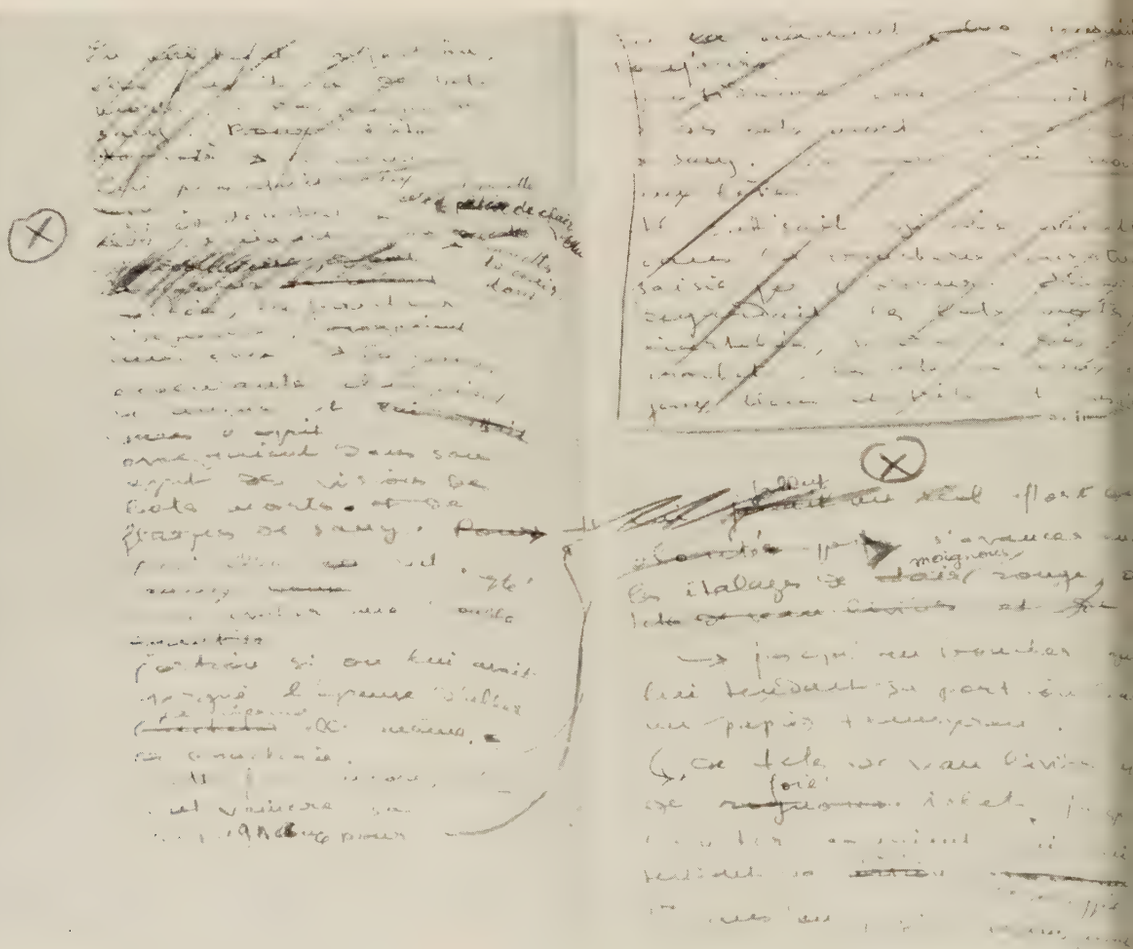
Henri Troyat est affirmatif :

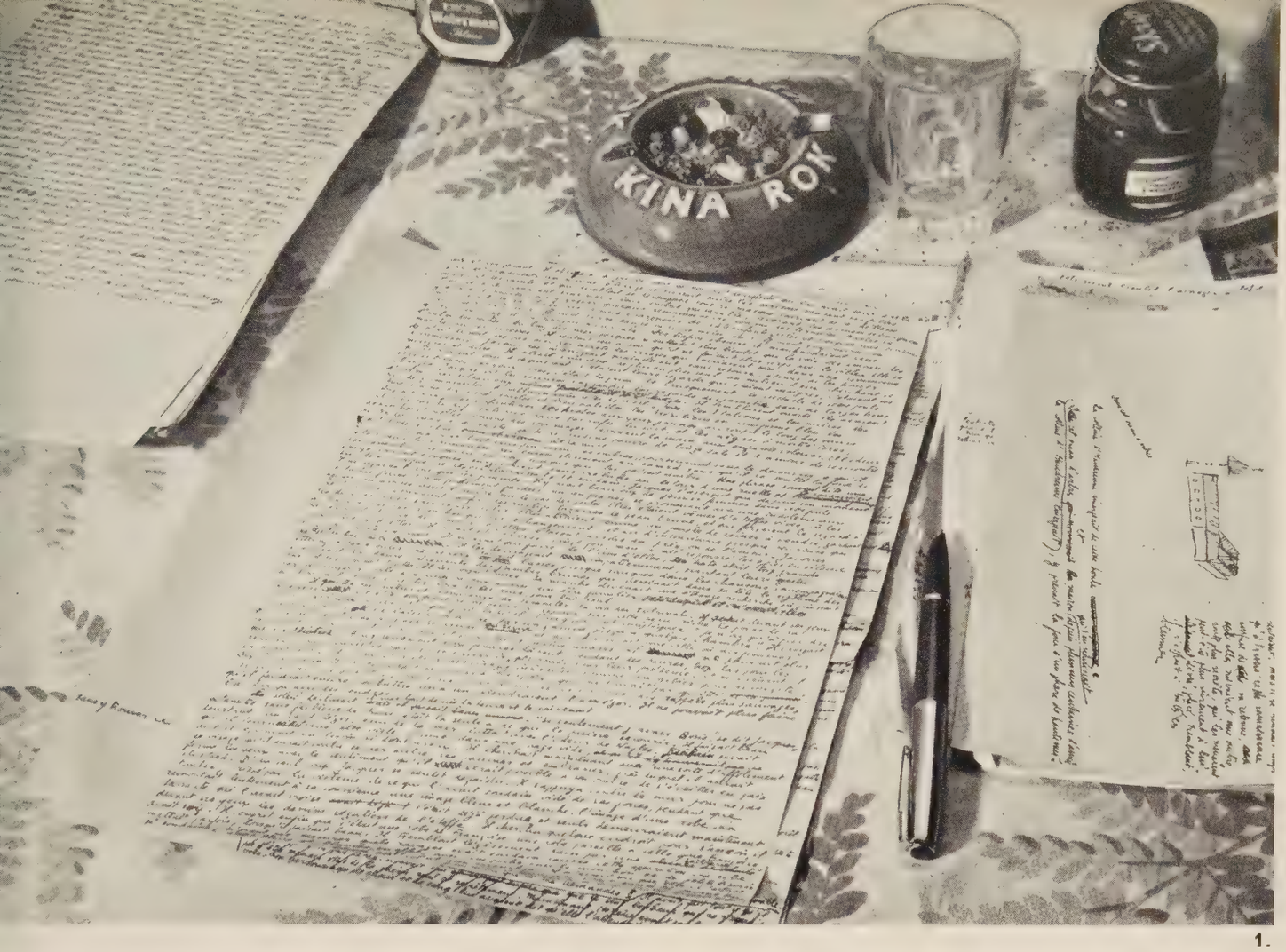
« On ne peut écrire qu'à la plume. De la plume le mot sort délié. Il n'y a qu'à la laisser courir. Elle prolonge la main. On l'oublie. Il n'y a plus d'outil. L'écrivain est face à face avec ses phrases. »

« La machine à écrire, remarque Alexandre Arnoux, donnerait peut-être la même impression, mais il faudrait y être accoutumé dès l'enfance. »

Germaine Beaumont et Jules Roy sont les seuls à l'utiliser. Encore ne s'en servent-ils que pour la mise au point du manuscrit définitif.

L'encre employée est, dans presque tous les cas,





1.

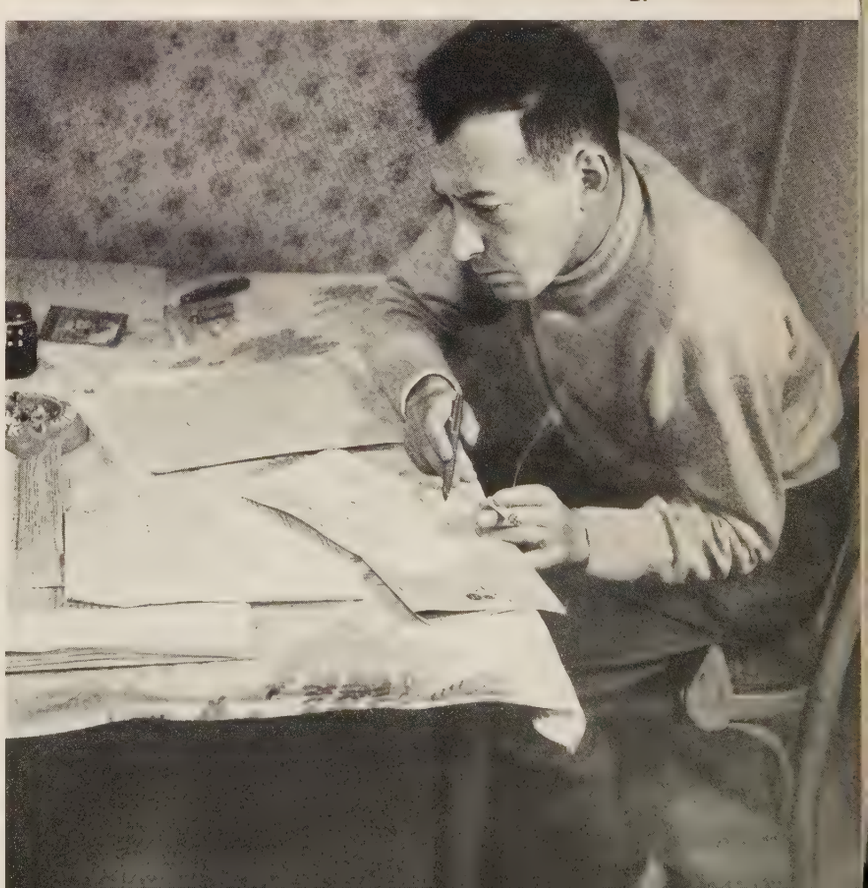
PIERRE MOINOT

Pas de fétichisme chez Moinot. Tous les objets qui figurent sur sa table de bois blanc sont des objets utiles. La photographie près de l'encrier a été découpée dans un journal. Le visage de la jeune femme qu'elle représente a inspiré un personnage à l'écrivain (2). Parfois, Moinot a besoin de dessiner le cadre de son action, la vieille maison familiale (1). Lorsqu'il écrit, Moinot est d'une humeur exécrable. Plus rien n'existe que son œuvre et il prend des autobus fantômes. Il écrit, récrit jusqu'à huit fois la même page : celle-ci extraite de la Chasse royale, **par exemple. Il ne corrige jamais, il déchire.**

noire. Les corrections, cependant, sont souvent apportées à l'encre rouge.
Quant au papier, il n'a pas de couleur définie. Julien Green emploie de hautes feuilles de papier anglais, gris, fin, et rayé de deux marges tracées en rouge. Alexandre Arnoux utilise un papier d'écolier grand format, toujours le même.
« Je suis sur ce terrain comme un cheval qui connaît un parcours... »
Germaine Beaumont et Philippe Hériat, suivant le conseil de Colette, tiennent au papier bleu.
« Le blanc, disait Colette, fait mal aux yeux. »
Pierre Moinot, de son côté, adore le papier rose : « Le papier blanc me fait peur ! »
La peur du papier blanc... C'est vrai, il est terrible. Que va-t-il porter ? Quelles souffrances va-t-on endurer devant lui ? Tout est encore possible lorsqu'il est blanc, mais après ?
Des ouvriers, les écrivains ?
Certainement pas. Des artisans qui forgent les phrases avec l'un des plus vieux outils du monde à l'ère de la machine triomphante. L'outil de Balzac, de Stendhal, de Proust. Le même outil... Les mêmes mots... Que c'est simple, écrire. Il suffit de disposer des lettres sur du papier !

JEAN PRASTEAU

2.



Nous ne savons plus regarder ; nous vivons de fables. Un crayon à la main, quelqu'un s'entête à chercher dans les livres de François Nourissier les traces de Musset, de Benjamin Constant, de Laclos ou de Chardonne. Nourissier ne peut-il exister par lui-même ? D'ailleurs, qu'on se rassure, les amateurs de filiation ignorent tout de l'œuvre des écrivains auxquels ils se réfèrent.

« L'Eau grise », « Les Orphelins d'Auteuil » (1) : qui peut nier que l'on se trouve dans l'Ile-de-France ? Ce ton mesuré, ces ciels... Nous sommes loin des petits jeunes gens qui tapent du pied, qui *brillent*... François Nourissier éclaire. Une lumière intérieure fait rayonner son œuvre naissante. Elle émane d'une « veilleuse » dont il faut bien se garder de faire état à notre époque : vous avez reconnu la sensibilité.

Dès que ce prisme est découvert, la couleur change. On se doutait que le cynisme était le dernier procédé qu'employait un enfant pour nous cacher qu'il était pur.

FRANÇOIS NOURISSIER

Avant de parler de l'homme lui-même, on est tenté de l'habiller chez Creed. Il change d'auto aussi souvent que de cravate. Tiens, tiens... Si l'on ne s'attachait qu'au parcours ou qu'à l'utilité de la voiture, se ferait-on tant de soucis à cet égard ? Montherlant, que Nourissier admire, prend l'autobus et ne le remarque jamais.

Il a de brefs attendrissements, dans la tonalité « je suis bon », la timidité du tigre en repos, qui plaît aux femmes et rassure les hommes, le pelage gris et terne de l'acier.

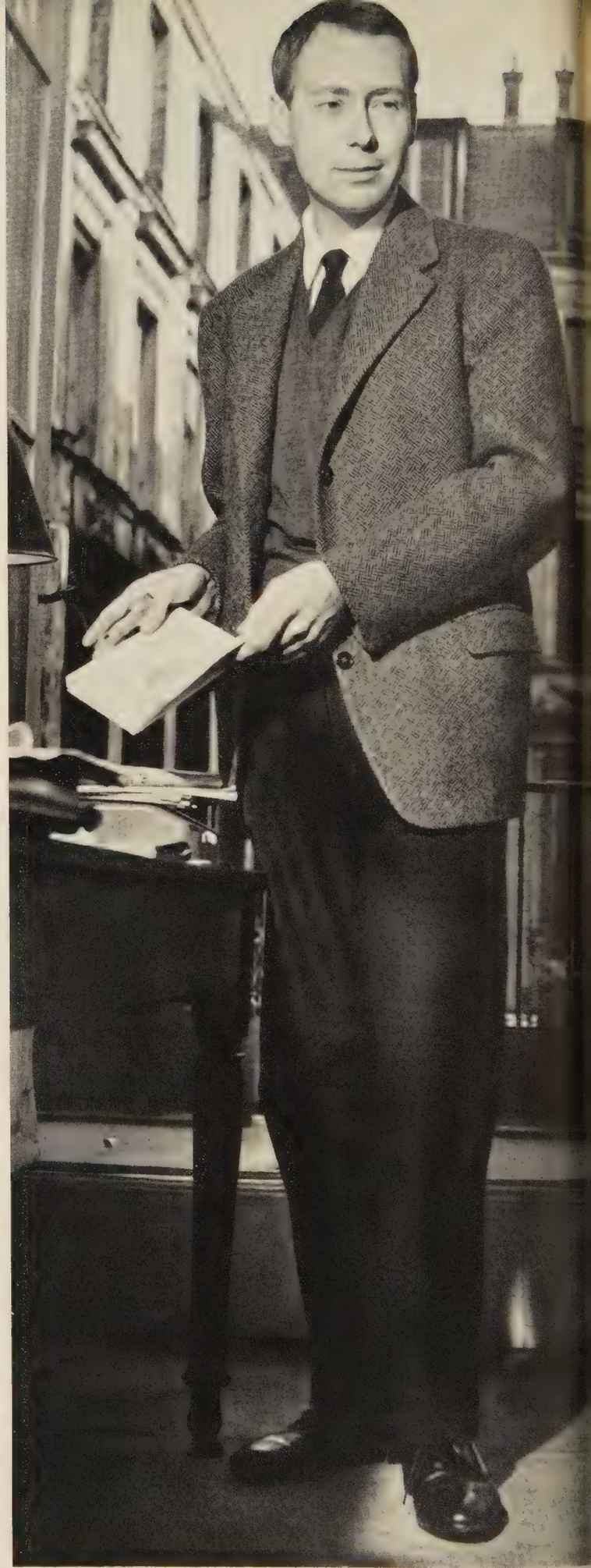
Son style est un beau cheval. Il devient impensable que l'on emploie avec lui l'éperon, même légèrement. De simples envols de bride, et l'appel nerveux des genoux. Tout cela est élégant, mais fort, dans le changement d'allure, la volte-face, le bout de galop. Le précieux pas espagnol ne nous étonne pas. Plus que de virtuosité, il faut parler d'une arrogance amusée.

S'il s'enflamme pour les jeunes filles, c'est qu'il cherche en elles une fraîcheur... Cet homme a soif, et l'ambition, puisqu'il est intelligent, doit lui sembler un piètre breuvage. Qu'espère-t-il en feuilletant la vie au lieu de la lire ? Si l'on feuilletait ses livres, que dirait-il ? Il prendrait feu soudain, le sang aux joues, la voix rapide : chacun de nous a sa pudeur, derrière laquelle dort un amour. Le sien est là. Connaissant le monde où il vit, celui des Lettres, on imagine ce qu'il a dû souffrir. Ce n'est pas pour rien qu'il voulait intituler son prochain livre de nouvelles « Les Blessures ». Il s'agit de brèches, ouvertes dans la matière essentielle de l'homme, et par lesquelles la vie s'écoule. Oui, vous l'avez blessé ; sans y prendre garde, ou par nonchalance. Sa fierté est belle comme celle des adolescents. C'est pourquoi il a pris, pour exprimer ce qu'il pensait d'une œuvre, celle d'un poète (2).

Lui-même jouait sa vie, avant d'en faire les pièces que nous connaissons. Il savait souffrir et mourir à partir de l'usure de chaque minute. « Usure », petit mot terrible qui sent la poussière et le vert-de-gris, qui sent le temps, l'or, le recel, l'avarice de l'âme et des doigts.

Quand j'ai dit à Nourissier : « On m'a chargé de vous présenter », il m'a fait cette réponse : « J'en suis bien content, quelqu'un me connaissant mieux aurait moins bien vu. » Nous ne sommes pas des camarades. Ensemble, nous n'avons trempé dans aucune banalité. J'ai lu son premier livre et j'ai eu foi en lui ; il m'a aidé de ses conseils, de sa présence. De temps à autre, nous nous sommes donné réciproquement des preuves d'estime, et non pas d'indulgence... L'essentiel seul nous a réunis. Devant ses cravates, ses voitures, ses maîtresses, ce que j'ai regretté, paradoxalement, c'est qu'il ne les aimât pas assez. C'est qu'il soit incapable de s'attacher profondément à l'Aronde bleue, à la cravate losangée, à la jeune fille qui portait des gants verts... Le premier pas vers les autres, personnes ou choses, c'est le premier pas hors de soi. GÉRARD MOURGUE.

(1) Plon. (2) « Lorca, dramaturge ». Editions de l'Arche.



Phot. Ottoni

Quelque chose de bleu comme la nuit

par François Nourissier

ne année s'est écoulée. Pas même : dix mois. L'été n'est pas encore revenu, l'été immobile, la chaleur qui passait jaune éblouissant de midi au bleu vert du , puis au bleu d'encre de la nuit, mais jours c'était la même chaleur. Il semblait le monde se fût arrêté. La côte se fran- it de lumière vers huit heures et le phare a Beaumette faisait au loin cette espèce de te calme dont on ne peut plus détourner attention. Un peu plus tard nous par- s au hasard des petites routes de la forêt. envahissait un bistro de Ramatuelle ou Grimaud et j'entends encore la voix Odile, si précise, si douce. Elle demandait oire du vin rouge pour être gaie. On lui ait honte. Elle tenait tête à ces attaques euses, elle feignait de ne pas comprendre plaisanteries traditionnelles dont elle me tait exclu. Elle se tournait vers moi comme r s'excuser, mais en souriant, et je ne ais plus si nous étions complices ou non, s ou non, prêts à partir pour une petite menade ou pour un long voyage.

tait le début d'août, un dimanche, et rivais d'Espagne. J'avais arrêté la voiture s onze heures du soir devant la villa de ndall. Je me rappelle le soudain silence, double tache de lumière que dessinaient phares sur le mur, les lauriers-roses. On qu'il faut surprendre les fleurs la nuit, les aire brusquement de l'ombre en braquant elles le faisceau d'une lampe.

ne pensais à rien d'autre en tournant le ton gris : phares, code, phares, code. Le nce s'était peuplé des bruits de la nuit : cigales, des rires qui venaient de la villa, essac paresseux de cette mer paresseuse. it le jour, j'avais roulé capote ouverte, c le soleil qui brûlait les chromes de la osserie et le cuir des sièges, le vent de la rse qui fait au conducteur une compagnie yante et folle, avec ces chansons que je rvais à la route, ces envies de rire sou- es lorsqu'une vieille B 14 — vignerons Narbonne en route pour la plage — ait sur la route un petit bond affolé à passage. Avec aussi, parfois, ce pince- t du cœur que je connaissais bien, si je voyais au bord du trottoir ou à la terrasse des cafés, sous les platanes d'un village, des amoureux de vingt ans enlacés, lui si fier, elle si jeune, et leur sourire ne quittait plus ma mémoire. Il faisait partie du jour, du soleil, des villages jaunes que l'on traverse doucement ; il rejoignait d'autres sourires, sur d'autres visages d'adolescents, qui me rappelaient mes quarante ans, une vie que l'on dit « heureuse » et la solitude : ma vieille compagne de vacances.

Mes jeux de lumière inquiétèrent les gardiens. On appela. Je vis soudain Randall, l'énorme Randall, l'ami de dix années, apparaître avec des gestes de protestation dans le faisceau des phares. Il avançait vers la voiture, poupon géant, une main protégeant ses yeux et l'autre agitant des lunettes, aboyant, rugissant des mots anglais que l'émotion mêlait au français le plus parfait que j'aie jamais entendu dans une bouche américaine. Randall est mon éditeur de New-York. C'est lui qui fit traduire et publia aux États-Unis mon premier roman. Notre amitié date de cette aventure. Randall aime la France comme une épouse et Saint-Tropez comme une maîtresse. Imagine-t-on ce qu'un amour à la fois légitime et coupable peut entraîner de folies ? La dernière de ces folies était une maison aux Sardinaux, vaste comme un village, où l'on entendait, tard dans la nuit, Mozart et des blues que réconciliaient l'indulgence de Randall et la fantaisie de ses invités. Lui écoutait cela, seul devant un verre, en méditant sur le plaisir d'être libre, fastueux, pourvu de nombreux amis, et sur la tristesse de vieillir avec cette célèbre tête de bouledogue. Un bouledogue pacifique, rusé, moqueur, qui me prodiguait maintenant les témoignages de plaisir. Je dus boire un Dry avant d'avoir serré toutes les mains. Les présentations n'étaient pas terminées lorsqu'un domestique vint me dire que j'avais oublié d'éteindre les phares de ma voiture. La soirée leur était décidément vouée ! Je sortis. Je traversai la longue terrasse, la tête encore bourdonnante du vent de la route ; et cet alcool qui allait, dans cinq minutes, me brûler les tempes... Le hall était éclairé par une seule lampe, un petit nègre vénitien juché sur un socle noir, noir comme le dallage brillant où les pieds nus dessinaient leur marque barbare lorsqu'on sortait de la piscine. Je me rappelle chaque détail de cette soirée. La fatigue et un début d'ivresse me donnaient l'acuité de l'œil, l'agilité de langue que connaissent bien, j'imagine, les buveurs patients qui font leur cour à la bonne humeur un verre à la main. Je m'apprêtai à tourner le bouton gris lorsque Odile apparut. J'écris « Odile apparut », et déjà ces deux mots trahissent tout. Elle n'apparut pas, elle fut là, si longue, si blonde, clouée au mur de crépi rose par la lumière, immobile comme les animaux surpris la nuit sur une route et qui regardent grossir, venir vers eux le bruit et l'éblouissement terrifiants. Elle leva doucement une main vers ses yeux, presque à regret eût-on dit, mais ses yeux restèrent ouverts, immenses, des yeux qui devaient fixer le soleil en plein midi sans ciller. Je mis en code et le déclic métallique me fit sursauter. Aussi lentement qu'elle l'avait levée, Odile abaissa sa main, mais resta fixée où l'avaient surprise les phares. Combien de temps cela dura-t-il ? Les lentes secondes... Je ne bougeai pas. La robe blanche, au milieu de toute cette nuit, était éclatante. Les épaules et les bras de la jeune fille paraissaient bleus. Elle tenait des fleurs à la main. Je fis l'obscurité en deux temps et l'apparition fut dévorée par l'ombre. Je sortis et claquai la portière. Mes yeux se réhabituaient à la nuit. Il paraissait soudain impossible que la jeune fille parlât, bougeât, répondît à mon salut.

C'est alors qu'Émile, le vieil Émile, vêtu à Saint-Tropez en plein mois d'août comme un valet d'opérette, d'un gilet rayé et d'un tablier bleu, apparut sur le perron, alluma une lanterne du porche et me souhaita la bienvenue.

— Je vais sortir vos valises, Monsieur Yves. Vous avez la chambre aux oiseaux. Mais c'est vrai, vous ne savez pas. C'est M. Thorton (Émile prononçait Torton, comme tortue, depuis dix ans...) qui l'appelle comme ça. Il y a fait installer une volière.

Et contre le mur, toujours immobile, la jeune fille.

Vide, évidemment. On devrait dire la chambre à la cage, plutôt ! Mais ça ferait mauvais effet. Enfin, c'est une jolie chambre. Pas d'autres valises ? C'est bon signe. Pas de valises, pas d'années... ».

Tout cela entrecoupé de soufflements, de rires, en tournant autour de la voiture, en claquant deux fois (pourquoi deux fois ?) la malle arrière. Émile, depuis qu'il avait atteint la soixantaine, jouait au valet de chambre.

Et contre le mur, toujours immobile, la jeune fille.

Je voulus parler, mais elle sourit et posa un doigt sur ses lèvres. A mi-chemin des lauriers-roses et de la voiture, souriant à mon tour, il me semblait tenir un rôle dans une comédie. Émile monta les marches en grommelant (grommeler faisait probablement partie du personnage de vieux valet) et disparut dans la villa.

La jeune fille écarta légèrement les bras, comme pour esquisser une révérence, parut hésiter à parler. Américaine ? Française ? Elle portait une robe du soir très simple, au décolleté carré, qui ne la vieillissait pas.

— J'étais allée cueillir des fleurs mais elles sont presque toutes brûlées par le soleil. J'en voulais une pour mes cheveux. Vous m'avez fait peur : la lumière me fascine. J'ai dû ressembler à un lapin sur une route, n'est-ce pas ? La voix était nette, un peu basse, et la bouche en parlant semblait ne pas cesser de sourire. Toutes les paroles, dans ce sourire, devaient sonner comme des promesses ou des moqueries.

— Je sais qui vous êtes : vous avez fait les frais de la conversation du dîner. N'ayez pas l'air effrayé ! Randall vous aime comme doit-on dire : un frère ? Plutôt comme une espèce de fils qui lui ferait honneur...

Maintenant, elle ne ressemblait plus à un oiseau ébloui ni à une apparition. Lèvres retroussées, gourmandes, rieuses, elle lâchait vite les mots dans une mi-voix de confidence. Elle avait encore la bonne poignée de main des adolescents — presque une main de garçon, avec ses ongles courts et mats — et les mouvements animaux de l'extrême jeunesse. Non, plus du tout une apparition. Elle désigna vaguement un bosquet de pins et la pente vers la mer :

— Accompagnez-moi. Je trouverai peut-être des roses moins fanées...

Comme il était facile de bavarder ! Je ne me rappelle pas une de mes phrases mais je crois n'avoir oublié aucune des siennes. Des phrases brèves, jetées de côté, toujours adoucies du sourire moqueur. Avec elles toutes les conversations devaient prendre une allure de bataille pour rire.

— Vous avez un avantage injuste ; j'ignore, moi, votre nom. Elle se tourna vers moi, s'arrêta, posa un instant deux doigts sur mon bras, les retira très vite, parut ne plus savoir ce qu'elle avait à dire. Plus de sourire. Une ombre de gravité, à peine : d'étonnement, passa sur son visage. Ce visage : le front bombé, brillant à force de hâle, les yeux-gris-qui-regardaient-le-soleil, la bouche de petite bête, tout cela que je vis dans un regard et j'eus mal, comme d'une blessure inévitable, longtemps redoutée, longtemps espérée.

- Je m'appelle Odile. J'ai dix-huit ans.
'était un salon baroque, excessif. Les murs
aient couverts de peintures. Randall avait
passion des naïfs. On ne voyait, au-dessus
e commodes provençales rouges ou vertes,
ue des forêts aux feuilles innombrables, de
etits bonshommes à bicyclette, des ciels où
ottaient les drapeaux du 14 juillet. Autant
e tables basses que de fauteuils, et beaucoup
lus de bouteilles et de verres que de tables.
e m'étais toujours demandé comment les
ivités de Randall buvaient autant d'alcool
ifférents sans tomber dans la piscine. Ce
iracle permanent durait depuis dix ans.
andall veillait à ce que les verres fussent
mplis. Nous voyagions d'une table à
autre, d'un verre à l'autre, lui accroché à
on bras. Ce barbare qui riait aux éclats,
ne bouteille de Bourbon dans la main
roite, son vieil ami Yves aggripé de la
ain gauche, pouvait aussi parler, des
eures durant, de nos maisons, de nos routes,
e nos livres comme un exilé parle de son
ays. Il brandissait le flacon de whisky :
- *Four Roses !* Quatre roses ! Qui veut une
e mes quatre roses ?
a tête me tournait un peu. C'étaient trop
e gens, trop de bruit, un peu trop d'alcool
près une trop longue étape. Une associa-
on parut soudain se faire dans l'esprit de
andall ; les quatre roses de la bouteille de
ourbon en évoquèrent d'autres ; il chercha
utour de lui la silhouette que je n'avais
resque pas quittée, moi, des yeux.
- Odile ! As-tu trouvé tes roses ? Où est
dile ? Mais j'y pense : *Odile !* Mais il faut
ter cela !
éjà, il ouvrait la bouche pour proclamer
découverte. Je dus prendre un air sup-
liant car il hésita, se tut, me regarda,
garda — de loin — Odile, secoua plu-
eurs fois la tête et me versa un très grand
erre de Bourbon. J'aimais beaucoup les
rusques silences de Randall, ses délicatesses
'ouragan. Comment le lui dire ? Il me
ourna le dos et se dirigea tranquillement
ers la terrasse, oubliant d'un coup les
ses, les verres, Odile, et ce romancier
ostalgique qui hésitait au milieu du salon.
dile me fit un signe et je la rejoignis dans
embrasure d'une fenêtre.
- Alors ? dit-elle.
- Oh ! Il y a pensé. Il n'a rien dit ; il a le
ourbon discret. Mais demain...
- Et les autres ?
- Ils y penseront bien assez tôt.
dile regardait la mer et les lumières de
ainte-Maxime avec sérieux. Elle se tourna
udain vers moi :
- Au fond, pourquoi cela vous gêne-t-il ?
'est-ce pas un hasard amusant ?
e songeai avec étonnement que nous
'avions encore — ni tout à l'heure au
rdin, ni maintenant — parlé « en clair ».
e secret s'était installé entre nous à notre
su. « Secret » était d'ailleurs un grand
ot. Il s'agissait plutôt d'une coïncidence
travagante.
- Ce n'est pas tout à fait un hasard amu-
nt, dis-je. Ce que vous ignorez, c'est
u'Odile n'existait pas, n'avait jamais existé.
ous ne pouvez donc pas *ressembler* à Odile,
être différente d'elle. J'ai joué avec le feu.
ous êtes Odile... J'avais dit cela à voix
presque basse, sans la regarder. Elle non
plus ne me regarda pas. Nous eûmes l'im-
pression de passer d'un bord à l'autre de la
nuit. Nous cessâmes d'entendre les excla-
mations américaines qui perçaient parfois la
sage conversation française. Nous n'enten-
dîmes plus que la petite mort des vagues
sur la plage et les rochers. Le phare faisait
à la mer sa caresse brillante.
D'une voix à demi provocante, à demi
cassée, Odile me demanda de vouloir bien
la mener chez des amis qui devaient l'at-
tendre depuis dix heures. Il allait être
minuit. C'était à dix minutes. Je posai à
mon tour deux doigts sur le bras de la jeune
fille et nous nous dirigeâmes vers la terrasse.
Randall, de loin, nous fit de la main un petit
salut triste. Odile dut briser le silence pour
m'indiquer le chemin. Nous suivîmes d'abord
la côte ; nous doublions de longues voitures
aux radios indiscrètes. De loin, l'on pouvait
voir les silhouettes mêlées, les têtes penchées
l'une vers l'autre. On devinait des bavar-
dages chuchotés ; la main d'une jeune femme
posée sur le genou d'un homme ; ou encore
sur le volant, caressant à la fois le volant
tiède et la main de l'homme. Tous les jazz
de la nuit jouaient pour des couples heureux.
Nous ne disions rien.
Il fallut tourner à gauche avant Beauvallon,
prendre une route encaissée, puis un chemin
de sable. Au sommet d'une côte on aperçut
la maison illuminée, des voitures arrêtées
au hasard entre les pins. On entendait un
tango, des rires. La terre entière, ce soir,
riait et dansait. J'arrêtai la voiture au bord
d'une terrasse où des jeunes gens bavar-
daient. Étais-je triste ? Odile resta un moment
immobile à côté de moi, les yeux perdus,
le visage aussi sérieux que tout à l'heure sur
le balcon. D'un groupe je vis se détacher
un long garçon blond qui vint vers nous.
« Merci », murmura Odile. Elle avait lâché
cela comme à regret. Il me sembla, tant le
ton était le même, que ce « merci » pouvait
avoir été aussi bien un « tant pis ».
Je fis demi-tour. Je m'appliquai à regarder
devant moi, mais le hasard veillait. Comme
je décrivais un arc de cercle en marche
arrière tout le spectacle de la terrasse — avec
son orchestre les danseurs, les vestes
blanches des hommes, les fleurs rouges sous
les projecteurs — vint s'inscrire dans le pare-
brise comme sur un écran. Je freinai pour im-
mobiliser l'image : au centre de l'écran Odile
avait rejoint son compagnon qui lui entou-
rait d'un bras les épaules. L'orchestre se tut.
Des rires, encore des rires, et des éclats de
voix. Je passai la première et j'accélérai
brusquement. L'image se défit et le pare-
brise encadra de nouveau son paysage
d'arbres et de nuit.
Le lendemain, éveillé de bonne heure, je
fis le point. ODILE avait paru six mois
auparavant. A en croire les critiques ce
n'était pas mon meilleur roman. A en croire
mes amis, c'était le plus émouvant. Moi,
j'avais l'opinion de l'auteur : elle varie selon
les heures. J'avais de la tendresse pour ce
récit un peu triste.
Pour une fois, une « œuvre d'imagination »
méritait son nom. On aurait fouillé en vain
ma vie et ma mémoire : nulle Odile, nul
fantôme de dix-huit ans ; aucune intrigue
qui eût ressemblé à celle de mon livre. Les
romanciers entretiennent, avec leurs per-
sonnages et avec eux-mêmes, d'étranges
rapports. Quelle nostalgie m'avait dicté ce
récit d'une aventure impossible ? Mon
héroïne avait dix-huit ans, mon héros qua-
rante. Ils se rencontraient une nuit d'été
— une nuit pareille à cette nuit de la veille —
et les phares d'une voiture jouaient un rôle
dans cette rencontre... J'avais envie, là, dans
mon lit, de prendre ma tête à deux mains
et de la secouer. Avais-je rêvé, inventé cette
soirée ? Mais quelle soirée ? La réelle ou
l'imaginaire ? Et laquelle était la plus réelle ?
Il semblait que la vraie eût été copiée sur la
fausse, tout comme si Odile, l'Odile de chair
et d'os, eût voulu me mystifier, jouer avec
ces ombres incertaines qu'un livre laisse par-
fois derrière lui. L'avait-elle lu ? Oui, sans
doute, un exemplaire qui traînait dans la
villa. Elle avait imaginé ce jeu, imaginé de
se divertir ainsi, à mi-chemin du mensonge
et de la réalité. Peut-être avait-elle même
guetté mon arrivée ? Rallumé ces maudits
phares que je croyais avoir éteints ? Mais
non, l'hypothèse était absurde. Odile n'était
pas une petite comédienne.
Odile ? Laquelle ? *La mienne* ou l'autre ?
Voilà que je les confondais. J'attribuais à la
jeune fille du jardin les vertus de mon
héroïne. Rien ne m'interdisait de continuer.
Ainsi, Odile n'était pas comédienne. Quoi
encore ? Elle était belle, trop belle, et trop
jeune. Aimait-elle Ludovic ? (C'était le nom
de mon personnage). Ludovic l'aimait-il ?
Sur ce point je n'avais jamais eu d'opinion
bien claire. J'avais multiplié entre eux les
obstacles ; milieux, familles, fortunes, tout
l'arsenal des romans m'avait servi à séparer
Odile de Ludovic. Mais voilà que la vérité
m'apparaissait avec évidence. Mes prétextes
ne valaient rien. Le seul obstacle réel était
l'âge de Ludovic, ces quarante ans — non,
quarante-deux — sur lesquels j'avais glissé
un peu vite.
Dans le miroir accroché au-dessus d'une
commode je vis — osons le mot — un
quadragénaire aux cheveux en désordre, aux
yeux inquiets, qui se passait la main sur le
menton avec une espèce d'incrédulité. Le
portrait de Ludovic : il n'y avait pas à sortir
de là. J'étais pris à mon propre piège. Je
retournai à mon lit avec un rire méchant. Il
me restait à examiner calmement les choses.
Mon roman comportait de nombreuses
péripéties ; la plus audacieuse était ce week-
end que passaient ensemble mes deux héros.
Leur seule fuite, le cadeau qu'ils arrachaient
à la chance. Heureux ? Oui, sans doute,
mais d'un bonheur déjà empoisonné, poissé
de malchance, etc. Après cela, l'histoire
filait vers le mot « fin » sur un rythme
accéléré, rapide comme une défaite. Se
quittaient-ils bons amis ? Bien sûr. On se tue,
dans les romans ; on ne s'y brouille pas. Il
leur restait de l'aventure ce goût d'à quoi
bon, d'impossible, qui avait fait parler les
critiques de monotonie, de manque d'inven-
tion... *De l'invention*, je voulais bien en avoir ;
je voulais bien rendre Ludovic heureux,
Odile amoureuse ; je voulais bien les réunir,
les faire fuir ensemble, les marier ; je voulais
bien...
Cette voix, ce rire ? Et, lorsque je me fus

approché de la fenêtre, ce corps long et brun qui plongeait ; ces cheveux dénoués en algues blondes ; ces yeux plissés par le rire ; tout ce visage accordé au matin, à l'eau, avec une merveilleuse innocence : Odile ? Comment avais-je pu la soupçonner d'une mystification ? Je n'avais qu'à sortir, lui parler, dissiper ce rêve plein d'ombres. Je pouvais lui adresser de vraies paroles, inventées pour elle, oublier mon livre (qu'elle n'avait sans doute jamais lu), oublier la nuit écoulée, redevenir un homme en vacances et non plus un romancier obsédé de sa littérature. Ce jeune homme ? Eh bien, nous verrions cela. Étais-je si vieux ? Si maladroit ? D'un œil mal assuré je mesurai dans la glace de la salle de bains la qualité de mon hâle ; d'un œil qui rusait.

Un cauchemar ? Non, le mot serait un peu trop grave. Plutôt une espèce de rêve éveillé, flou, qui me laissait incertain, incapable de fuir Odile, mais incapable aussi bien de la traiter d'égal à égale et non comme mon invention. Une invention qui me suppliciait. J'attendais d'elle, à la fois, qu'elle ressemblât à mon Odile et qu'elle échappât à ce rôle absurde où je l'enfermai. Comme si tout le monde se fût passé une consigne, il sembla, huit jours durant, que chaque projet de promenade, de dîner, de baignade ou de jeu fût suggéré pour m'enfoncer plus avant dans l'illusion du premier soir. Au passage, je reconnaissais les circonstances, les accidents, et jusqu'aux comparses de mon roman. Le déjà-vu s'étendait aux lieux, aux personnes ; il devenait un déjà-dit, un déjà-entendu lorsque nous bavardions, Odile et moi. Avait-elle lu mon livre ? Nous n'y fîmes jamais, l'un ni l'autre, allusion. Le second jour à la fin du déjeuner un convive remarqua la similitude des prénoms et s'en amusa. Mais personne ne prêta d'attention à ses plaisanteries. Odile ce jour-là était absente. Presque chaque jour elle disparaissait un moment. Parfois il s'agissait d'un bain à Sainte-Maxime, parfois d'un goûter ou d'un tennis. Je savais, moi, qu'elle rejoignait le jeune homme du premier soir. L'autre Odile aussi rejoignait un jeune homme.

Le dimanche qui suivit mon arrivée, assez tard, Odile me proposa une promenade et nous montâmes vers Grimaud. J'arrêtai la voiture en pleine forêt et nous partîmes à pied, à la lune. Je tenais le bras d'Odile, elle me prit la main. Le vent faisait parfois un bruit de tempête et de mer, les pins craquaient comme des mâts de bateaux. Nous atteignîmes une espèce de bout du monde, le bord d'un ravin d'où nous dominions la forêt qui tremblait, les lumières du golfe. Lorsque je pris Odile dans mes bras elle se coula le long de moi et ferma les yeux. Ce fut un petit animal aveugle que j'embrassai, doucement, d'un long baiser presque enfantin, au coin de lèvres entr'ouvertes qui eussent accepté, peut-être, un autre baiser. Comme nous remontions en voiture Odile me dit :

— Je pars demain. Personne ne le sait encore.

J'eus envie de répondre que moi, je le savais. Huit jours : c'est le temps que j'avais accordé, naguère, à mes personnages. D'un mardi à l'autre mardi. Avec nous le sort s'était trompé de deux jours... Mais je ne dis rien et remis la voiture en marche.

Cette histoire a un dénouement : à Venise, en septembre.

Le soir de mon arrivée, je pris le vaporetto place Saint-Marc pour aller jusqu'au garage chercher un roman oublié dans ma voiture. Le bateau remontait le canal aux palais illuminés. Je m'étais accoudé à la rembarde. Si seul, une fois encore. J'observai mes voisins : des Américaines aux os saillants, le nez surmonté de lunettes en forme de V ; des Allemands aux mollets nus. A dix pas de moi une jeune fille était assise, me tournant le dos. Je regardai la nuque blonde, la peau brune ; il fallut qu'elle se retournât pour que je reconnusse Odile. Pas un trait de son visage ne bougea. Si, pourtant : ses yeux s'agrandirent un peu. Nous nous regardâmes une longue minute (ses cheveux étaient relevés en chignon), puis ses paupières s'abaissèrent, comme si elle eût été exténuée. Mon voisin me bouscula pour sauter sur le quai. Odile rouvrit les yeux. Les touristes étaient tassés au centre du bateau et tendaient le cou pour apercevoir les palais. Odile vit à côté de moi la place libre ; elle se leva comme au ralenti, écarta sans douceur un lourdaud à chapeau tyrolien qui se jetait vers moi et vint s'accouder à mes côtés. Elle parla presque tout de suite :

— Je suis avec des amis. Évitons les présentations.

Cela voulait dire : « Feignons de ne pas nous connaître. » Pourquoi ce secret ? Elle paraissait fatiguée, mécontente.

— L'histoire ne comportait pas de rencontre à Venise, n'est-ce pas ? Vous avez manqué d'imagination. Il fallait prévoir un dénouement heureux...

Le sourire réapparut, mais vieilli me sembla-t-il de plusieurs années ; vieilli de je ne sais quelle peine. Sur son ton précis Odile dressa à mi-voix, sans me regarder, un petit bilan :

— Six semaines dans les Dolomites. Escalades et fiançailles. Voilà...

Là-bas, le jeune homme blond émergeait d'un groupe et cherchait Odile des yeux. Il lui cria quelque chose que je ne compris pas. Il avait la voix gourmée d'un élève des Sciences politiques. Odile se détourna vers les palais tristes et l'eau où se disloquaient leurs reflets. Nos mains se trouvèrent, se serrèrent très fort. Ces yeux brillants... Ils étaient pleins de larmes lorsque Odile les tourna vers moi. Et sa voix méconnaissable :

— Quelle drôle d'idée d'écrire des romans, dit-elle.

Elle abandonna ma main, se redressa et retourna, sans prendre la peine d'essuyer ses yeux, vers le fiancé qui faisait de grands gestes.

F. N.

ILLUSTRATIONS DE LUC SIMON.

à Venise, en septembre.

Telle fut la première vision que Marie-Antoinette eut du théâtre Gabriel en pénétrant dans la loge royale: le plafond peint par Durameau et les armes de France flanquées de Renommées.

1770 **VERSAILLES** 1957

LE THÉATRE GABRIEL RESSUSCITÉ

Lorsque la reine Élizabeth d'Angleterre apercevra la haute porte bleutée dont les ors brilleront sous la flamme des torches à l'extrémité de la Galerie de pierre, lorsqu'elle s'avancera entre la double haie de gardes-françaises que domineront les statues monumentales des rois de France, c'est à la rencontre du plus subtil, du plus sensible, du plus éternel ambassadeur de France qu'elle marchera : elle ira au rendez-vous de l'esprit et du goût.

Ce rendez-vous que la Quatrième République propose en 1957 à la couronne d'Angleterre est l'écho de l'invitation que Louis le Bien-Aimé et le Dauphin adressèrent en 1770 à la ravissante héritière des Habsbourg : Marie-Antoinette. Et ce n'est pas par hasard que cette communion d'âme et de cœur a eu et aura pour cadre un théâtre. Pouvons-nous mieux montrer notre affection à une princesse étrangère qu'en la faisant entrer dans l'intimité du génie de nos poètes et de nos musiciens? Mais en avril 1957, comme en mai 1770, le spectacle débutera bien avant que le rideau se lève : car le théâtre où pénétrera la reine d'Angleterre synthétisera l'invention, la patience, la fantaisie des artisans tapissiers, menuisiers, peintres, architectes qui en mille ans firent la France. Sous Louis XIV, le Palais de Versailles ne possédait pas de théâtre ; les représentations étaient données sur des trétaux dressés dans les salons de réception ou dans le parc. En fait, le château entier était un théâtre, et le roi se contentait du décor planté par Mansart et Le Nôtre, de la mise en scène réglée par le chef du protocole, de l'intrigue menée par les courtisans ou les diplomates : et ce spectacle fascinait l'Europe.

Héritier de ce glorieux passé, Louis XV devait montrer beaucoup d'imagination pour égaler le faste de son étincelant aïeul. Il appela Gabriel à son secours.

Architecte de l'École Militaire, de la place de la Concorde,

du Petit Trianon, Gabriel proposa de construire au flanc nord du Palais de Versailles une « salle d'opéra », dont la décoration devait surpasser en raffinement, en grâce, en harmonie tout ce que l'esprit pouvait concevoir : un théâtre, mais un théâtre-boudoir, un théâtre-bonbonnière, un théâtre d'intimité qui allait symboliser le dernier mais le plus délicat sourire de la monarchie française. 1789 : les roulements de tambour font trembler les glaces des loges, les cristaux des lustres. Sur les rebords de balcons garnis d'un fragile velours azuré qu'effleuraient jadis les bras poudrés des princesses et des favorites, retombent les grossiers baudriers de cuir dont les soldats fatigués se débarrassent ; sabres et fusils écrasent le velours bleu de Prusse qui recouvre les banquettes, et des chants guerriers fusent des balcons où se murmurèrent tant d'amoureuses confidences.

Louis-Philippe allait être bien moins respectueux encore de l'œuvre de Gabriel que le flot révolutionnaire. De ce théâtre aristocratique il fit un théâtre bourgeois recouvrant les délicates volutes de pesantes et opulentes surcharges en stuc, étendant un badigeon brun rouge même sur les peintures allégoriques de la loge royale. En 1875, le plafond sera crevé, les bas-reliefs, encore nivelés. Les ouvriers chargés d'effectuer ces mutilations stupides s'employèrent à ne pas rendre le sacrilège irréparable. Lorsque M. Japy, architecte du château, décida il y a cinq ans de retrouver la version originale du théâtre et de le reconstituer avec une absolue fidélité, il fut d'abord aidé par Gabriel lui-même dont les plans sommeillaient dans les archives ; on découvrit de la même façon les commandes précises passées vers 1760 aux soyeux de Lyon, aux peintres et aux miroitiers. Mais il eut surtout la surprise de constater que sous le placage louis-philippard les peintures de Gabriel étaient souvent demeurées intactes ; dans des encoignures, des fragments du tissu hâtivement arraché étaient demeurés accrochés aux clous, les scènes de bergerie aux teintes pastel vivaient encore sous le voile épais d'huile brunâtre. Et dans un débarras, soigneusement roulé, on aperçut un jour la fresque que Durameau avait peinte pour le plafond : un après-midi suffit pour la remettre en place. Il fallut d'abord extraire le théâtre de ce grossier emballage où l'avait enfoui le roi-bourgeois. Puis on remit en route les métiers lyonnais qui deux cents ans plus tôt avaient tissé les mêmes soies pour les mêmes rideaux, les mêmes fauteuils, les mêmes appuis. La fosse d'orchestre se garnit de pupitres copiés sur le modèle exact de ceux que connut Rameau, et les loges d'artistes virent les ébénistes de la Quatrième République façonner les mêmes meubles que les menuisiers de la monarchie.

Loin des yeux indiscrets, le théâtre Gabriel resplendit aujourd'hui dans sa gloire première. Que ces images dont nos lecteurs ont aujourd'hui la primeur les aident à croire que le génie français toujours renaît de ses cendres !

CLAUDE BAIGNÈRES.

Le théâtre Gabriel a retrouvé son exacte parure d'autrefois. La lumière des lustres, reconstitués par Delisle, se répercute à l'infini dans les miroirs de la galerie supérieure. L'arrondi du balcon permet aux spectateurs d'observer aussi facilement, aujourd'hui comme hier, les deux scènes de la salle : la loge royale où se joue l'Histoire et le plateau où se joue la comédie.

Une gravure de 1770 dessinée avec un souci aigu du détail, permet de mesurer le soin que les restaurateurs de 1956 ont apporté à leur ouvrage.

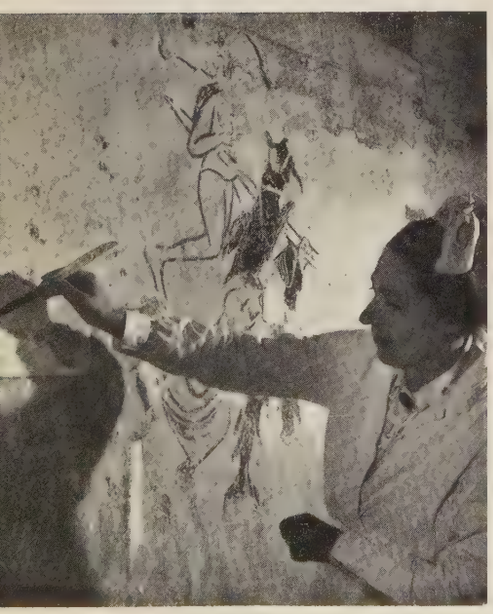
Photographies Pierre Jahan.

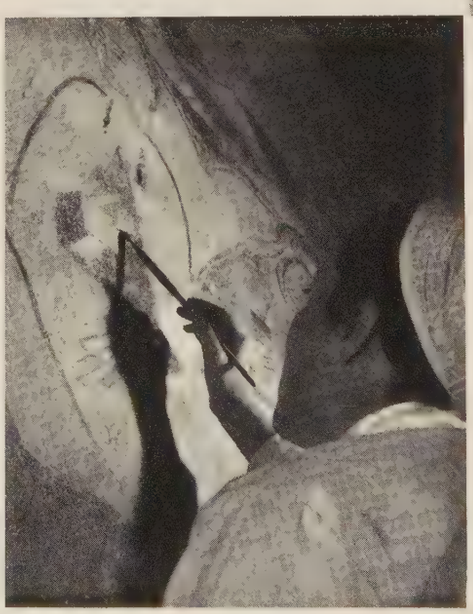
Les fresques

D'ASNIÈRES-SUR-VÈGRE

émergent de l'oubli

Petite bourgade de la Sarthe, hier encore négligée par les guides touristiques, Asnières-sur-Vègre sera demain l'une des capitales officielles de la peinture monumentale. Car les enduits de son église dissimulaient des fresques que le talent et la patience de Madeleine Pré, conservateur du musée de Laval, ont permis de restaurer. Voici les premières images de ces chefs-d'œuvre anonymes que depuis plusieurs siècles nul n'avait pu contempler.





Mlle Pré attaque très légèrement au couteau les couches de badigeon sous lesquelles elle sait que se cachent depuis plusieurs siècles un chef-d'œuvre de l'art médiéval. Bientôt apparaissent les visages grimaçant d'horreur d'un « grand Enfer » peint par un anonyme du XIIIe siècle. Si la découverte relève de l'érudition et du flair, la mise au jour demande de la prudence. La technique est simple et les instruments : maillet léger, vieux couteau et éponge, peu coûteux, encore faut-il du doigté pour contraindre le badigeon à tomber sans entraîner les fonds peints.

Ci-dessus et à droite : *deux fragments des fresques du pignon ouest. Un grand diable cornu préside aux souffrances des damnés dans la gueule dentelée du Léviathan ; la cuve où se coudoient, dans l'eau bouillante, un évêque mitré, une dame de haut lignage et le menu fretin.*

Sous le linceul de chaux qui recouvre trop souvent les murs de tant d'églises de France dorment parfois des fresques inconnues. Ce badigeon candide sur lequel se détachent de naïves statues polychromes est le trait commun de mille sanctuaires dont nul ne soupçonne la vie secrète...
Écroulements, démolitions ou ravages de la guerre révèlent parfois des merveilles, mais souvent trop tard. Il arrive aussi que la Providence intervienne à temps, sous les traits d'un spécialiste dont l'œil aigu voit au delà du barbouillage sacrilège. Rendons grâce à Mérimée et aux « Monuments du Roi » qui en 1845 « lancèrent » celles de Saint-Savin et aux chercheurs actuels : curés, amateurs ou érudits locaux, conservateurs départementaux que guident et encouragent les Monuments historiques et le centre de recherches du Musée de la Fresque à Paris. Ces peintures murales nous sont souvent rendues dans leur pureté originelle. Elles forment le maillon qui, en Occident, relie la peinture de l'Antiquité à la grande floraison des fresquistes italiens. Mais nous ne savons rien des artistes qui pendant cinq siècles décorèrent ainsi les églises françaises. Noms, dates, écoles nous demeurent inconnus. Sous leur apparente fantaisie, toutes ces peintures gardent une rigueur certaine. On a voulu y voir un art populaire ; rien n'est moins juste. Même si les artistes ont trahi leur tempérament mystique ou leur goût de l'anecdote, ils demeurent des exécutants et restent soumis à l'œuvre sans jamais chercher à s'exprimer ; attitude inconcevable de nos jours où la peinture se veut tout d'abord expression individuelle...

La découverte d'Asnières-sur-Vègre

L'enfer est un grand thème du moyen âge chrétien. Nous en trouvons un du XIIIe siècle, rare et particulièrement curieux, dans le magnifique ensemble qui vient d'être ramené à la vie à *Asnières-sur-Vègre*. Il s'agit de fresques de trois époques différentes, les premières datant sans doute du XIIe et les dernières du XVe siècle. Elles couvrent 200 mètres carrés et la mise au jour entreprise il y a six ans n'est pas terminée. L'église elle-même est fort ancienne. C'est une des premières fondations religieuses du Maine et qui appartint longtemps au chapitre du Mans. Madeleine Pré, actuellement conservateur du musée de Laval, décela les peintures de l'église au cours de recherches destinées à étayer une thèse sur « les Peintures murales du Maine ». C'est l'enfer monumental qui couvre la surface du pignon ouest qui surgit tout d'abord.

La verve et le mélange d'humour noir, de sadisme et de candeur du peintre enlèvent tout caractère morbide à ses terrifiantes évocations. Les gros diables jaunes et rouges semblent les frères de ces géants de carton qu'on promène dans les kermesses et qui font pleurer les petits enfants. Les méchants, damnés ou traîtres, se signalent de loin par leur visage noirci, et le Christ, seule image consolante, est là, armé d'une lance, sur les portes abattues de l'enfer. Mais l'évêque bouillonne dans la marmite avec le menu fretin, les luxurieux, encore liés deux à deux, arrivent pendus par les pieds à un bâton, tel du gibier ; sur les cornes de mascarade des femmes sont empalées. Dans la gueule dentelée du Léviathan les damnés charbonneux, tout bouche et yeux, cri et regard, sont hallucinants. Les scènes se pressent sans grand souci du cadrage, comme si l'artiste avait craint de manquer de place. Et, de fait, non content de cette vaste surface, il a glissé des détails atroces jusque dans les embrasures des fenêtres. Son graphisme « infernal » est encore rehaussé par l'emploi judicieux des rouges, des jaunes et du noir de la palette romane.

Tout n'est pas de son invention : on trouve marmites, diables cornus et diablotins attisant le feu jusqu'à Suriguerola, en Catalogne et, comme l'a observé Madeleine Pré, à Chaldon, en Angleterre. Le Léviathan est un thème favori des illustrateurs médiévaux. Tout ceci démontre une fois de plus l'existence d'un vocabulaire symbolique commun à toute la peinture du moyen âge.

Si importante que soit la composition de l'Enfer d'Asnières, elle n'est qu'une partie d'un ensemble monumental où la volonté d'unité est bien marquée par les encadrements et bandeaux romans identiques. Mais le décor des murs nord et sud, partagé en trois frises superposées, est d'une inspiration toute différente et d'un chromatisme moins intense aussi, bien que le peintre ait eu à sa disposition les quatre mêmes coloris. Autour des petites fenêtres romanes, la partie supérieure porte des motifs décoratifs réguliers, tels qu'on en retrouve dans les demeures de l'époque. Si, dans la partie très rongée et écaillée il ne subsiste rien du XIIIe siècle, Madeleine Pré y a trouvé des traces de peintures antérieures. A travers quatre ou cinq enduits superposés, émerge parfois un visage qui semble cligner de l'œil sous sa capuche de badigeon ou une silhouette qui s'inscrit d'un trait si vif, avec une liberté si insolente qu'on a peine à ajouter foi à la chronologie... L'arc du chœur présente de beaux fragments sans doute d'une autre période. Le chœur lui-même, décoré deux siècles plus tard et avec moins d'éclat n'est encore que partiellement dégagé.

Revenons à la nef. La scène des Trois Maries au Sépulcre est tout éclairée par un étonnant effet de lumière intérieure obtenue avec une grande simplicité de moyens. La plus belle séquence est peut-être celle de la frise médiane du mur nord, des scènes de l'enfance du Christ : Adoration des mages, Purification, Fuite en Égypte. Elle matérialise le passage d'un art pictural influencé par l'Orient à un art trouvant sa propre expression. Le peintre a conservé la tradition byzantine de l'habillement « sacerdotal » pour la Vierge en majesté et les rois mages aux lourdes couronnes, mais il se délie déjà d'une abstraction trop rigide et commence à « représenter ». Il vient, avec beaucoup de discrétion, à un réalisme charmant, celui des soldats d'Hérode en cotte de mailles, du champ de blé à demi moissonné et de l'arbre chargé de fruits que la Vierge et Joseph abandonnent pour fuir. Le « décalage » entre la jeunesse des personnages et leur intense hiératisme, entre l'assurance du trait et la retenue du geste, donne à toute la séquence une grâce saisissante.

Ces fresques retrouvées offrent un témoignage précieux sur l'immense production picturale du moyen âge, sur sa technique et ses tendances. Leur commentaire d'une savoureuse authenticité sur la vie quotidienne et les préoccupations de l'homme médiéval complète les indications offertes par les enluminures des manuscrits, les sculptures des cathédrales. Elles confirment par des détails délicieux la foi limpide, l'imagination féroce ou tendre mais toujours pleine de fraîcheur d'une époque encore barbare mais illuminée par la figure du Christ.

ANNE DE PENNENDREFF.

Page de droite : *autre fragment de l'Enfer où les damnés, dans leur nudité première, sont poursuivis « sous l'œil de Satan » par des monstres déchaînés.*

Ci-dessus : *dans la frise médiane du mur nord (nef principale), fragment de peinture postérieure à l'Enfer : un des soldats d'Hérode en cotte de mailles traité avec autant de délicatesse que de réalisme.*

REPORTAGE PIERRE JAHAN

L'architecture et la décoration sont en pleine évolution. Des matières nouvelles en modifient continuellement les méthodes. Quel aspect aura donc la maison de demain? « Plaisir de France » va répondre à cette question que pose, au Pavillon de Marsan, la 1re Triennale d'Art Français contemporain, ouverte jusqu'au 15 janvier.

Que sera

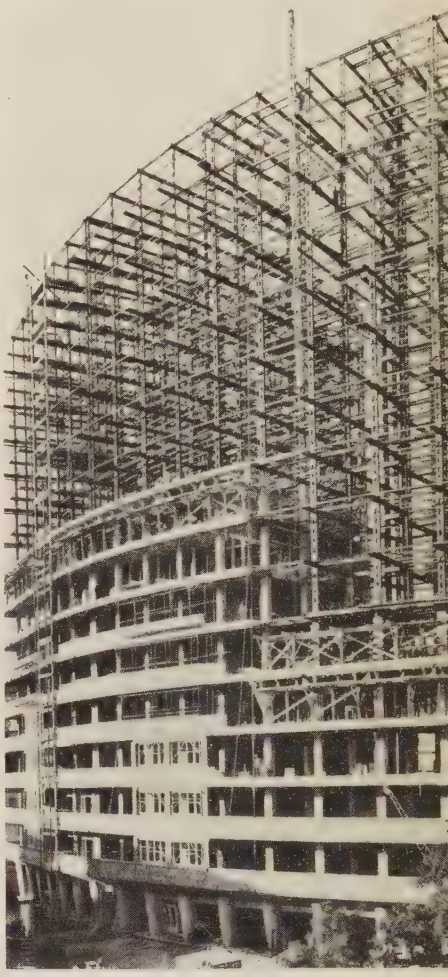
la Maison de demain ?

PAR ROGER BASCHET

JULES VERNE, dans son anticipation du monde futur — devenu presque intégralement le monde d'aujourd'hui — s'est refusé à concevoir l'habitation autrement que sous la forme traditionnelle. Sa maison à vapeur est une villa roulante meublée sans effort d'imagination, et sa ville modèle, France-Ville, une cité-jardin, où de petits pavillons individuels construits en briques et surmontés de terrasses émergent des arbres et des fleurs. Car il n'imaginait pas que ses héros pussent, après leurs tribulations, trouver de repos ailleurs que dans le cadre familier où se perpétuaient des habitudes ancestrales auxquelles les Français, pensait-il, ne renonceraient jamais.

Or, sur ce point, Jules Verne s'est trompé et nous a privés de quelque personnage pittoresque et naïf, comme il savait les camper, qui ait appris de la bouche d'un génial savant que sa maison allait être construite sans pierre, sans bois, sans tuiles ou ardoises ; que les matériaux ne seraient ni extraits des carrières qui, suivant les provinces, l'eussent faite rouge, grise ou ocre ni taillés à la hache dans les forêts mais tirés de l'air, de l'eau, du charbon, du pétrole, du minerai. Il eût suffit de manœuvrer quelques manettes pour que d'extraordinaires machines à fabriquer la maison se missent en route. Or, que se passe-t-il aujourd'hui ? Un nombre sans cesse croissant d'éléments de l'habitation sortent des hauts fourneaux, des forges ou des alambics d'usines et de laboratoires géants ; ils sont de fer, d'acier, d'aluminium, de cuivre, de verre, de céramique, de matière plastique, presque tous produits du feu... Les charpentes métalliques assemblées sur le sol au chalumeau sont dressées en quelques heures par des grues gigantesques. Et sur ces squelettes, le béton, malaxé dans les entrailles de monstres apocalyptiques, n'est plus lui-même qu'une peau rugueuse que revêt en général une mince pellicule de matière nouvelle conçue par des ingénieurs et des chimistes pour être à l'épreuve des intempéries. Ainsi s'achève le règne de la truelle, de la scie, du rabot criant sur la pierre.

Quant à l'intérieur, il est devenu lui aussi, dans ses moindres détails, fonction du gabarit des machines, de la puissance des presses, de l'ingéniosité des chercheurs.



4. Cliché OTUA. Phot. Lacheroy.

PENSAIT-ON, IL Y A CINQUANTE ANS, UTILISER UN JOUR, EN CONSTRUCTION, DE TELS MATÉRIAUX ?

3.

LE VERRE

1. La « maison de verre » devient une réalité. Le mur de façade a disparu. L'ossature métallique a permis de remplacer la pierre par d'immenses glaces et d'ouvrir ainsi chaque pièce à la lumière et à la vue (immeuble d'habitation construit à Boulogne, au bord de la Seine, par les architectes américains Ralph Rapson et J. R. Meulen).

LA CÉRAMIQUE

2. La céramique de Lenoble, qui semblait réservée au décor intérieur, revêt entièrement cet immeuble de la rue Jean-de-Beauvais ; elle est rehaussée par des panneaux d'aluminium peints en noir, de J. Prouvé. (J. Le Couteur et P. Herbé, archit.)

L'ALUMINIUM

3. Et voici une façade métallique. Les murs sont constitués par cent vingt-six panneaux en alliage léger assurant l'isolement thermique et phonique, et ne pesant, chacun, que 21 kg (Fédération du Bâtiment, Raymond-R. Gravereaux et Raymond Lopez, archit.).

L'ACIER

4. Ossature en acier d'un immeuble de quinze étages, s'élevant à 75 mètres de haut, et montée à Alger en six mois. La façade et les planchers sont habillés de béton : des baies remplacent les murs extérieurs. (Soliveres et Cazalet, archit.)

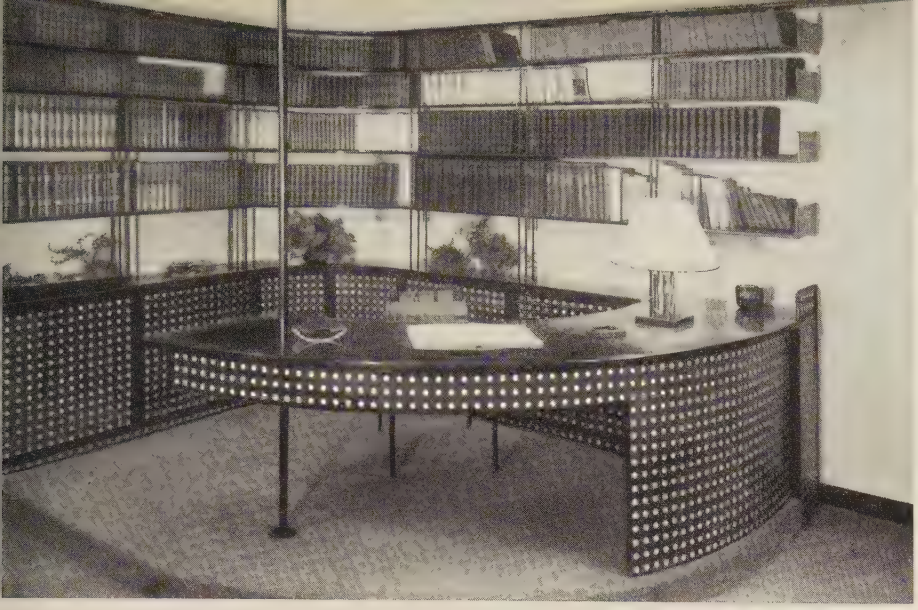
Que la maison de demain soit, en grande partie, composée de métal et de verre, voilà qui ne semble plus douteux; mais d'un métal et d'un verre dont la grande industrie a su faire des matériaux de construction et de décoration en rendant l'un inoxydable et l'autre incassable. Les ingénieurs ont réalisé ce miracle qui non seulement ouvre d'immenses perspectives nouvelles, mais sert l'économie du pays en permettant d'exploiter des richesses naturelles pratiquement intarissables. Les fours d'où coule l'acier, d'où l'aluminium est conduit vers les plus grands laminoirs d'Europe, d'où la pâte de verre et ses succédanés passent dans des machines qui débitent, sans interruption, des kilomètres de glace, sont désormais le creuset de la maison future. Le savant romantique, représenté en redingote et pantalon à carreaux par Gustave Doré, n'est-il pas dépassé par l'alchimiste moderne qui, dans le brasier des hauts fourneaux, forge le décor de la vie future ?

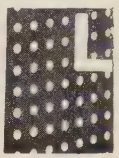
Certes, toute la technique de l'habitation s'en trouve modifiée. Faisant table rase des méthodes et des esthétiques du passé, les architectes doivent réapprendre leur métier en tenant

LE TRIOMPHE DU VERRE

Supprimer toute solution de continuité entre le jardin et la maison était autrefois un rêve que l'emploi de matériaux modernes a permis de réaliser. Plus de murs opaques, mais une cloison de glaces (habitation réalisée aux environs de Paris par Colboc, archit.)

Murs, charpentes et cloisons sortent





LA TOLE PERFORÉE

Ce bureau d'une femme d'affaires parisienne est en tôle perforée laquée gris foncé et appliquée sur de la tôle peinte laquée ivoire. Le soubassement de la bibliothèque cache des rayonnages accessibles par de larges portes coulissantes. (Jean Royère, décorateur.)

LA TUILE DE VERRE

Tuiles de verre ou céramique sont devenues des matériaux de construction et de décoration. Revêtements et cloisons épousent toutes formes et reliefs.

des fours et laminoirs

compte de la flexibilité du métal au vent, de son élongation à la chaleur, de sa légèreté ; il n'est plus question de « monter », comme jadis, des murs de soutènement sur lesquels s'appuyaient les étages, mais de bâtir des carcasses métalliques — souvent enrobées de béton pour leur donner de la rigidité — et d'établir les paliers en premier lieu. Car les murs ne sont plus, entre les montants, que « remplissage » (on les appelle « murs-rideaux ») et peuvent être, comme les cloisons intérieures, faits des matériaux les plus divers, généralement fort minces, afin d'accroître la surface habitable. Doublé d'isolant, l'aluminium constitue une excellente paroi montée en quelques heures, mais dont la durée est indéfinie : utilisé sans enduit ni peinture, il résiste aux fumées industrielles et à la rouille, et peut être facilement émaillé ou vitrifié. Le verre est devenu si résistant qu'il permet d'ouvrir à la lumière toute une façade de la maison et sert, sous certaines formes, de pare-feu.

L'exposition de Bruxelles, en 1958, fournira l'exemple d'un pavillon français défiant tous les principes actuels de l'architecture : entièrement construit en acier et en verre par Guillaume Gillet et ses collaborateurs, il tiendra en équilibre sur une sphère métallique d'un mètre de diamètre. En ce stupéfiant édifice de 140 mètres de façade, qui sera maintenu par des câbles d'acier sur un pylône de béton, à 20 mètres du sol, faut-il voir une anticipation ? Conçu au début de ce siècle, il n'eût été considéré que comme une élucubration de romancier... Mais dans quelques mois il sera construit ; et c'est à peine s'il nous étonnera.

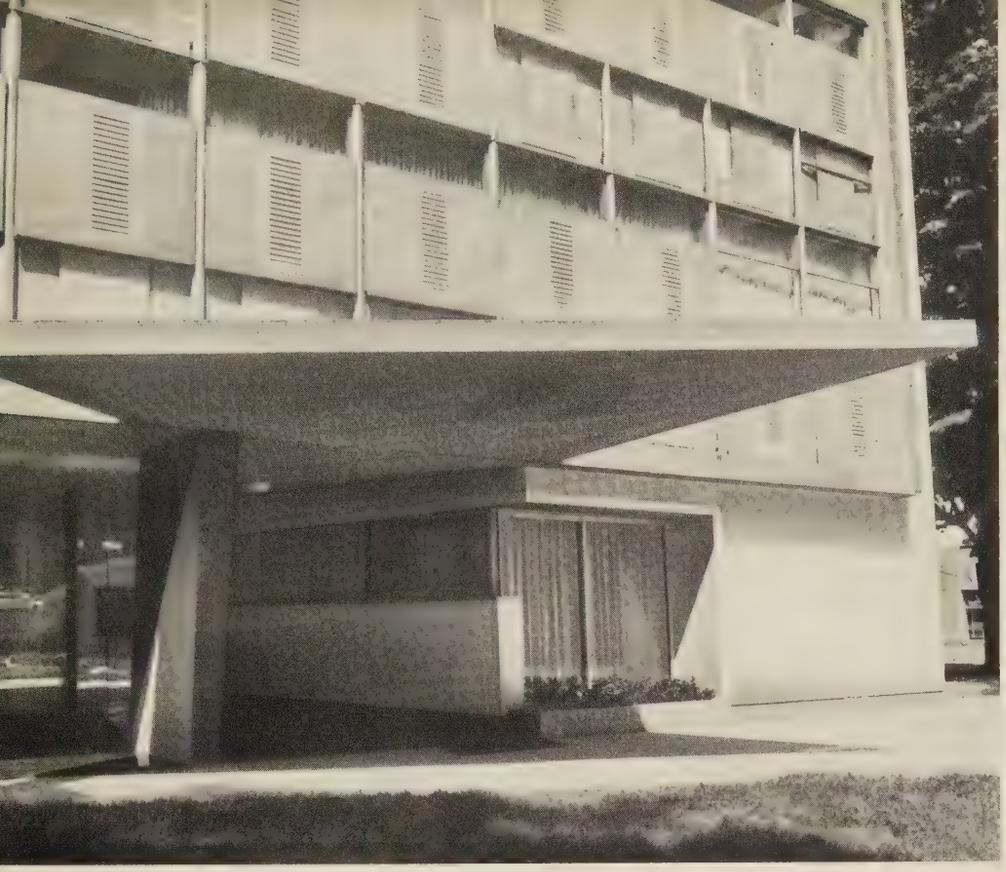
Les décorateurs ont à réviser aussi leurs méthodes : pour que le fer, l'acier, le Plexiglas, le Sécurit se substituent à l'ébénisterie, ils sont contraints de « repenser » tous les meubles, tous les revêtements. Le temps du petit artisan besogneux qui, longuement, parachevait avec amour un piétement de table ou un galbe de chaise est révolu. Le fauteuil est forgé ou découpé à l'emporte-pièce dans le feu de l'usine, et toute retouche est généralement interdite. C'est aussi à l'industrie qu'incombe la charge de décorer ces matières ; d'où la vitrification de l'acier qui lui donnera le fini de la laque sans lui en imposer le poids ; l'oxydation raisonnée de l'aluminium, et les traitements du verre ou de la céramique.

Phot. Pierre Jahan.

UN BUREAU EN GLACE SÉCURIT Cette glace qui jusqu'alors figurait accessoirement dans les meubles en est devenue un des éléments principaux. Pratiquement incassable, elle permet au décorateur d'éviter la lourdeur des grandes masses et d'obtenir des lignes très nettes. Placé devant la fenêtre, ce bureau dont, seul, le tiroir est laqué bleu, ne cache pas la vue sur le Bois de Boulogne. (J. Dumond, décor.)

OU LA PIERRE SE MARIE AU VERRE ET AU MÉTAL La pierre, qui est de moins en moins employée pour les façades d'immeubles, devient intérieurement un élément décoratif dont la rudesse contraste avec le poli des matériaux nouveaux. Voici un living-room dont les murs sont en moellons jointoyés, alors que la rampe de l'escalier formant échelle est en métal tubulaire et que la loggia est isolée de l'ensemble par une paroi de lames de glace orientables. (Henri Pottier, archit.)

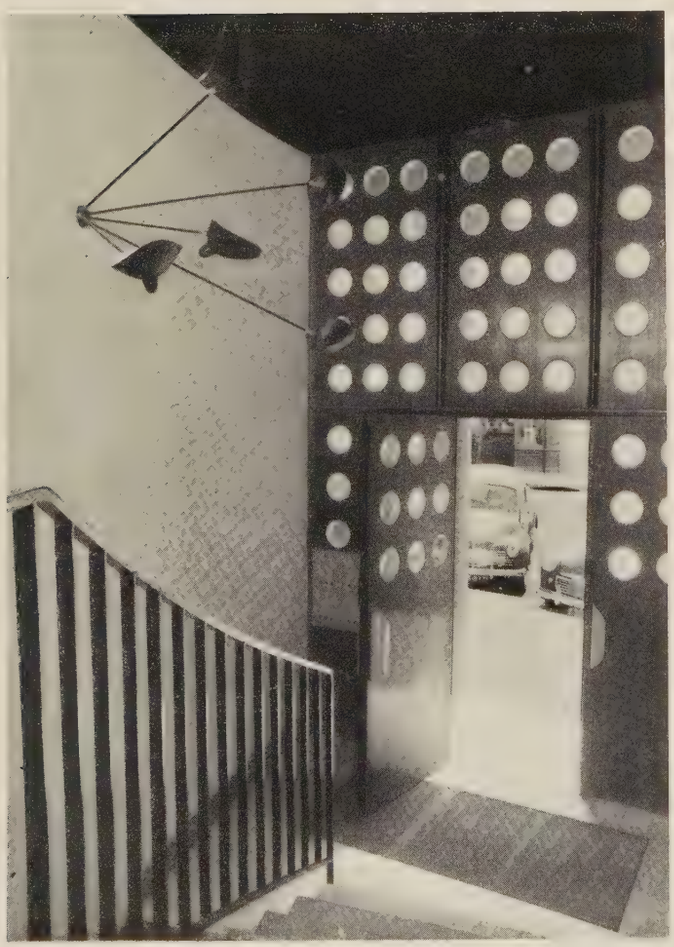
UNE CURIEUSE SOLUTION DE VOLETS EN ALUMINIUM



1. La façade de cet immeuble unit curieusement le béton armé, l'aluminium et la pierre de taille. Les volets, en alliage léger, coulissent verticalement mais peuvent se relever pour faire office de stores. (Lionel Mirabaud, archit.)

3.

DES CLOISONS DE MÉTAL...



2.

2. Le métal se prête à toutes les fantaisies. Pour que cette cloison peinte en noir ne soit pas opaque elle a été percée de hublots où sont encastrées des lentilles de verre. (J. Le Couteur et P. Herbé, archit.)

3. Le mur de ce vestibule est recouvert de feuilles d'aluminium poli, ainsi que la face intérieure de la porte. (Lionel Mirabaud, archit.)

... ET DE VERRE

4. Dans cette salle de bains, deux lavabos sont fixés dos à dos sur une cloison revêtue d'opaline noire, perpendiculairement à la baignoire. On peut accéder à celle-ci d'un côté comme de l'autre par deux portes de glace Sécurit dépolie qui l'isolent. (R. et A. Duthoit, archit.)

5.

6.

DES SIÈGES D'ASPECT TRÈS NOUVEAU

Voici, exposés au Pavillon de Marsan, des sièges de conception toute récente.

5. Chaise en aluminium. (Janine Abraham, décor.)

6. Canapé et fauteuil confortables reposant sur des piétements de glace Sécurit incolore. (Renou et Genisset, décor.)

4.

LE PANLAME

1. Ce procédé nouveau consiste à incorporer entre deux feuilles de chlorure de Polyvinyle des fibres de tissu, des matières végétales ou des éléments décoratifs permettant de varier les motifs à l'infini. Voici un paravent dû à Janine Janet.

LE FORMICA :

Ce revêtement qui imite la laque mais résiste aux lavages et au feu, trouve sa place aussi bien dans les ensembles précieux que dans les pièces utilitaires.

2. Pour une chambre de femme, ensemble raffiné comportant une coiffeuse encastrée dans le mur et entièrement réalisée en Formica. Mur crème rehaussé de baguettes en cuivre poli et doré ; entourage de la fenêtre bleu sombre ; intérieur de la coiffeuse bleu très pâle (réalisé par Geneviève Dausset pour Elizabeth Arden).

3. Chambre d'hôtel très simple dont la table et les lits de frêne comportent des panneaux unis de Formica de trois couleurs. (Jacques Dumond, décorateur.)

1.

2.

3.

Meubles et décors naissent

Plus mystérieuse et plus révolutionnaire encore est l'œuvre des chimistes. Les laboratoires et usines de matières synthétiques avec leurs enchevêtrements d'alambics, de conduits, de cornues géantes, destinés à capter et à traiter certains éléments de l'eau, de l'air, du charbon, du minerai (voir notre numéro d'octobre 1955) semblent être sortis de l'imagination d'un alchimiste. Cette sorcellerie permet de créer, au fur et à mesure des besoins, des corps dont les propriétés répondent à tous problèmes posés. Légers, incombustibles, lavables, prenant toutes les formes, toutes les couleurs, ces matériaux se prêtent à tous usages : depuis les voûtes, les cloisons, les meubles, les revêtements de sol et de murs jusqu'aux tissus et aux objets usuels. Là encore le décorateur est contraint de bouleverser sa technique ; car il n'a plus maintenant — comme l'architecte, d'ailleurs — à tirer parti de matières existantes dont les possibilités sont forcément limitées, mais à demander aux savants de résoudre ses problèmes. Et les hommes de laboratoire se déclarent actuellement en mesure de composer, pour chaque cas, un matériau ayant les qualités requises. On peut en conclure que le registre de l'art se trouve ainsi considérablement accru. Mais, il devient aisé de tomber dans la mièvrerie lorsqu'une mince pellicule de matière peut supporter des poids considérables ; dans l'illogisme lorsqu'une cloison se modèle au mépris de toutes les lois antérieures de l'équilibre ; dans la facilité lorsqu'il suffit d'ouvrir un catalogue pour choisir un revêtement de sol qu'une usine débite par kilomètres ; dans l'oubli du sens pratique lorsque est supprimée la notion de fragilité. On ne refait pas si facilement une esthétique. Un art est en enfance qui doit naître de la matière et nous ne pouvons prétendre y parvenir sans tâtonnements, alors que les artisans du bois, du bronze, de l'ivoire, de la pierre

4.

Phot. Henrot.

LA TOLE ÉMAILLÉE, LES ÉMAUX MAJOLIQUES :

4. Cette cuisine a été installée d'une façon très rationnelle en utilisant de nombreuses matières nouvelles : la tôle émaillée pour les meubles de bois, l'acier inoxydable pour l'évier et la table de travail, les émaux majoliques pour les murs, le verre pour la hotte, le Formica pour le mobilier, le plastique pour les rideaux. (J. D. Evette, archit.)

LE GLAZURAL :

5. et 6. Cuisine et bar d'appartement entièrement réalisés en Glazural, c'est-à-dire en aluminium vitrifié. Les revêtements mats et brillants, les placards, la hotte, l'évier, la table, le bar et jusqu'aux gobelets, sont de même matière. (G. Dausset, décor.)

en laboratoires

5. 6.

Phot. Jean Collas.

ont, de génération en génération, enrichi leur métier... De grands efforts sont actuellement tentés pour créer un art nouveau presque exclusivement basé sur la recherche de la commodité : tout ce qui est, affirme-t-on, exactement adapté à son usage est beau. Mais c'est oublier l'élément humain dont est dépourvu tout ce qui sort de la machine. L'exposition actuelle du Pavillon de Marsan, intitulée « Formes utiles » a pour but, comme l'explique André Hermant dans la préface du catalogue, d'établir un équilibre entre les exigences de la matière et les aspirations de l'esprit : « Une maison, un siège, une tasse, écrit-il, non seulement servent pratiquement, mais affirment une certaine manière d'être. Ils représentent l'homme qu'ils servent. Le beau et le laid sont, pour beaucoup, des qualités superficielles, alors qu'elles traduisent en fait la vérité ou le mensonge. »

Certains ensembles exposés montrent que nos décorateurs ont compris le problème et qu'ils cherchent à enrichir la matière brute fournie par l'industrie ou la chimie en y ajoutant l'élément artisanal qui, marque de fabrique de la France, peut seul nous arracher au sillage de l'art international obligatoirement impersonnel.

Jules Verne, en définitive, n'avait-il pas raison de penser que l'homme, à quelque siècle qu'il appartienne, a besoin d'une retraite à sa mesure où il puisse reposer son esprit des rigueurs de la science ?

ROGER BASCHET.

3.

LE VENISOL :
3. Le Venisol qui constitue le sol de ce « foyer de jeunes filles » est posé sans aucun joint apparent. Bien que blanc, il résiste à toutes les taches, même d'acide. (J. Dumond, archit.)

LE TAPIFLEX :
4. Composé d'un feutre revêtu d'une pellicule de chlorure de vinyle qui lui est indissolublement liée à chaud, le Tapiflex a l'avantage d'être très souple ; les joints des lés sont invisibles.

4.

LE DALFLEX :
Le Dalflex, de Dalami, est comme la plupart des nouveaux revêtements de sol un thermo-plastique qui, à l'encontre des thermo-durcissables comme le Formica, conserve sa souplesse et est travaillé à chaud. Il prend des aspects très différents comme le montrent les photographies ci-dessous:
1. Carrelage noir et blanc imitant parfaitement la pierre dans une bibliothèque.
2. Carrelage gris avec bordure noire imitant le marbre, dans une entrée.

1.

2.

5.

LE LINOLÉUM :
5. Revêtement de sol noir et blanc se distinguant par un habile jeu de courbes. (Georges Goldberg, arch.).

LE GERFLEX :
6. Dans cette chambre d'enfants les carreaux de Gerflex ont permis au décorateur de se livrer à une amusante fantaisie de formes et de couleurs. Cette matière plastique résiste elle aussi à tous les acides, aux jus de fruit... à l'encre. Les carreaux offrent l'avantage de pouvoir être soudés entre eux, au chalumeau, ce qui assure l'étanchéité.

6.

Photographies Beyda, Petrusa, Pierre Jahan, Dager, Henrot, Studio photo Jasz, Jean Collas, Michel Arnoux.

Lors de la vente des collections du roi Farouk au Caire, il y a trois ans, le nom de Fabergé fut rappelé à la mémoire de tous. Les amateurs du monde entier se disputèrent quelques très beaux objets signés par ce grand orfèvre de la cour de Russie, au siècle dernier. Réfugié en Suisse depuis la révolution, son petit-fils Igor a repris la tradition. Le prince Youssoupoff a bien voulu retracer pour nos lecteurs l'histoire du grand-père et leur présenter le petit-fils.

OISEAUX DE FEU

A Saint-Pétersbourg, ma famille possédait un grand nombre d'objets sortis du célèbre atelier de Fabergé. Mes souvenirs d'enfance et mes premières impressions artistiques demeurent liés à ces petites merveilles : tabatières, boîtes, coupes, montres, bijoux et autres bibelots précieux, ciselés avec un goût exquis. J'admirais leur caractère original, l'infinie variété de leur conception, de leur forme, de leurs couleurs, de leurs matières. Je vois encore les teintes délicates des émaux et certaine combinaison particulièrement heureuse de diamants roses et d'or vert. Cependant, mes préférences allaient aux animaux : éléphants, ours, singes, chats et chiens, taillés avec un art infini dans les pierres dures qui venaient de tous les coins de notre immense pays. Certaines de ces pierres sont fort rares et peu connues en Europe. J'aimais le bleu laiteux du cymophane que l'on trouve dans l'Oural, le vert de la malachite avec ses marbrures aux courbes capricieuses, l'aventurine de la mer Blanche, d'un brun rouge pailleté d'or, et le peridot, « la pierre céleste », qui venait de Sibérie, la seule dont on ait découvert des traces dans les météores tombés dans l'espace.

Les œufs de Pâques que Fabergé exécuta à la demande du tsar pour la famille impériale furent une de ses plus grandes réussites. Nicolas II en offrit un à la tsarine et à l'impératrice douairière, le jour de la fête pascale. Nous avions eu le privilège de les admirer avant même qu'ils fussent présentés au Palais impérial, car Fabergé tenait en très haute estime le goût de ma mère et venait lui montrer ses œuvres pour avoir son avis. Je me souviens que l'un de ces œufs contenait une reproduction minuscule mais fidèle de l'express transsibérien, mis en service cette année-là. Dans un autre, c'était le carrosse du sacre, ciselé en or sur fond d'émail rouge, avec les aigles et la couronne impériale en diamants : les vitres étaient figurées par de petites plaques de diamant. Par la suite, Fabergé imagina les « œufs-surprises ». L'art de l'orfèvrerie devenait ici de la prestidigitation. Pâques — en Russie la vraie fête du Printemps — était poétiquement évoquée par un œuf en cristal de roche posé sur un lit de diamants figurant des glaçons. Les fleurs gravées sur la paroi intérieure de l'œuf semblaient ainsi prisonnières de la glace ; un ressort secret faisait apparaître un bouquet de muguet aux fleurs de perles et aux feuilles d'émail vert. D'un autre œuf, en émail mauve, surgissait un coq qui chantait en battant des ailes. Un troisième, en émail jaune bouton d'or, contenait une chaise portée par deux Arabes enturbannés, vêtus de vert et d'écarlate, que le ressort mettait en mouvement.

L'incomparable artiste qu'était Fabergé avait en outre le don d'inspirer à ses quatorze compagnons l'amour de leur métier. Tous travaillaient dans l'enthousiasme sous sa direction, sans marchander leur temps et leur peine. L'éminent critique d'art anglais, Sacheverell Sitwell, a comparé fort justement Fabergé à cet autre magicien, Serge de Diaghilev.

J'ai eu récemment le plaisir de rencontrer à Paris Igor Fabergé, petit-fils du fondateur de cette illustre maison. Établi couturier à Genève, il n'a pas résisté à l'inclination qui le portait à reprendre la tradition familiale. Les bibelots qu'il présente aujourd'hui, fruits du travail de deux années, sont faits de lanières d'or, sertis de pierreries. Les oiseaux fabuleux choisis pour illustrer ces quelques lignes ne sont ni des faisans ni des paons ; ils nous viennent du monde féerique des contes russes : oiseaux de feu, étincelant symbole d'un insaisissable bonheur.

Prince Youssoupoff

« Six oiseaux de feu », de Fabergé, apportent à cette table une note somptueuse. De tailles différentes, ils sont entièrement exécutés à la main, en fines lanières d'or serties de pierreries mi-précieuses. (Couverts, vaisselle et cristaux de Christofle, appliques de Raoul Guiraud, nappe étoilée d'or de Noël).

Itinéraire du samedi chez

L'ANTIQUAIRE

A cette époque de l'année où chacun reçoit parents et amis avec le désir de donner un peu de charme et d'apparat au couvert trop souvent simplifié par la vie moderne, nous convions aujourd'hui nos lecteurs à la recherche d'un décor de table original à base d'objets rares ou curieux trouvés chez les antiquaires.

bis

2

3

TALLEYRAND, l'un des esprits les plus subtils de son temps, croyait plus aux vertus d'une table agréablement servie qu'aux ressources des conférences internationales. A cette époque où la mauvaise foi elle-même s'exprimait du moins en termes choisis, il n'était pas rare de voir les problèmes débattus avec âpreté autour d'un tapis vert, trouver leur solution autour d'une nappe damassée. De tout temps, en France, où la cuisine est raffinée et souvent spirituelle, les repas ont été l'exquis prétexte d'affirmer goût et personnalité.

Si les « grands services », devenus rares et le plus souvent réservés aux banquets officiels, portent encore les marques des fastes d'antan, les réceptions plus intimes telles qu'on les conçoit actuellement permettent d'offrir avec esprit les deux ou trois plats finement cuisinés qui remplacent les entrées, les relevés, les rôtis, le gibier, coupés de sorbets, des siècles passés.

Fleurs et fruits ont été et restent le décor de table consacré par la tradition. Mais il y a mieux à faire maintenant avec des bibelots ou des objets curieux. Les antiquaires nous en offrent un grand choix : du poisson d'argent et de la langouste en bronze à la patte de lièvre cendrier au chien allume-cigare. Les antiquaires nous offrent plus encore : la possibilité de changer de vaisselle à chaque plat. S'il ne reste en effet que très peu de cristaux des grandes époques, on peut, avec des vestiges d'anciens services de porcelaine de Meissen, de Chantilly du XVIII^e siècle, de Sèvres, de Paris du XIX^e siècle ou de faïence de Creil ou de Pont-de-Choux, renouveler complètement l'ordonnance d'une table. Avec ces éléments disparates, mais de qualité, le repas ménagera des surprises, provoquera des commentaires élogieux. Les invités trouveront plus savoureux les mets ainsi offerts et chacun fera montre de ses connaissances en matière d'objets anciens. *Plaisir de France*, dans un de ses albums de décoration (*Styles de France*, n° II), a traité le sujet des porcelaines et des faïences françaises des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles et reproduit les marques qui caractérisent chacune d'elles. En étudiant ce chapitre avec soin, nos lecteurs feront figure de connaisseurs.

SAINT-SÈRE.

CHEZ DONA CARLOTTA :

SUR LE THÈME DU POISSON : *table composée avec un service d'époque Napoléon III comprenant 22 assiettes et deux pièces de forme (150.000 fr.). Couverts en argent à manche dauphin (20.000 fr. la paire). Flambeaux « Regency » (40.000 fr. la paire). Petites coquilles d'argent (16.000 fr. la paire). Salière en argent (20.000 fr.). Les poissons du XVIII^e s. qui décorent cette table sont en argent (10.000 à 100.000 fr.) (1 et 1 bis).*

AU COMTE D'ARTOIS :

DANS UN DÉCOR BLEU ET BLANC : *table composée avec 12 assiettes de Chantilly (6 plates et 6 creuses) du XVIII^e siècle (46.000 fr.) ; 12 verres en cristal du XIX^e siècle (27.000 fr.) ; 6 couverts avec manches en porcelaine de Saint-Cloud du XVIII^e siècle (90.000 fr.) (2).*

DANS UN SALON EMPIRE : *service à café en porcelaine de Paris d'époque, comprenant 9 tasses, bol à punch et pièces de forme habituelle (55.000 fr.) (3).*

MA BOUTIQUE :

SUR UN THÈME FLORAL : *service à dessert en vieux Paris, d'époque romantique, décor « fleurettes » bleu et or. Il comprend 44 assiettes, 2 confituriers, 2 coupes à fruits, 2 compotiers plats et 3 creux (l'ensemble : 140.000 fr.) (4 et 4* bis*).*

4 bis

4

5

CHEZ MAURICE PÉRINET :

DANS UN SALON ROMANTIQUE : *un service à thé et à café d'époque en porcelaine de Vienne noir et or dont chaque pièce comporte un sujet différent : 11 tasses, 1 théière, 1 cafetière, 1 sucrier, 1 pot à lait et 1 bol à punch (95.000 fr.) (5).*

AIR DE CHASSE :

SUR UN THÈME DE VÉNERIE : *des assiettes en Creil noir et blanc (2.000 fr. l'une). Cornes d'abondance en faïence du Midi (75.000fr. la paire). Deux vases Médicis en porcelaine de Paris d'époque Restauration (70.000 fr. la paire). Cerfs en faïence d'Apt (19.000 fr. la paire). Brochette en argent (3.000 fr.). Service à découper, manches en bois de cerf et argent (7.500 fr.). Tête de mouflon en métal anglais (22.000 fr.). Chien allume-cigare en étain, fin du* XIX^e *siècle (1.900 fr.) (6,* 6 bis, 6 ter*).*

6

6 bis

6 ter

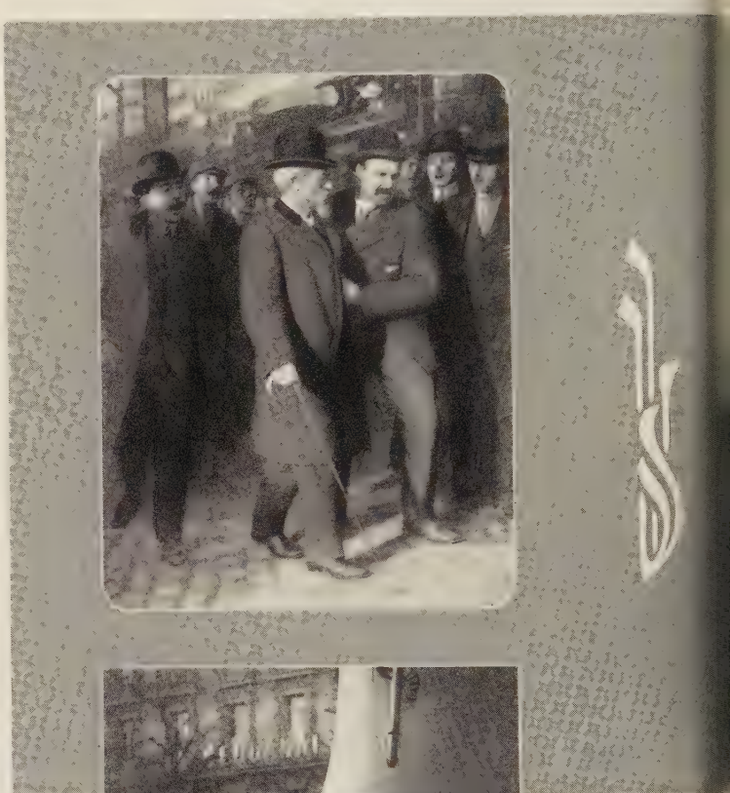
Photographies G. de La Bégassière

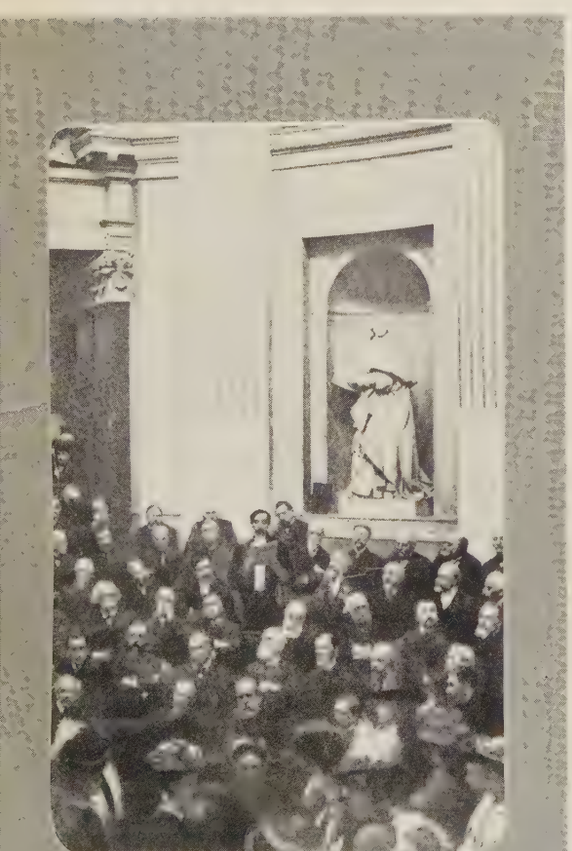
Il y a cinquante ans, époque réputée heureuse, où la vie s'écoulait à un rythme lent, où les pionniers de la science commençaient d'entrevoir le monde futur, où les grands remous de l'actualité ne cahotaient encore que des messieurs en redingote et des dames en voilette...
N'est-il pas piquant de confronter les images de l'actualité d'alors avec celles du monde d'aujourd'hui : de ce monde dont nos pères croyaient avoir préparé le bonheur?

L'ALBUM DE

△ **Le 9e Salon de l'Automobile** a présenté des voitures qui constituent le dernier cri du modernisme. Telle cette limousine vantée en ces termes : « Etre protégé contre toutes les intempéries, avoir tous les avantages de la vitesse sans en avoir les inconvénients, telles sont les sensations qu'on ressent dans cette voiture. » (« La Vie au Grand Air. »)

◁ **Une nouvelle automobile de guerre** : on songe à faire profiter l'armée des progrès de la science. Il n'est guère d'obstacle naturel que cet engin ne puisse franchir ; les fossés mêmes sont passés au moyen de deux rails métalliques qu'il suffit de poser devant les roues. Souhaitons que cette diabolique invention n'ait pas à servir!... (« L'Illustration. »)





Les travailleurs réclament le repos hebdomadaire... Les ouvriers et les employés deviennent exigeants! Pour obtenir chaque semaine un jour sans travail ils ont organisé le 20 janvier, à Paris, une manifestation qui dégénère en bagarre.. Et l'on voit ici le préfet de police, M. Lépine, « sous le harnais banal du pékin » (« L'Illustration »), affrontant, seul, la foule.

Il en est cependant qui ne connaîtront jamais de dimanches : cette photographie avait pour légende : « Le repos hebdomadaire du journaliste. » (« L'Illustration. »)

◁ **Les grandes heures de l'Académie française** : Maurice Barrès reçu sous la Coupole lit son discours. « Je suis sûr, écrit un chroniqueur, qu'il gardera la mémoire de cet après-midi avec plus de reconnaissance que de n'importe quelle journée parlementaire. On ne s'entretint que de grandes choses. Et pas un gros mot ne fut lancé. » (« L'Illustration. »)

MON PÈRE

Féminisme pratique : des cours de coupe sont inaugurés à l'Université des Annales « où les jeunes filles trouveront un enseignement très complet et d'une haute moralité... Ainsi seront-elles pour leurs maris futurs des compagnes laborieuses, économes en même temps que des amies instruites et intelligentes. » (« L'Illustration. »)

La partie de croquet des nouveaux promus... Robert de Flers (à gauche), qui vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur, et son beau-père Victorien Sardou (au fond), promu Grand-Croix, se livrent à leur sport favori. (« L'Illustration. »)

Une grande première : Mme Sarah Bernhardt interprète « les Bouffons », de Miguel Zamacois, « un conte charmant, écrit un critique, qui peut être vu et entendu par tout le monde, même par les plus chastes jeunes filles de la génération actuelle ». (« Le Monde Illustré. » Dessin de E. Zier.)

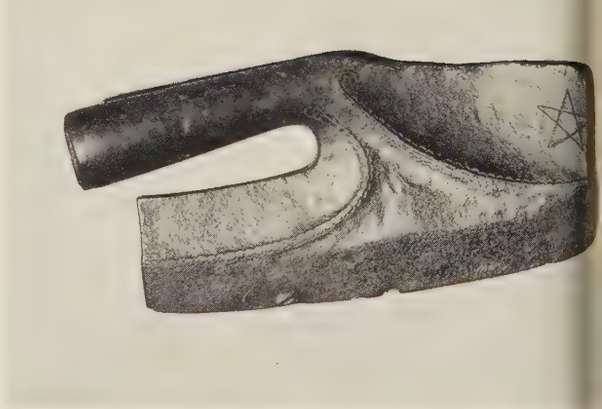
La lutte « pour » le bruit : l'homophone a pour principale qualité de s'entendre à plus d'un kilomètre... Toute la population d'une ville en profitera. (Page de publicité dans « L'Illustration ».)

Le percement du canal de Panama : la réussite de Suez, qui est un exemple de coordination internationale, a encouragé les Américains à reprendre la réalisation du canal de Panama, interrompue depuis si longtemps. On se souvient en effet que les travaux, entrepris en 1881 par Ferdinand de Lesseps, durent être interrompus en 1889 après la faillite de la Société. (« Le Monde Illustré. »)

Objets-Devinettes

(2e épreuve)

13



Quelques caractéristiques

13 - Dimensions de l'écrin : 220 × 75 mm.

14 - Bronze doré.
Long. 140 mm.
Encore en usage dans certaines cours.

15 - En fer.
Dimensions : haut. 260 mm., larg. 125 mm.

16 - Fonte de fer.
Dimensions : 110×180 mm.
La pointe recourbée tourne librement sur elle-même perpendiculairement à un axe en forme de balustre, lequel pivote aussi librement à l'intérieur d'un cadre rigide.

17 - En acier, manche bois noirci.
Une extrémité du manche renferme un tournevis, l'autre un poinçon.
Long. 140 mm.
Manque une petite pièce qui se fixait au bout de l'instrument. Instrument périmé quant à la forme et même la matière.

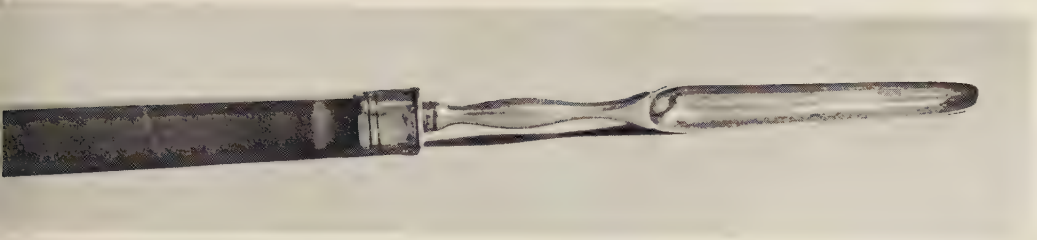
18 - En argent, manche agate.
Longueur totale : 215 mm.

19 - En vermeil et galuchat.
Diamètre : 55 mm.
Longueur de la tige : 165 mm.

20 - Hauteur : 370 mm.
Côté : 140 mm.

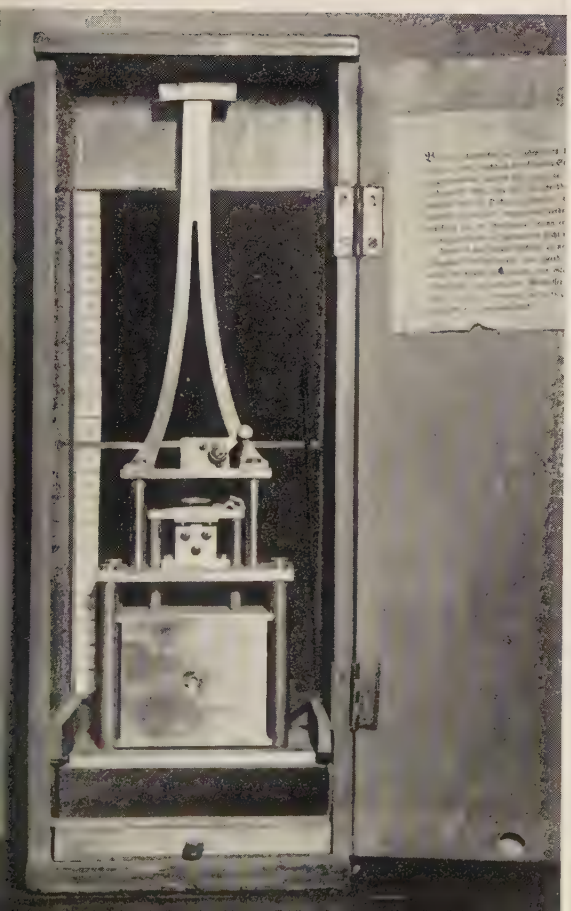
21 - Bois.
Dimensions : 70×150 mm.

17



18

19



20

21

22

23

24

25

22 - En cuivre avec applications d'argent partiellement niellé. Un piston fixé à l'extrémité d'une réglette peut parcourir toute la longueur du corps de l'instrument.
Longueur totale : 150×245 mm.

23 - En laiton.
Diamètre : 165 mm.

24 - Terre vernissée, vert à l'extérieur.
Dimensions : haut. 190 mm., diam. 390 mm.

25 - Bronze.
Long. 470 mm.
Une version simplifiée est encore d'un usage courant.

Objets-Devinettes *(fin)*

LES LIVRES

AR YVES GANDON

LES PRIX LITTÉRAIRES

grand public — celui qui ne lit guère
is d'une demi-douzaine de livres par an et
rce qu'il les voit ceints d'une manchette
riolante — se lasserait-il des prix de fin
nnée ? La grande loterie de décembre a
t, semble-t-il, moins de bruit que les années
écédentes. Est-ce parce que le lauréat du
x Goncourt, M. Romain Gary, consul
néral de France à Los Angeles, n'a pas eu
possibilité de se prêter aux objectifs des
otographes, des cameramen et aux inter-
ws des courriéristes ? J'ai parlé des
cines du ciel (Gallimard édit.) dans le pré-
lent numéro de *Plaisir de France* et n'ai
int à y revenir. Il est seulement à craindre
e l'exotisme fumeux et le style pesant
ce pavé typographique ne fassent
rdre à de nombreux lecteurs la confiance
eugle qu'ils ont accoutumé de placer
ns le choix des Dix.

s dames du jury Femina ont couronné
Adieux (Gallimard, édit.) de M. François-
gis Bastide. L'intérêt du livre ne va guère
'au dessin des phrases, à l'aisance du style.
r M. François-Régis Bastide est un
ivain maître de sa langue. Son récit
nde, surtout dans la première partie,
« instantanés » bien venus, en menues
éciosités qui font penser à un Paul
rand première manière, affadi par un
veloppement inconsidéré.

consens que François-Régis Bastide
eu des intentions. L'ennui est qu'à travers
n roman elles apparaissent mal. Jusqu'à
uvel ordre, la première qualité d'une
vre d'imagination consiste à intéresser
lecteur à des personnages vivants, à
ıcer ceux-ci dans des situations telles que
acun de leurs actes retentit en nous. Ni
vieille fille suédoise Choralita Bricks, ni
faux prince russe Alexis Vassilievitch
llovski ne nous donnent satisfaction à
égard. Réfugiés à Paris, le hasard de
ccupation allemande les rapproche. Ils
t passé tous deux l'âge des amours, et l'on
it mal ce que Choralita peut attendre
Alexis et réciproquement. Cherchent-ils,
mme on nous le suggère, à se délivrer de
ır solitude ? Soit ! Mais ils ont plutôt
parence de fantoches délégués à prononcer
s mots d'auteur. Pittoresques au départ,
perdent vite leur accent. Les intermi-
bles chapitres consacrés à l'émigration du
sse et de la Suédoise dans une petite ville
la Marne sont à peu près illisibles, et le
nouement tragique nous touche peu. On
nt trop que tout cela n'est qu'artifice, et les
mparses, comme Félicien ou Stremov,
ont pas plus d'épaisseur que les person-
ges de premier plan.

uelle différence avec M. André Perrin,
uréat du Prix Théophraste-Renaudot pour
Père ! (René Julliard, édit.) Ici nulle coquet-
ie d'auteur ; ni fausse élégance ni vaines
ritures dans la pensée comme dans le style.
Nous sommes dans la tradition de Jean-Jacques et du Gide de *Si le grain ne meurt*, André Perrin n'a d'autre souci que d'être vrai. Il nous lègue le fruit d'une amère expérience : celle de son enfance malheureuse. Il reconstitue avec une émouvante fidélité le jeune garçon qu'il fut, né d'une mère modeste, mais digne, et vaillante à la tâche, et d'un père bon ouvrier, promptement gâté par la maladie et la misère. Il brosse le tableau de cette famille composée des parents et de trois, puis de quatre enfants entassés dans une seule pièce. Le drame du logement ne date pas de l'après-guerre pour les familles laborieuses, car le récit d'André Perrin nous transporte avant 1914. Cette étroitesse de la vie rend les conflits presque inévitables, même entre gens qui s'aiment. Peu à peu, le jeune Perrin prend son père en haine, il impute à ce tuberculeux agressif et qui a pourtant le mérite de travailler sans relâche, malgré son état, tous les maux dont souffrent ses proches. Il voudrait le voir mort. Ce père torturant et torturé est-il aussi abominable que l'a cru un enfant trop sensible ? A la fin du livre, l'auteur s'aperçoit qu'il a été aimé de cet être qu'il exécrait. C'est une de ses plus belles pages, des plus déchirantes aussi. Au drame du fils dressé contre le père s'ajoutent des croquis enlevés avec beaucoup de finesse, des oncles de l'enfant, anarchistes pleins d'idéalisme, qui figurent très bien divers états de la condition prolétarienne avant la première grande guerre. Ainsi *le Père* ne nous apporte-t-il pas seulement un pénétrant document psychologique, mais aussi un témoignage de prix sur la société d'un temps à la fois encore proche et si loin de nous. Il convient enfin de souligner la netteté, la sobriété, la propriété du langage dont use un auteur seulement à son troisième livre : de loin le plus remarquable des ouvrages couronnés.

Le Commandant Watrin (René Julliard, édit.) d'Armand Lanoux a reçu le Prix interallié. Le choix est bon. Il y a, dans ce roman-témoignage, de la force et de la générosité, de la flamme et de l'humour. Il se divise en trois parties assez différentes de ton et d'intention : *La Nuit de Volmerange*, pendant la « drôle de guerre » et à la veille de l'attaque allemande, *la Nuit du Bois-Joyeux*, pendant la grande bagarre et l'invasion, *la Nuit de Tempelhof* dans un camp de prisonniers en Allemagne, où le héros central du livre avec Watrin, le lieutenant François Soubeyrac, instituteur pacifiste dans la vie civile, tire la morale de son expérience. Peut-être le souci de symétrie est-il, surtout dans la première partie, responsable de quelques longueurs, encore que le drame du soldat français fusillé pour rébellion donne texte à de nobles pages. Le sommet du drame se situe, à mon sens, au centre du livre, tandis que Watrin et ses hommes se battent, jusqu'au moment où ils sont faits prisonniers. La dernière partie enfin, qui contient plus d'un morceau émouvant, apparaît comme la conclusion d'un syllogisme. Le pacifiste bon officier et le vieux « baroudeur » acculé à juger la guerre, qui a été sa raison de vivre, se rejoignent dans un humanisme qui ne sacrifie pas la paix à la liberté et réciproquement. Il était malaisé d'incarner ce didactisme assez apparent dans des personnages de chair et de sang. Le mérite essentiel d'Armand Lanoux est là, et *le Commandant Watrin* fait bien augurer de son avenir de romancier.

Le grand prix de la Critique a été décerné à M. Samuel Sylvestre de Sacy pour son livre, *Descartes par lui-même* (Edit. du Seuil). Petit par la dimension, cet ouvrage abondamment et opportunément illustré constitue un véritable bréviaire cartésien. L'auteur suit pas à pas le philosophe à travers son œuvre et sa correspondance, et nous le rend merveilleusement vivant. Ce Français hors série ne se laisse pas facilement appréhender. Considérant son portrait par Franz Hals, Alain a écrit : « C'est un homme terrible à prendre pour maître. Son œil semble dire *Encore un qui va se tromper.* » Je ne pense pas que M. Samuel Sylvestre de Sacy se soit beaucoup trompé sur les directions de Descartes. Il ne le quitte pas d'une semelle, il le presse dans ses retranchements et termine son excellent propos par des pages d'une ironie supérieure. On ne peut que souhaiter un grand succès à ce perspicace travail.

DANS L'ÉDITION

■ Un nouveau roman de Christine Garnier, *Elsa de Berlin* (Grasset), écrit avec le souffle habituel de cette grande voyageuse, a cette fois pour cadre l'Allemagne d'après guerre. C'est dire qu'à l'attrait d'une étude psychologique s'ajoute dans ce livre alerte un intérêt historique.

■ « Il y a des morts intérieures pires que les morts physiques », que ce soit la fin d'une espérance, le reniement d'un idéal ou la défaite d'une volonté. L'histoire de deux couples malheureux est racontée par Martine Cadieu dans son second roman, *les Morts intérieures* (Calmann-Lévy), avec la sensibilité qu'avait déjà révélée *la Terre est tendre.*

■ Délicieusement illustré par Françoise Estachy, vient de paraître à la librairie Delagrave un beau volume relié, plaisant à toucher et à feuilleter : *les Quatre Sœurs Marsch*, de L.-M. Alcott, adapté par Henriette Rouillard ; à lire et à relire par les petits et les grands.

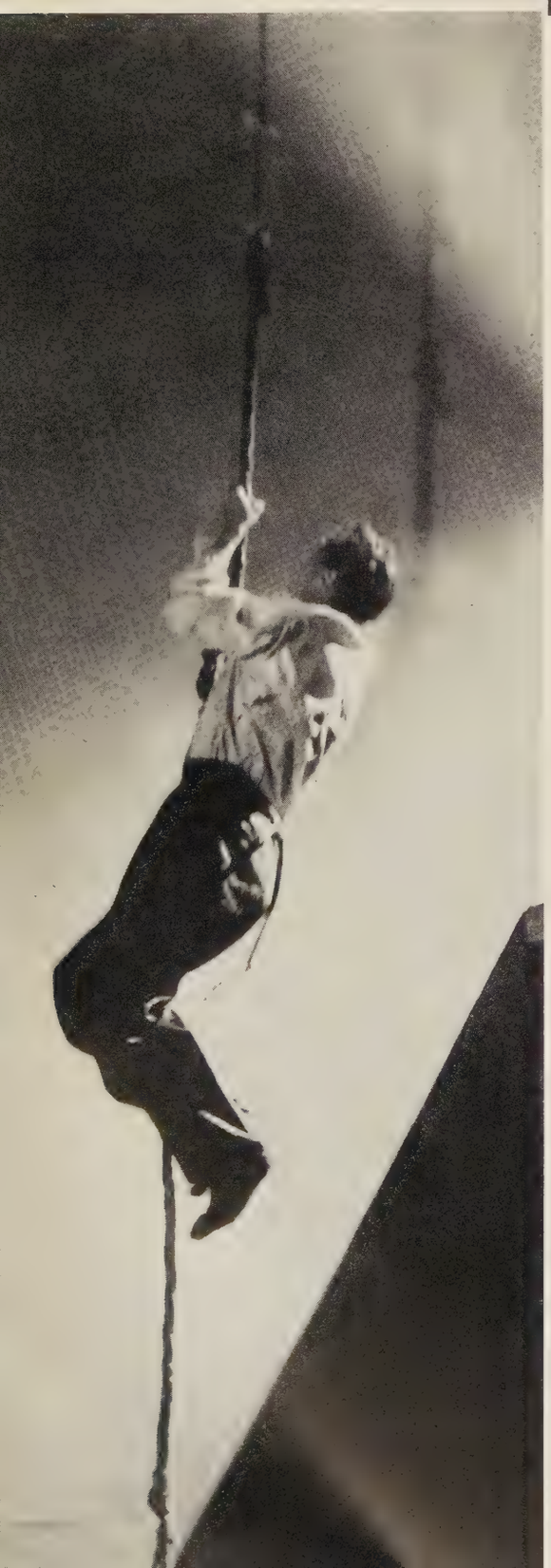
■ Waldemar George consacre un petit album abondamment illustré au jeune peintre sicilien Calogero (Édit. Galerie Madsen) dont l'œuvre exubérante et colorée est le produit d'une imagination sans limite et qui se meut dans un monde de poupées, de masques, de fêtes populaires...

■ Les Éditions Pierre Tisné viennent de publier deux nouveaux volumes : *l'Ecole française du* XIXe *siècle*, par François Fosca, illustrée de 60 planches en couleurs, quatrième volume de la collection Pictura qui en comprendra une vingtaine ; et *Georges Braque*, par Maurice Gieure, où est analysée l'œuvre d'un peintre qui fut le créateur du cubisme. Ouvrages d'une exceptionnelle qualité.

CINÉMA

PAR MARCEL LASSEAUX

*C'est au moyen de lambeaux d'étoffes et de ressorts de sommier entrelacés et promus à la dignité de corde, d'un manche de cuiller en fer pour découper et d'un crayon pour maquiller la porte qu'*Un condamné à mort s'est échappé.



UN CONDAMNÉ A MORT S'EST ÉCHAPPÉ (B). Aventure dramatique vécue, d'après le récit d'André Devigny (1). — CADRE - Le Fort-Montluc, prison lyonnaise. SUJET - Extraordinaire évasion *in extremis* d'un officier français condamné à mort par les Allemands sous l'occupation. RÉALISATION - Bresson : virtuosité et profondeur sans égales. INTERPRÉTATION - Des inconnus, pas même comédiens pour la plupart, mais si puissamment imprégnés de leurs personnages qu'ils semblent vivre réellement cette incroyable aventure. NOTE - Film de la plus haute tenue, tant par son sujet que par sa réalisation. Un acte de volonté lucide, d'intelligence, de froid courage servi par une mise en images non moins exceptionnelle. Seul Robert Bresson pouvait avoir l'audace de planter sa camera dans ce vase clos, complètement coupé du monde extérieur ! Travail étonnant par sa précision clinique, son émotion interne, son dépouillement total de tout fatras sentimental... Comme il vous prend au cœur, ce travail ! Si je ne craignais de froisser involontairement Bresson, qui mérite bien de ne relever que de soi-même, je dirais que ce film-ci vaut le meilleur Hitchcock. Avec cette différence en faveur du Français, toutefois, que jamais le maître reconnu du *suspense* anglo-saxon n'aurait consenti ou peut-être même osé se priver des innombrables « ficelles » qu'il utilise avec la plus grande adresse et pour sa plus grande gloire, à la seule exception de *La Corde*, toutefois.

RICHARD III (A). Drame historique anglais, en couleurs et vistavision, d'après Shakespeare. — CADRE - La cour d'Angleterre, au XV^e^ siècle. SUJET - Implacables intrigues nouées par celui qui fut le dernier Plantagenet pour supprimer les vies le séparant du trône et pour briser ensuite toute résistance à son usurpation. RÉALISATION - Laurence Olivier : vigueur et sobriété. INTERPRÉTATION - Conduite par Laurence Olivier, la troupe de l'*Old Vic Theater* interprète on ne peut plus brillamment cet affreux drame de l'ambition et de la félonie. NOTE - Magnifique spectacle, traduisant Shakespeare en images avec autant de tact et de respect que de puissance. Je doute qu'il y ait un autre tragédien que Laurence Olivier pour « faire passer » avec autant d'élégance et face à l'implacable camera les longs monologues de Richard ! Tout ce rôle écrasant est d'ailleurs tenu avec une autorité, une puissance et une sombre concentration qui fascinent ! Décors, costumes, couleurs sont d'une grâce et d'une délicatesse parfaites.

LA TRAVERSÉE DE PARIS (A). Comédie satirique française, d'après Marcel Aymé (1). — CADRE - Divers aspects du marché noir parisien sous l'occupation. SUJET - Par dilettantisme, un peintre connu participe au transport nocturne et illicite à travers Paris d'un porcin en pièces détachées... RÉALISATION - Autant-Lara : corrosive ! INTERPRÉTATION - Comme Fernandel, Bourvil prouve qu'il peut être mieux qu'un pitre : un comédien ! Ceci en dépit d'une confrontation redoutable avec un Gabin en grande forme... NOTE - Beau travail alliant le pittoresque le plus spirituel à la mordante satire de mœurs que nous n'avons que trop connues, hélas ! Tout est simple, naturel, bien amené. Pochade infiniment drôle, avec cette pointe d'amertume qui ne fait que mieux ressortir la saveur. Un dénouement fâcheusement artificiel vient un peu gâter la ligne de l'ouvrage. Précisons qu'il fut imposé à Autant-Lara à des fins hautement commerciales...

LE TOIT (B). Étude italienne de mœurs, Grand Prix de l'Office catholique international du Cinéma 1956. — CADRE - Bas quartiers de Rome. SUJET - Construire « en dur » une maisonnette sur un terrain communal de la zone, ceci en une nuit afin d'esquiver le veto de la police : quadrature du cercle qu'un jeune ménage doit à tout prix résoudre pour avoir un toit sur sa tête ! RÉALISATION - De Sica : sobre et fouillée. INTERPRÉTATION - Gabriella Pallotta, Giorgio Listuzzi, Gastone Renzelli : naturel et honnêteté. NOTE - Histoire simple, directe, sur

Jugeant sans doute son propre nez insuffisamment majestueux pour un tyran, Laurence Olivier en commanda un tout neuf et garanti de style pour incarner très dignement son Richard III.

thème douloureux qui n'est pas l'apanage l'Italie, malheureusement ! Récit habilent composé pour faire jouer en pleine ière les multiples facettes de ce diamant r. Film sensible, attachant et bien fait, c un réalisme forcé.

BY (A). Comédie dramatique américaine, couleurs et cinémascope. — CADRE - ntres d'accueil et autres lieux de Londres, ndant le *blizz*. SUJET - Par remords d'avoir usé certaines faveurs à un fiancé américain tué peu après, une danseuse française lée à Londres décide de les accorder ormais libéralement à tous les permisinnaires qui lui tombent sous le chausson ! qui crée des complications lorsque le ncé revient, estropié, mais bien vivant ! ALISATION - Curtis Bernhardt : bonne. TERPRÉTATION - Leslie Caron : danse à ne, malheureusement, mais commence à ier gentiment la comédie ; John Kerr : s sympathique. NOTE - Histoire fraîche, dique et même cultivant brillamment la ur bleue intégrale, en dépit des décisions peu radicales de la demoiselle. Quelque ose comme de l'André Theuriet attardé is c'est tout de même gentil et reposant ! temps en temps, n'est-ce pas ? ... Bien éricain, ce coup de foudre prétendant cler en 24 heures le mariage de gens qui veille ne se connaissaient pas ! Un Fran s se permet d'en sourire doucement, and un des protagonistes est une compaote ! Un peu plus de cervelle que cela, ez nous !

A MARIÉE EST TROP BELLE (A). Comé- française, d'après le roman d'Odette yeux (2). — CADRE - Rédaction d'un grand bdomadaire féminin, château en Tou ne, etc. SUJET - Le cas singulier d'une *er girl* demeurée comme engourdie dans e indifférence virginale vis-à-vis de tout qui est masculin... Jusqu'au jour où un cident fortuit la rend à une plus saine nception des choses ! RÉALISATION - erre Gaspard-Huit : un agréable sens de umour. INTERPRÉTATION - Mlle Brigitte rdot nous a fait savoir par voie de presse 'elle gagnait tant mal que bien 30 millions par film ; elle n'a pas pensé à nous dire, malheureusement, quand elle pensait savoir jouer la comédie ; Micheline Presle : entrain, dynamisme et métier sûr ; Louis Jourdan : jeune premier « à l'américaine », sympathique sans beaucoup plus ; J.-F. Calvé : faux et guindé. NOTE - Badinage sans portée ni prétention mais ne manquant pas de drôlerie, de piquant (en dépit de la collaboration éclairée de Mlle Bardot), de bonne humeur et d'une honorable habileté à évoluer adroitement sur des thèmes parfois scabreux. Le meilleur passage me paraît être celui où la Vierge sage, écœurée tout à coup de cette sagesse à qui elle attribue certains mécomptes, n'arrive pas à se débarrasser auprès de trois mâles successifs de cette vertu qui lui pèse ! Leste mais spirituel !

CRIME ET CHATIMENT (A). Mélodrame français, d'après Dostoïevski (1). — CADRE - Une ville imprécisée, quelque part en France. SUJET - Assassinat d'une usurière par un étudiant pauvre, anarchiste et athée, qu'une prostituée mystique amènera à accepter volontairement l'expiation de son crime. RÉALISATION - Lampin : souple, mobile, vigoureuse. INTERPRÉTATION - Gabin : policier paterne ; Hossein : le physique fiévreux de l'emploi ; Carette : un sketch éblouissant ; Blier : bien. NOTE - Tous les éléments d'un bon « mélo » : outrances, ténèbres, fleur mystique s'épanouissant sur le fumier de la prostitution, coups de cymbales, naïvetés, cynisme... Travail solide, d'ailleurs, puissant et captivant car on est pris la plupart du temps. Erreur grave : avoir francisé histoire et personnages ! Les méandres de la pensée slave, ses complexes, contours fluides, revirements, renoncements et abandons divers sont si étrangers à nos réflexes que l'on ressent gêne, surprise et incrédulité à les voir attribués à des Français ! Le cadre qui s'imposait pour que l'on « croie » vraiment à cette histoire typiquement russe ? Celui de la Sainte Russie impériale de Nicolas Ier...

M. L.

(A) Adultes seulement. (B) Toutes personnes.

(1) Édit. Gallimard. (2) Édit. Pierre Horay.

Anarchie et fraternité : Hossein reconduit Carette l'ivrogne à son taudis, avant d'aller tuer son usurière, déclenchant Crime et Châtiment.

Pendant le sommeil légal de la police, ce champignon mal venu a poussé en une nuit sur la zone... Pour un jeune ménage aux abois, c'est Le toit !

bin vitupère l'humanité, au grand ennui de urvil que préoccupe bien davantage le sort enturé et périlleux de son porcin en pièces achées engagé dans La traversée de Paris !

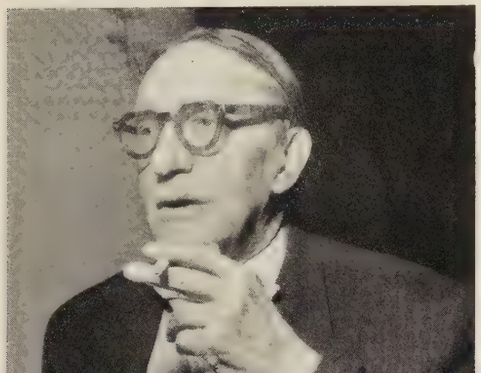
Un bain de vraie poussière dans un faux soupirail où la pseudo-explosion d'un supposé V2 est censée l'avoir projetée : c'est le destin provisoire et inquiétant de Leslie Caron, alias Gaby.

« Prends-moi vite et toute ! » dit Bardot-Putiphar, à qui sa vertu pèse. — « Non, vraiment : sans façon ! répond Calvé-Joseph. Pour moi, La mariée est trop belle ! »

THÉATRE

PAR ROBERT KEMP
de l'Académie Française.

Toute l'équipe de notre revue s'est réjouie de l'honneur fait à son éminent collaborateur Robert Kemp, élu le 29 novembre membre de l'Académie française. A une époque où tant de livres prônés ou lauréS malmènent la langue française, il est bon qu'un hommage soit rendu à ces rares vertus que sont devenues la culture, l'érudition et la pureté du style. OL. Q.



En 1933 et 1934, *Coriolan*, à la Comédie-Française, provoqua des manifestations tumultueuses. Qui l'applaudissait passait aussitôt pour « fasciste ». La Commission des finances délibéra dans l'effervescence. M. Archimbaud, venu se faire une opinion, quitta la salle en faisant du bruit. La pièce interdite, après le 6 février, M. Émile Fabre « sauta » et fut remplacé quelques heures par le directeur de la Sûreté. Personne ne voyait le ridicule de censurer Shakespeare. Sauf ce confrère qui imprimait : « Acré ! Shakespeare... V'là les flics. »

En 1956, la reprise de *Coriolan* n'a pas troublé les consciences « bigrement républicaines » ; la traduction de M. Piéchaud, qui poivre un peu le texte original, n'a point indigné. Pas de sifflets. Quelques bravos de politesse... On épiloguerait longtemps sur ce parallèle... Du point de vue de la critique pure, la nouvelle présentation ne vaut pas la précédente, où Émile Fabre, dans les beaux décors d'André Boll, se surpassa. On s'est avisé de monter Shakespeare sur des escaliers de bois blancs avec fond de drap noir, dans le style Piscator. Nous ne voyons plus Rome, ni son ciel, ni la campagne où se heurtent Romains et Volsques, ni le camp d'Anfidius, ni la tente de Coriolan. On voit des passages. de planches, des escaliers à claire-voie, de planches... Cela ressemble aux Comices.

Assez ; jetons le voile noir sur les estrades blanches, et n'en parlons plus. Jean Meyer a tiré parti spirituellement de ce cadre indéfendable. L'interprétation mérite plus de louanges. Pour ses débuts dans la Maison, Paul Meurisse a l'accent, la véhémence de Coriolan, mais le physique d'un comique plutôt que d'un tragédien. Un meilleur grimage y remédierait. Jean Marchat donne tant de finesse aristocratique et d'ironie à Ménénius qu'on s'étonne de la patience de la plèbe qui l'écoute au lieu de le huer. Jean Deschamps est un fier Anfidius et manie le glaive en virtuose dans son duel contre Coriolan. Annie Ducaux est une adorable Volumnie, plus fiancée que mère, le bel ornement d'une cour romaine grécisée ou même décadente ; non la matrone sévère faite pour plaire à Caton. On ne portait pas de si beaux voiles de neige quand on était une veuve et la mère d'un fils général.

Notre Théâtre national a remonté aussi *les Fourberies* et *les Fâcheux* avec plus de soin et d'élégance. Le Scapin de Robert Hirsch a fait sensation. On n'a pas plus d'esprit, d'invention, d'audace dans le gag ; on ne peut pas collaborer plus intrépidement avec ou contre Molière. J'admire Hirsch de tout mon cœur. C'est un artiste complet. Il est original. Ses dons sont éclatants. Je crains qu'il n'en ait abusé cette fois. Il hache tellement le texte, il y accroche tant de colifichets, tant de grelots de la Folie que la voix de Molière en est éteinte, son rythme détruit, sa sonorité et son fumet évanouis. On ne veut donc pas savoir que le parler de Molière, parent de celui de Rabelais et de Montaigne, est ce qui fait sa saveur unique, ce à quoi va le meilleur de notre amour ? Le langage de Molière est unique. Il va d'un mouvement continu. Il sent le pavé de Paris, celui que foule Alceste lui-même avant de monter chez Célimène et celui que foule son valet. Dans les nouvelles *Fourberies*, nous voyons Hirsch, nous l'entendons... et des tintements très espacés du bronze moliéresque.

J'ai trop longuement parlé de *Ce fou de Platonov*, de Tchékhov, lors de sa création à Bordeaux, pour fleurir de nouveaux éloges son arrivee à Paris, au T. N. P. Le succès a été complet. C'est toujours trop long, mais si fruité, si profondément russe...

Sur un nouveau théâtre construit dans les vastes bâtiments de l'Alliance française, boulevard Raspail, et protégé par elle, sous le nom de « Théâtre d'Aujourd'hui » — bienvenue ! — la troupe de Jacques Fabbri a monté une pièce de l'Italien Scarpetta. *Misère et Noblesse*. Elle est attachante, elle a du relief. Elle est un peu vériste. C'est l'aventure de pauvres couples usés de famine et suant dans leurs haillons, qui sont chargés de représenter la « famille » d'un jeune homme riche auprès du futur beau-père, un parvenu. On les déguise. Et chez leur hôte ils font autant de sottises que la Môme Crevette à Tours-en-Touraine. Le premier acte, dans la mansarde où ils s'entassent, où ils crèvent de faim et guettent l'arrivée de quelques lires, est le plus émouvant. Ensuite, on rit, un peu plus, un peu moins. En somme, une œuvre qui a du relief et que la troupe de Fabbri joue avec entrain et pittoresque. Bonne soirée.

L'Œuvre a remonté *Chaud et Froid*, de Crommelynck, datée de 1934. Je crois qu'il y a mieux, dans le répertoire du grand dramaturge belge, que cette comédie-farce, si peu farceuse, et j'en échangerais plusieurs de sa valeur contre le seul *Cocu magnifique*. M. Dom, honnête et fade bourgeois, vient de mourir, et son mot de la fin a eu autant de fortune que le : « la farce est jouée » faussement attribué à Rabelais. M. Dom a soupiré : « J'ai une idée !... » Ce ne pouvait être qu'une idée de génie. En de pareils instants on se surpasse. Le village est bouleversé. M. Dom, son premier grand homme, bénéficie d'une transfiguration, d'une apothéose... Dans l'ordre public et même dans l'intime, puisque Mme Dom, qui avait pour lui peu de considération, se sent fouettée de jalousie en apprenant que ce paterne avait une maîtresse. Et quelle maîtresse éplorée !... Mme Dom embrasse sa rivale, et c'est pour l'étouffer... Tout au moins pour la faire violer, presque sous nos yeux, par un gaillard dont elle connaît les viriles vertus. Etc. Sans doute n'est-ce point médiocre. Mais c'est tendu, laborieux et, pour mon épiderme du moins, plus froid que chaud. On y a admiré surtout Mme Gensac, belle et intelligente comédienne. Son éclat rend le rôle presque incompréhensible... Depuis longtemps, une telle Mme Dom se fût fait une vie triomphale, après évasion.

Je signale, sans appuyer, la reprise de l'*Hôtel du Libre-Echange* à Marigny. Ce lourd et grossier vaudeville, qui fâche encore plus par sa troisième vertu qui est la platitude, ne compromet pas la gloire de Georges Feydeau, parce qu'il l'écrivit avec Desvallières, un « technicien » qui ne songeait jamais à élever le goût du public, et que ce fut une de ses premières productions. *La Dame de chez Maxim's*, les exquis petits actes comme *Feu la mère de Madame* et *Ne te promène donc pas...*, etc., voilà Feydeau. Le texte de l'*Hôtel du Libre-Echange* est terrible. Les plaisanteries les plus usées, le langage le plus miteux et les clichés, et les calembredaines... Nous étions navrés. L'idée que le public va s'y ruer pendant des mois est-elle consolatrice ? C'est à voir.

Des rires abondants ont tinté, le soir de la création de *l'Or et la paille*, de MM. Barillet et Grédy, deux jeunes qui ont donné de beaux espoirs et qui piétinent. Mettons que c'est gentillet. L'histoire d'un jeune couple désargenté qui veut se procurer de quoi vivre sans que l'idée du travail traverse un instant ces deux têtes légères. On aura donc recours aux expédients ; et, par exemple, elle « fera » un vieux monsieur encore excitable, et lui une vieille dame effervescente. On ne paiera pas ses dettes, on... Vous voyez les choses. Panurge avait plus d'imagination et parlait moins. Mais soyons indulgents ; reconnaissons que Mlle Fabian est belle et débute adroitement, que Mme Parisys était en verve, que M. Crémieux est un de nos meilleurs comédiens et que M. Jacques François sauve par sa jeunesse sympathique un rôle plutôt crapuleux.

J'aimerais dire le bien qu'il faut (sans doute) d'*Irma la Douce*, le grand succès du théâtre Gramont. Je n'ai pu y assister. Et je le regrette bien, car tous mes confrères et les spectateurs que j'ai interrogés m'en ont fait les plus vifs éloges : fin, amusant, distingué, avec une poésie de rêve. Bravo donc, de confiance, sans hésitation ! R. K.

LES EXPOSITIONS

PAR RENÉ BAROTTE

AJEUNISSEMENT DU PRIX DE ROME

y a près de sept ans, répondant à la propo-ion de Nicolas Untersteller, directeur de cole des Beaux-Arts, vingt-neuf ateliers quai Malaquais sur trente se pronon-ent sur la réforme du Prix de Rome. cernée par des gens à l'esprit rétrograde, rmi lesquels régnaient plusieurs membres l'Institut, cette récompense couronnait efforts souvent consciencieux mais tou-rs réalisés dans un sens néo-classique : avait perdu toute signification. Lorsque décret de rajeunissement du prix parut, académiciens de la peinture et de la lpture firent la grimace. Si l'Institut nservait l'organisation du Prix, l'entrée ns le jury d'artistes ennemis des théoriciens mme Georges Rouault, Jacques Villon, anchon ou Legueult, allait lui insuffler air nouveau.

ux expositions où furent groupés les ents envois de pensionnaires à la Villa dicis, l'une à l'École des Beaux-Arts,

GUIRAMAND : La Pêche.

utre à la Galerie Saint-Placide, nous ont mis d'apprécier la portée de cette heureuse dification. C'est surtout chez les peintres le changement est sensible. Deux d'entre : Guiramand et Brasilier, ont fait mer-lle.

ns doute ont-ils rempli le contrat qui les igeait à faire sur place un certain nombre copies ; mais des maîtres jadis sacro-saints, mme Michel-Ange ou Raphaël, les ont ins attirés que Piero della Francesca ou anonymes byzantins. Ils ont préféré à

ANDRÉ BRASILIER : Le Cirque.

l'atmosphère des musées celle des champs, de la campagne ou des plages. Ainsi ont-ils réalisé des paysages très animés et des natures mortes recomposés dans l'atelier d'après des notes prises au cœur même de la vie.

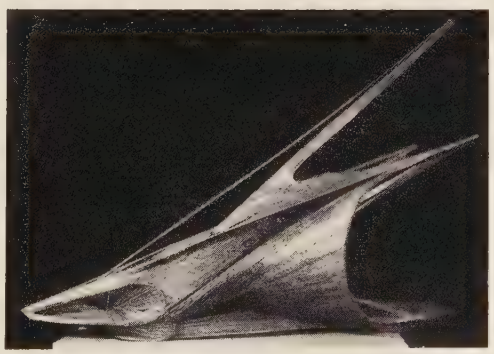
L'art de Guiramand réagit par sa richesse de couleurs contre les recherches sinistres de quelques jeunes désabusés voués aux tonalités sombres. Brasilier use d'une palette également chaude mais plus réduite. Son trait est plein de distinction.

Les travaux des sculpteurs comme Robert Rigot et Henri Dericke ont rompu eux aussi avec le vieil académisme. Nous avons surtout aimé : le *Taureau* du premier, et certains petits bronzes du second, qui ne ressemblent jamais à des bibelots. Les graveurs : Claude Durrens, Jacques Devigne et Jacques Ramondot, ont glané à Rome une riche moisson de beauté ; par contre les architectes ont ramené d'Italie des projets de villes ou études d'un intérêt technique incontestable mais d'aspect un peu monotone pour le spectateur non spécialisé.

AU MUSÉE D'ART MODERNE

Pevsner, sculpteur constructiviste.

Après cinquante années de recherches Antoine Pevsner, ce Russe devenu depuis longtemps français, est enfin découvert par notre pays après avoir vu entrer ses œuvres dans les plus grandes collections du monde. Il expose quarante pièces maîtresses au



ANTOINE PEVSNER : Sens du mouvement d'une construction spatiale. Phot. Giraudon.

musée d'Art moderne, initiant le visiteur à ce mouvement « constructiviste » dont il fut dès sa jeunesse le plus ardent défenseur.

En 1915, collaborant avec son frère Gabo, il éprouva un impérieux besoin, réagissant contre la sculpture classique, de trouver la forme en dehors de la masse. C'est à la suite d'une émotion reçue en regardant une icone, dans un monastère près de Novgorod, que cette transformation se produisit dans son esthétique. Les yeux du saint avaient été exécutés suivant les règles de la perspective inversée utilisée par les Primitifs. Ainsi paraissaient-ils tantôt ouverts, tantôt fermés. Surpris par une telle expression de vie, Pevsner comprit soudain combien le « relief » obtenu avec le « creux » peut donner d'intensité à une sculpture.

Quand il vint à Paris, la tour Eiffel lui parut un véritable chef-d'œuvre plastique parce que son auteur l'avait conçue selon les principes qu'il venait de découvrir intuitivement. D'année en année Pevsner passa de la théorie à la pratique. Ses œuvres actuellement réunies à Paris et qui s'appellent *Tête de femme*, *Tête de clown*, *Projection dynamique* sont une véritable conquête sur l'espace. L'artiste a négligé la pierre pour des matériaux plus souples, tels que le plastique, le bronze, le cuivre. Les formes qu'il invente n'ont aucune sécheresse, elles sont adaptées aux exigences de la vie moderne. Cet abstrait ne perd jamais le sens humain.

PARIS VITRINE DU MONDE

Boudin (Galerie Brame)

Longtemps on considéra comme un petit maître cet élève de Corot qui fut un des plus grands paysagistes français. Son professeur l'appelait « le Roi des ciels ». Plus encore que les Hollandais du passé, il rendit son importance à la lumière avant les impressionnistes ; il sut peindre tous les moments du jour et cela aussi bien dans ses plages à la mode où il promène des crinolines, que dans ses toiles bretonnes, normandes, anversoises où la nature est aimée pour elle-même.

Sébire (Galerie Charpentier)

L'art de Sébire, qui reçut tout jeune le prix de la critique en 1953, a grandi. Le peintre se dégage maintenant de Vlaminck. Tout est distinction dans sa composition basée sur un constant souci de la mesure. Il y a peut-être un peu trop de métier dans certaines de ses natures mortes.

Saint-Maur (Galerie Iris Clert)

Dans ses sculptures aux formes abstraites la lumière passe et fait chanter les couleurs et c'est pourquoi il les a baptisées « Translucides ». Il a remplacé la pierre ou le marbre par une sorte de matière plastique qu'il obtient en associant un liquide mystérieux à un catalyseur avant la cuisson complète ; il donne les nuances souhaitées et travaille ensuite le bloc au burin ou à la lime.

Laques (Galerie Jean Royère)

Bernard Dunand et Maurice Alvo sont les principales « vedettes » d'une présentation qui montre quelle importance le laque peut avoir dans la décoration d'un intérieur moderne. Bernard Dunand une fois de plus triomphe dans le mariage heureux des ors et des tons sombres. Alvo est plus agressif. Le thème de certains de ses paravents évoque un peu pour nous le souvenir d'André Marchand.

R. B.

LES GRANDES VENTES

PAR RAYMONDE WILHÉLEM

GALERIE CHARPENTIER

Les cinq ventes d'hiver données à la Galerie Charpentier les 26, 28, 30 novembre et 4 décembre, dans la journée et en soirée, ont atteint 275 millions.

26 novembre, « un pectoral en or » : 5.600.000 fr.

Les pièces maîtresses de la vente « Trésors d'or » sont parties à l'étranger. La plus belle : un pectoral rond formé de deux feuilles d'or décorées en repoussé et appliquées de part et d'autre sur une âme en terre cuite ou en stéatite, a été adjugée 5.600.000 fr. Elle avait été mise aux enchères à 4 millions. C'est le bijou le plus important qui nous soit conservé de cette époque, égypto-byzantine du Ve au VIIIe siècle. L'abbé Drioton l'a découvert il y a une dizaine d'années en Égypte. Parmi les bijoux antiques reproduits par *Plaisir de France* dans son numéro d'octobre, la paire très rare de bracelets en or serpentéiformes faits d'un épais fil d'or massif datant de la période gréco-romaine d'Égypte (Ier siècle avant-Ier siècle après J.-C.) a trouvé preneur à 3.100.000 fr., et la paire de bracelets composés de multiples fils d'or torsadés et tressés se terminant par un cabochon sertissant une cornaline à 1 million 700.000 fr. (VIe-VIIIe siècle après J.-C.). Les jolies boucles d'oreilles en forme de demi-lune ornées en leur centre d'une légère décoration géométrique, exécutées en Syrie du VIe au VIIIe siècle, ont été préemptées par le Musée du Louvre. Prix d'adjudication : 210.000 fr. La belle monnaie d'or à l'effigie de Charles II, fils de Philippe IV et de Marie-Anne d'Autriche, un Huit Souverains frappé à Bruges en 1694 pendant l'occupation des Pays-Bas par l'Espagne, s'est vendu 450.000 fr. (MM. Bourgey, Beurdeley, Boutemy, Roudillon, Vandermeersch, experts).

Vente Louis Mante : 28 novembre

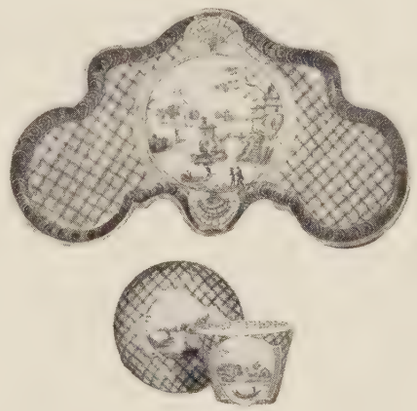
Nous avons donné des photographies des pièces qui devaient atteindre des prix spectaculaires. Une toile de Delacroix peinte vers 1856 : « *Olinde et Sopronie délivrés par Clorinde* » adjugée 11.500.000 fr. ; un rare secrétaire d'angle en laque rouge, noir et or à décor de paysages, œuvre d'Adrien Delorme, payé 3 millions, et une paire de candélabres en bronze doré et cristal de roche du XVIIIe siècle vendue 2.900.000 francs. (Mes Ader et Lemée, MM. Catroux, J. Dubourg, Pacitti, Dillée, experts).

30 novembre, « un panneau d'Adriæn Ysenbrant » : 4.400.000 fr.

Les 25 tableaux confiés par le docteur Wetzlar d'Amsterdam à Me Rheims le 30 novembre, 23 peintures d'Écoles flamande et hollandaise et deux toiles de Hubert Robert et H. Roland de La Porte ont totalisé 24.890.000 fr. En fin de journée, les œuvres appartenant à divers amateurs faisaient monter les enchères à 47.580.000 fr. Les pièces maîtresses de la collection Wetzlar, un panneau d'Adriæn Ysenbrant éclatant de fraîcheur, *la Sainte Madeleine lisant*, autrefois dans les collections Bœhler à Munich et Fisher à Lucerne, s'est vendu 4.400.000 fr., la toile de Salomon Ruysdaël signée, datée 1644 était payée 3.400.000 fr. et le *Paysage aux moulins à vent* de Jan Brueghel de Velours 2.550.000 fr. (M. Robert Lebel, expert).

Une porcelaine de Mennecy : 700.000 fr.

L'après-midi du 4 décembre fut presque entièrement consacré aux objets d'art, sièges et meubles du XVIIIe siècle. Ces derniers presque tous estampillés ont atteint des prix records. Mais une porcelaine rare entre toutes mérite une mention spéciale. Il s'agit d'un présentoir de forme contournée avec sa tasse et sa soucoupe en Mennecy décorés en couleurs de médaillons à paysages maritimes sur fond vert chargé de quadrillés noirs dans le goût des porcelaines chinoises Hang-Hi.



Cette pièce exceptionnelle provenant de l'ancienne collection Pierpont-Morgan a été poussée jusqu'à 700.000 fr. (ce qui fait avec la taxe 845.000 fr.) et à ce prix a été préemptée par les Musées nationaux.
Ces pièces fabriquées dans ce village de Seine-et-Oise dans l'usine fondée par le maréchal duc de Villeroy, vers les années 1735 et suivantes, sont extrêmement recherchées. Elles portent la marque D. V. en rouge, en noir, en bleu, en marron en creux ou en or, mais seulement dans la première période. (Mes Ader, Couturier et Laurin, MM. Damidot, Lacoste et Dillée, experts).

Les porcelaines chinoises de la collection Larcade

L'exposition en soirée le 3 décembre de la collection d'anciennes porcelaines de Chine émaillées turquoise et aubergine de l'antiquaire Édouard Larcade était véritablement féerique. Avec ces statuettes de bouddhas, de Kwan in, ces vases rituels, ces brûle-parfums montés sur bronze au XXe siècle figuraient quelques sculptures de Haute Époque, une tête du dieu Osiris en pierre dorée à la feuille avec des yeux en quartz hyalin et des sourcils en lapis-lazuli, d'époque Saïte (0 m. 34) adjugée 1.500.000 fr. et une très belle statue d'Aphrodite drapée en marbre d'époque Hellénistique ou Romaine payée 1.650.000 fr. Parmi les biscuits de la collection Larcade, qui faisaient en 1917 l'objet d'un important catalogue, se trouvaient un groupe émaillé bleu turquoise d'époque Ming représentant un Lohan vendu 600.000 fr., deux verseuses en forme de pêche de longévité d'époque Kang Hi même prix et un chat accroupi sur un socle en bronze payé 510.000 fr., etc. (MM. Portier et Bacri).

A LONDRES : 27 millions pour un nu de Corot.

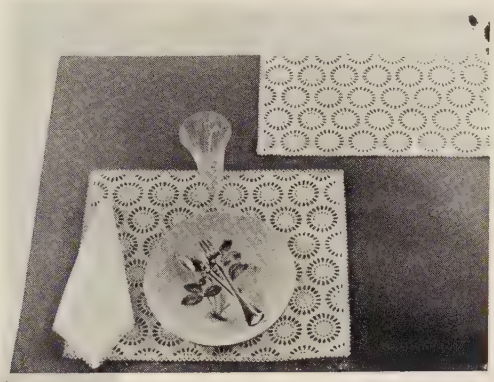
Le 28 novembre, la peinture française du XIXe siècle a remporté un éclatant succès. Dans une vente de tableaux anciens et modernes chez Sotheby qui devait totaliser près de 225 millions (il n'y en a pas eu dans le monde de cette importance depuis la guerre) un pur chef-d'œuvre de Corot, *Vénus au bain*, vendu avec la collection du banquier Jacob Goldschmidt a été adjugé 27 millions à un grand marchand londonien : Frank Partridge. Cette toile, qui porte le nº 2.179 dans le catalogue d'Alfred Robaut et mesure 1 m. 16 sur 0 m. 90, a été peinte par le maître de Ville-d'Avray en 1874, l'année qui précéda sa mort. Germain Bazin qui s'est penché avec émotion et sensibilité sur l'œuvre de Corot a écrit ces quelques lignes en regardant Emma Dobiguy la Vénus qui servit plusieurs fois de modèle à Corot... : « Avant de mourir Corot laissa un testament artistique, les toutes dernières œuvres du peintre atteignent un degré d'altitude qu'il n'avait jamais peut-être atteint. Il fait quelques figures sublimes qui font penser aux dernières œuvres de Rembrandt. La *Vénus au bain* dont l'anatomie si naturaliste et si peu convenable à Vénus est émouvante comme la chair triste de la Bethsabée de Rembrandt... » R. W.

N. B. — *Dans notre nº de novembre, page 63, lire en légende : Céramique du Japon au lieu de Céramique de Chine.*

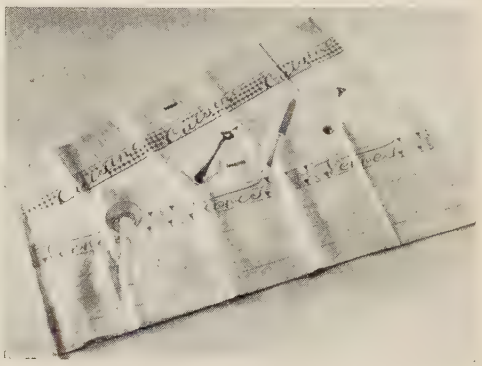
RALLYE-BOUTIQUE

Tous les objets figurant dans cette page ont été sélectionnés par notre rédactrice en toute indépendance et sont présentés à titre gracieux.

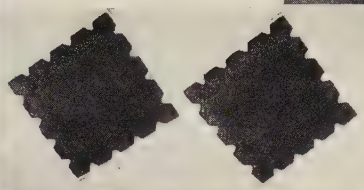
Fleurette Gerardmer n'imprime pas ses torchons, mais tisse tout au long « Cuisine...Cuisine...Cuisine » ou « Verres » ou « Couverts » ; suivant qu'ils sont pur fil, ou mi-fil de lin : ils valent 2.980 fr. et 3.800 fr. la douzaine. 61, rue La Boétie.



La Ville du Puy propose un set de table en broderie anglaise de coton à 8.500 fr. les treize pièces. 36, rue Tronchet. L'assiette à dessert en porcelaine blanche décorée à la main vaut 2.000 fr. et la flûte à champagne en cristal de Daum gravé 675 fr. ; chez Rouard, 34, avenue de l'Opéra.



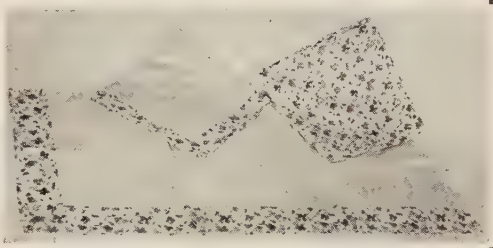
Aux Mille et une Nuits, on choisit la robe de bébé en popeline blanche brodée à la main en bleu au point de Beauvais. Son prix est de 6.900 fr. ; il existe aussi la barboteuse assortie, 6, rue de Castiglione.



A la Belle Lingère, les ronds de bol sont carrés, en grosse toile bleu dur bordée de grecques blanches, et les torchons pur fil imprimés de gais dessins fleurs ou fruits qui ne s'effaceront pas. L'ensemble 3 pièces 1.800 fr., le torchon 850, 95, av. Kléber.

Trousseau d'Autre- présente une parure lit en toile pur fil, tes teintes, avec lications au point de is ; grande largeur : 00 fr. Elle conseille nme tous ses frères de numéroter crètement chaque p au bas de l'ourlet r vérification de rou- ent et retour du blan- ssage. 6, rue Royale.

Chez Colin, la parure de lit en percale longue fibre est imprimée de pois de senteur sur fond or, rose, nil ou bleu, et les taies d'oreiller réversibles permettent des oppositions de dessins et d'uni. De 7.000 à 11.000 fr. Les taies en longueur, dites « américaines », sont exécutées à la commande. 10, rue des Saussaies.



Chez Noël, la guimpe que le bébé porte de sa naissance à un an est en lin brodé à la main, dessin « Flamme des Chevaliers de Malte », avec entre-deux fuseau main. Raffinée et classique, croisant largement pour protéger le dos. 6.000 fr. 90, rue La Boétie.

t. Jean Collas.

Phot. Routhier.

Chez Delphine Chabaud le lit de moelle de rotin est entièrement équipé, du matelas de crin au dernier ruban, sans oublier les housses et garnitures de piqué intérieures. La parure drap et taie « Durance » vaut 3.560 fr. 2, rue de Phalsbourg.

Photographies Max Ottoni.

ÉCHOS ET INFORMATIONS

A propos d'un casque du XVIe siècle.

A propos d'un casque à trois crêtes, ayant vraisemblablement appartenu à l'un des membres de la famille de Médicis, le docteur Jean Buttin publie une petite plaquette dans laquelle il fait preuve d'une rare érudition. Sur ce casque merveilleusement orné se sont penchés de nombreux archéologues. Mais l'auteur croit pouvoir en résoudre l'énigme (édité par J. Buttin à Saint-Girod, Albens, Savoie).

Chez les antiquaires.

Dans notre numéro de novembre à la page 47 une erreur typographique s'est glissée dans la légende de la photographie représentant un semainier en bois de rose d'époque Louis XVI. Le prix en est de 250.000 fr. et non de 25.000 fr.

Les artistes décorateurs.

Le bureau de la Société des Artistes décorateurs vient d'être renouvelé. Il comprend : M. André Renou, président ; MM. Henri Navarre, Jacques Le Chevallier, André Preston, vice-présidents ; M. Maurice Pré, trésorier ; MM. André Monpoix, René-Jean Caillette, André Thuret, Mme Angèle Malclès, secrétaires ; Mme Henriette Cahen-Milen, secrétaire générale.

Les Petits Frères des Pauvres.

Dans notre numéro de Décembre nous avons reproduit une photographie d'un réveillon de Noël offert par les Petits Frères des Pauvres aux vieillards dont ils s'occupent avec tant de dévouement.
Les personnes qui seraient désireuses d'offrir des dons en espèces à cette belle œuvre peuvent les faire parvenir au C. C. P. Paris 2463-98 ou par chèque bancaire à l'ordre des Petits Frères des Pauvres, 9, rue Léchevin, Paris (XIe).

En souvenir d'Igor Boussel.

Une toile *Prisonnier de l'Eternité*, par Morel Germain, réalisée d'après un poème d'Igor Boussel, figure au « Salon de l'Art libre 1956 » (Palais des Beaux-Arts). Nous nous associons à cet hommage rendu à la mémoire de ce jeune journaliste plein de promesses, mort accidentellement au Mexique en 1954.

La Maison du Rouergue.

Comme presque toutes les provinces, le Rouergue a désormais sa « Maison » à Paris. L'inauguration vient d'en être faite en présence de M. Ramadier, ministre des Affaires économiques et financières, de M. Bonnefous, préfet de l'Aveyron, et de nombreuses personnalités. Son but est de fournir tous renseignements sur une des régions les plus pittoresques de France et d'être un lieu de rencontre et d'entr'aide pour les 100.000 Rouerguats de Paris.

Du nouveau au Faubourg-Saint-Honoré.

Fin novembre dernier, la Maison Roger et Gallet réunissait en un brillant cocktail tous ses amis de la Presse pour leur faire découvrir ses nouvelles présentations de l'eau de Cologne Jean-Marie Farina. Mme Burnand faisait les honneurs de la « Boutique » qui donne mille idées de cadeaux raffinés ; et Caroline, mannequin de beauté, offrait à tous son joli visage et ses célèbres conseils de maquillage. N'oublions pas non plus de signaler que Rosane Brussaux venait de terminer l'installation des vitrines animées de Noël et que la foule se pressait sur le trottoir pour applaudir l'illusionniste.

Pour les amateurs de disques.

Parmi les éditions du guide du Concert et du Disque, signalons le guide 1956-1957 de l'amateur du microsillon, de Raymond Lyon. Cet ouvrage conseille utilement ses lecteurs sur le choix, l'installation et l'utilisation des électrophones, des magnétophones et des chaînes haute fidélité. Il comporte en outre une liste très étudiée de disques recommandés. Le même éditeur a publié également *l'Histoire de la Musique*, de Jean Rollin, préfacée par Arthur Honegger, et le disque et ses utilisations dans l'enseignement, de Marie-Jeanne Igot, avec une préface de Pierre Chardon, inspecteur général de l'Instruction publique.

Les Prix du Tastevin

La Confrérie des Chevaliers du Tastevin a décerné son « Prix Littéraire 1956 » à Georges Duhamel, de l'Académie française, pour l'ensemble de son œuvre et en particulier pour sa collaboration au magnifique ouvrage *Vins, fleurs et flammes à travers nos vignes*, édité par Bernard Klein à Paris.
Le « Prix de la Reconnaissance Bourguignonne », institué par cette même Confrérie, a été attribué à M. Gustave Gasser, de Chagny, « Père du régionalisme bourguignon » qui, pendant cinquante-sept ans, a voué toutes ses activités à sa petite patrie.

Une exposition de Bernardino Palazzi.

Le mois dernier, une réception a eu lieu à l'Office National Italien de Tourisme à Paris où étaient exposées des œuvres du peintre Bernardino Palazzi. Cet artiste, né en Sardaigne, a participé aux plus importantes expositions organisées en Italie et à l'étranger, et de 1930 à 1948 il a régulièrement exposé à la Biennale de Venise. Depuis 1934, il est l'invité de l'Exposition internationale de l'Institut Carnegie de Pittsburg.

Volets roulants.

Pour compléter l'article paru dans ce numéro sur « la Maison de demain », voici une formule de volets roulants conçue par Leyrichou et Malan ; réalisables en bois ou en métal ils assurent la protection des grandes baies et sont faciles à manœuvrer de l'intérieur ; mais il faut les prévoir au moment de la construction.

La Réunion.

La revue *Richesses de France* (Éditions Delmas), après avoir récemment consacré des numéros au Gard et à la Manche, nous fait aujourd'hui connaître un des départements français les plus éloignés et, par cela même, un des moins connus : La Réunion. D'intéressants articles présentent sous tous ses aspects cette île où de nombreuses familles françaises ont fait souche.

A propos de « Mitsou ».

Pour interpréter le rôle de « Mitsou », dans le film tiré du roman de Colette, Danielle Delorme a adopté la nouvelle coiffure « Candide » créée par Mario et Léo.

2 nouveaux TELEFUNKEN

IMPORTÉS D'ALLEMAGNE

BAYREUTH

SALZBURG

BAYREUTH

Meuble luxe combiné radio-changeur de disques - magnétophone - haute fidélité - 5 haut-parleurs.
535.000 F.

SALZBURG

Meuble combiné radio-changeur de disques - 4 haut-parleurs. **280.000 F.**

VENTE EXCLUSIVE AU DÉTAIL

a. delvallée

85, Boulevard HAUSSMANN - PARIS (ST-AUGUSTIN)

DISQUES DE JAZZ ET DE VARIÉTÉS

ielques bons disques pour enfants ont paru depuis décembre. Les ici. Les chœurs d'enfants de la Radiodiffusion Française viennent enregistrer pour Pathé-Marconi quatre berceuses harmonisées par ncent Gambau, et qui ont entre autres mérites celui d'être peu connues. nnues, mais nouvelles quand même les chansons de « Surboom chez Mère Michel » ; en une demi-heure de gaîté, Jean-Édie Cremier et formation de danse nous prouvent que dans les airs anciens les plus assiques existe un embryon de rythme 1957. *La Mère Michel* se scande cha-cha-cha, *J'ai du bon tabac* en mambo. *Au clair de la Lune* est charmant slow-fox ; *le Roi Dagobert*, merengue et *Dansons la Capucine*, mba. Un des meilleurs disques de l'année est bien, avec le *Mozart conté aux enfants* dont nous parlions le mois dernier, le *Piccolo Saxo Compagnie* qui vient de sortir chez Philips. C'est la petite histoire un grand orchestre ; la musique a été écrite par le spirituel André pp, le texte de J. Broussolle est dit par François Périer. Il s'agit d'un g voyage entrepris par un petit saxo pour réunir tous les instruments les convaincre de s'assembler. Chacun joue au passage son thème rticulier, et la fin éclate en une parade triomphale. Quand le disque a passé trois fois, un enfant reconnaîtra aisément au son une harpe, tambour, une clarinette et une contrebasse. Il saura que chaque strument a un caractère et appartient à une famille, et mille autres oses qu'il aura apprises sans même s'en apercevoir. Disque d'enfants i amusera aussi les jeunes mères tant il reflète d'expressions vraies de trouvailles logiques, c'est *Isabelle raconte le Petit Chaperon rouge* et *Belle au Bois dormant*. Très naturellement, une petite fille de trois ans mmente à sa façon les deux contes de Perrault. (R. C. A.)

ur une musique de fond agréable, deux disques à retenir. Chez Philips, rie Fontana, « Musiques en tous genres » fourmillant de trouvailles, nuances, d'ironie et d'effets trépidants. C'est André Popp, l'enfant rrible de la musique de divertissement dont on parle beaucoup, qui mpose, et conduit lui-même son orchestre en une bonne douzaine parodies tourbillonnantes et pourtant sans outrances regrettables. el humour dans l'utilisation des cuivres, de l'ondioline et du saxo ! second, c'est un tout récent Véga qui réunit en quelques pièces de arme les bien connus Pierre Spiers, Jerry Mengo et Hubert Rostaing. a dit d'Hubert Rostaing qu'il jouait de la « clarinette tendre » : c'est en agréable !

faut rire avec Poiret et Serrault dans *le Voyage en Corrèze*. Un peu ins mordant peut-être que les célèbres *Embarras de Paris* (R. C. A.). faut écouter Souris — qu'on voudrait voir utilisée davantage encore — ns des chansons qu'elle a reprises au répertoire de Mistinguett. Souris i chante si bien Bruant est aussi très music-hall ; elle brûle les planches avec l'entrain qu'elle apportait à présenter récemment les ballets de Roland Petit. (R. C. A.)

A ceux qui aiment Paris insolite, la nuit, la fête, la chanson pour elle-même, Catherine Sauvage, Pierre Brasseur et cette forme de poésie tout à la fois libre et lyrique, nous disons qu'il ne faut surtout pas manquer *Ouvert la nuit*, dix chansons de Jean Broussolle et André Popp, présentées par Pierre Brasseur et interprétées par Catherine Sauvage. C'est une réussite parfaite dans un genre très inattendu et dont il faut féliciter Philips. Beaucoup de très bon jazz aussi pour débuter l'année. Cid chez Decca donne quelques pièces très différentes de genre et d'époque interprétées par le grand pianiste noir Art Tatum, disparu il y a quelques semaines. Aveugle, on le sait, il jouait d'instinct créations personnelles et variations sur des morceaux connus comme l'Humoresque de Dvorak ou Lullaby of the Leaves et Cocktail for two. C'est de lui que Count Basie a dit : « Art Tatum est « Monsieur » Piano, il n'y en a pas de plus grand. »

Philips sort *Gone Garner gonest*, le second Errol Garner, dont les séances d'enregistrement sont toujours improvisées dans la plus grande gaîté. Garner aime jouer, pour les autres et pour lui-même, tour à tour sentimental et déchaîné, puis, retrouvant sa nonchalante distinction. Toujours original et à son aise. Sous la marque Capitol, c'est le grand Nat Cole au piano, orchestre conduit par Nelson Riddle. Un bel album à conserver et à reprendre. Chez Philips enfin, le premier enregistrement d'un pianiste qui fait parler de lui, Alain Goraguer. Avec Paul Rovère (basse) et Christian Garros (batterie), encouragé par Diéval et Boris Vian, il vient de sortir un disque qui laisse rêveur et confondu. Et on nous dit que Goraguer ne cesse de travailler et de réaliser des progrès !

Aux amateurs de spirituals, Decca propose dans la série London *The mariners sing spirituals*. Peut-on dire : deux nostalgies au lieu d'une ? Seize beaux chants de toute façon. Avec l'ensemble vocal Stéphane Caillat, Decca vient de réaliser un album inattendu et attachant : « Douze chansons galantes de Clément Janequin » ; le charmant compositeur qui enchanta François Ier par son talent, sa tendre poésie et sa malice un peu précieuse n'est pas si loin de nous qui goûtons ces courtes chansons de la Renaissance, savoureuses et spontanées.

Pour terminer et parce que les grands classiques sont toujours en faveur, signalons le luxueux album édité par Decca, qui donne intégralement en deux grands disques les cinq actes du *Misanthrope*. Tout est de qualité, l'enregistrement impeccable comme l'interprétation de J.-L. Barrault, Madeleine Renaud, J. Desailly. Ce Molière-là sur notre pick-up, quand nous voulons et autant de fois qu'il nous plaira : quelle place a prise le disque dans notre vie !

ANNE FOURNY.

les Nouvelles Littéraires

publieront, après le roman de

HERVÉ BAZIN

celui qu'a écrit spécialement pour elles

PAUL VIALAR

ainsi que des nouvelles de

FRANÇOISE MAILLET-JORIS
ARMAND LANOUX - RENÉ FALLET
MICHEL DÉON, etc.

et des chroniques de

GERMAINE BEAUMONT,
PRINCESSE BIBESCO - BÉATRICE BECK
ANDRÉ MAUROIS - ROBERT KEMP
ANDRÉ CHAMSON - ÉMILE HENRIOT
de l'Académie Française

et des meilleurs écrivains de la jeune génération

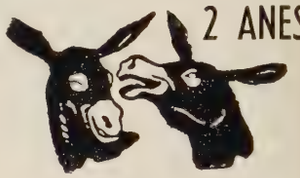
Abonnements : un an : 1.250 fr. — six mois : 680 fr.

Édition originale et complète du
Journal des GONCOURT
Éditée par l'Imprimerie Nationale de MONACO
Distributeur Exclusif :
Maxime COTTET-DUMOULIN
48, Rue Grimaldi, MONACO
Bureaux de PARIS : 3, Rue Séguier
Les souscriptions peuvent être prises chez les libraires ou chez les courtiers

PLAISIR DU SPECTACLE

ATELIER
L'ŒUF
de FÉLICIEN MARCEAU

MOGADOR
500e immense succès
la croisière du rire
LES AMOURS DE DON JUAN
super-opérette à grand spectacle
avec MARCEL MERKÈS



PIERRE - JEAN
VAILLARD
chante et joue en exclusivité dans le nouveau spectacle
Nil... un Nil autre
la mordante revue d'actualité

Un hôtel de grande classe pour vos vacances en Suisse

Saisons d'hiver et d'été
Tous les sports — Ambiance distinguée

Tél. (082) 3 32 21 — A. CANDRIAN, Adm. Dél.

DES RELIURES POUR NOTRE SUPPLÉMENT THÉATRAL

Devant le succès remporté par le Supplément Théâtral compris dans l'abonnement « T », nous avons prévu des reliures Aclé d'un système spécial et au format de cette livraison.

Ces reliures peuvent contenir les douze fascicules parus dans l'année. Elles sont vendues au prix de 700 frs chacune.

HOTEL CARLTON, St-Moritz

Hôtel de tout premier rang jouissant d'une situation unique

Tous les sports d'hiver
Curling — Patinoire
Arrangements spéciaux pour familles
Ouvert Été — Hiver
R.-F. MULLER, directeur

Mêmes hôtels : PALACE HOTEL, LUCERNE - KULM HOTEL, ST-MORITZ

Expositions Universelles 1878-1889
Médaille d'Or.

Marque Déposée

LABAUME

aîné & fils

Eleveurs de Grands Bourgognes

A

BEAUNE

(CÔTE-D'OR)

DEPUIS 1734

✳

Tradition de Haute Qualité

BANCO DI ROMA

(FRANCE)

15, rue de Choiseul, PARIS (2e) - RIC. 56-80 7 lignes groupées

Bureau de change : 20-22, rue du 4-Septembre

Agences à : LYON, 11, rue Président-Carnot

MONTE-CARLO, 1, avenue Princesse-Alice

●

Correspondant de la Société Italienne

BANCO DI ROMA *(fondée en 1880)*

Capital et réserve : Lit. 3.750.000.000

●

Succursales à l'étranger :

ÉRYTHRÉE - LIBAN - SOMALIE

SYRIE - TURQUIE - LIBYE

●

Banques affiliées :

BANCO DI ROMA per la SVIZZERA, LUGANO, CHIASSO

BANCO DI ROMA (Belgique) BRUXELLES, CHARLEROI

BANCO ITALO EGIZIANO, LE CAIRE, ALEXANDRIE

●

Bureaux de représentation :

LONDRES, NEW-YORK, FRANCFORT, BUENOS-AIRES

●

Correspondants dans le monde entier

BANCA NAZIONALE DEL LAVORO

Siège Central - ROME - Via V. Veneto 119

SUCCURSALES

DANS TOUTE L'ITALIE

Correspondants

dans toutes les parties du monde

●

Bureaux de Représentation :

PARIS : 4, Rue de la Paix

NEW-YORK - LONDRES - FRANCFORT-s/M

RIO DE JANEIRO - MONTRÉAL

Succursale à MADRID

CHÈQUES DE VOYAGE ET LETTRES DE CRÉDIT

CHANGE DE BILLETS DE BANQUE ÉTRANGERS

RENSEIGNEMENTS TOURISTIQUES

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

La maison

que vous cherchez...

Projets de construction :

à SAINT-CLOUD Val d'Or : Vue imprenable sur bois et Paris
à SAINT-MANDÉ Vue sur bois de Vincennes
à PARIS (16e) Auteuil-Molitor

APPARTEMENTS TOUT CONFORT
2 à 5 pièces - Balcons - Terrasses
POSSIBILITÉS DE CRÉDIT

•

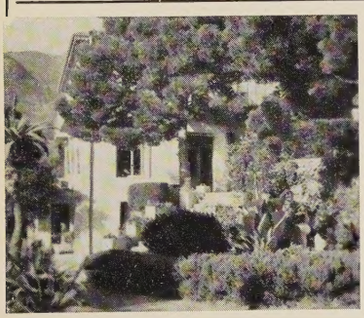
Pour tous renseignements :

LA FRANCE IMMOBILIÈRE
continentale et d'outre-mer
9, rue Boissy-d'Anglas, PARIS - ANJ. 17-55. Métro : Concorde

NICE
7, promenade des Anglais
Tél. : 833-29

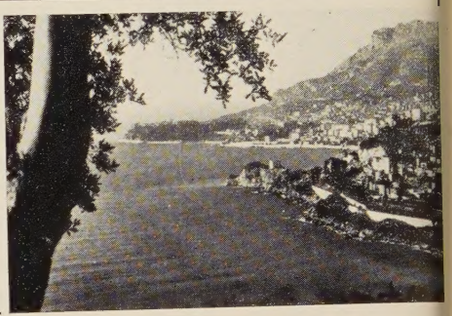
JOHN TAYLOR & SON
FONDÉE EN 1864 *TÉL. 900.67-68-69*
LA CROISETTE CANNES (A.-M.)

MONTE-CARLO
20, boulevard des Moulins
Tél. : 010-43



CAP MARTIN
près MONTE-CARLO
BELLE PROPRIÉTÉ - VILLA IMPECCABLE
Vue magnifique sur mer et Monte-Carlo
Grand living-room avec terrasse - 4 chambres
2 bains - cuisine - office
Tout confort : chauffage central, téléphone
Appartement indépendant : living-room
2 chambres - cuisine - bains - chambre de bonne
Jardin 4.000 m2 - Garage

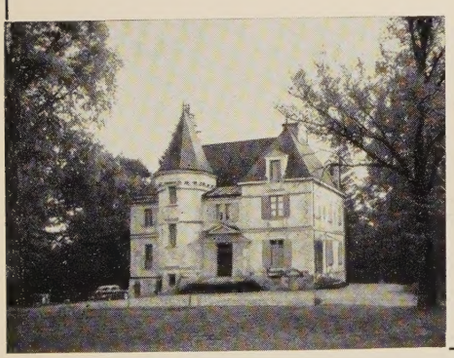
Renseignements : TAYLOR, 20, boulevard des Moulins - MONTE-CARLO



René CHASTAND

25, rue du Pont-Saint-Jean, BERGERAC (Dordogne) - Tél. : 11-03 - B. P. 45

vous présente à la vente, en exclusivité



UN SPLENDIDE DOMAINE

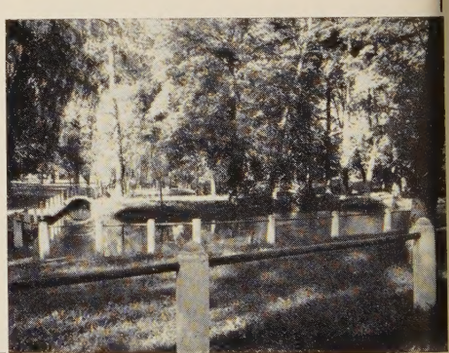
aux portes de Bergerac, dans un cadre magnifique
35 Ha d'un seul tenant, dont 33 Ha en prairies entièrement clôturées
Vigne pour la consommation, fruitiers

TRÈS JOLIE DEMEURE

10 pièces spacieuses, belle réception. Tout confort, parfait état
Vendue **entièrement meublée** (mobilier de valeur)
Parc magnifique, arbres de toutes essences. Barrières en ciment
Pièce d'eau poissonneuse avec deux îles. 2 ruisseaux intarissables.
Maison de régisseur et logements de domestiques. Très bel ensemble de bâtiments d'exploitation. Matériel agricole.

AFFAIRE IMPECCABLE, LIBRE A LA VENTE

Documentation complète avec plans et photos sur demande.



Entre MAGNY-EN-VEXIN et GISORS, à 60 km de Paris

PROPRIÉTÉ 8.000 m2

plus 1 ha 82 de bois

MAISON D'HABITATION construite en 1872
pierres de taille. Excellent état
Vue panoramique
Living-room 40 m2, 5 chambres, salle de bains, 3 lavabos
Électricité - Eau - Téléphone - Butagaz - Chauffage
DÉPENDANCES : a) contiguës à la maison, grand garage ateliers, greniers, appentis, logement jardiniers (3 pièces)
b) Hangar agricole 10 m x 5 avec pressoir cidre, poulailler, etc.
JARDINS, VERGERS, POTAGER : arbres fruitiers (environ 1.000 kgs fruits, 800 kgs pommes de terre, tous légumes, etc.)
Pour renseignements : s'adresser au Secrétariat de « Plaisir de France »

Les conditions d'insertion dans cette rubrique seront communiquées sur demande adressée à :
PLAISIR DE FRANCE, 13, rue Saint-Georges, PARIS.

DANS NOTRE NUMÉRO DE FÉVRIER

UN GRAND REPORTAGE INÉDIT :

L'Art du bouquet au Japon.

UNE ÉTUDE CRITIQUE :

Un peintre, Lancelot Ney, réussit le difficile mariage de l'abstrait et du figuratif.

UN PROBLÈME DE DÉCORATION :

L'éclairage de la table, dans la salle à manger.

DES JARDINS :

Le tapis vert autour de la maison.

DE LA MODE :

Bijoux actuels à la mode romantique.

UNE NOUVELLE :

Le sourire de Luce, par Michel Chapuis.

L'ITINÉRAIRE DU SAMEDI CHEZ L'ANTIQUAIRE :

Le style Louis-Philippe (1re partie).

La première épreuve du 3e grand concours touristique de « Plaisir de France ».

... ET LES CHRONIQUES HABITUELLES.

NISTRATION et BUREAUX :
ue Saint-Georges, PARIS (9e)
Téléphone : Trudaine 82-54

PLAISIR DE FRANCE

Revue mensuelle

Adresse télégraphique : PLAIFRANCE PARIS
Chèques postaux : PARIS 5070-63
R. C. Seine 54 B7.643

TARIF DES ABONNEMENTS

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **60 francs** en timbres-poste.

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	12 Nos avec supplément théâtral (1 an) T	6 Nos avec supplément théâtral (6 mois) T	Prix du numéro ordinaire
ICE, MONACO et AFRIQUE DU NORD	Fr. 5.700	2.900	7.000	3.550	500
N FRANÇAISE (envoi recommandé).....	Fr. 6.000	3.050	7.300	3.700	500
spondant pour l'Algérie : Bernard André, 19, Bd Marcel-Duclos, ger. Téléph. 617-96.					
NGER (abonnements souscrits en nce)	Fr. 6.400	3.300	7.800	4.000	550 envoi franco
spondants à l'étranger :					
QUE DU SUD. — Inter-African Press d Publicity (Pry) Ltd, 125, Kerk Street hannesburg	Fr. 6.400	3.300	—	—	—
MAGNE. — A. et G. von May, Lichtenr Allee 12, Baden-Baden. Tél. : 35.91...	DM. 76,80	39	—	—	—
NTINE. — Palacio de Libro, 49, Maipu, enos-Aires et Librairie Hachette, 739-745, adaira, Buenos-Aires	Fr. 6.400	3.300	—	—	—
TRALIE. — Universal Publications, Pitt Street, Sydney.....	£ 8-5	(1 an seulement)	—	—	—
IQUE. — Plaisir de France, 65, rue ard, Bruxelles. Téléphone : 26.57.96. C. P. 704-08.	Fr. B 875	450	—	—	85
IL (envoi recommandé) - Vente et abonments : Agencia franceza de assinaturas F. Besnard, 91, Avenida Almirante Barroso andar, Rio de Janeiro et 131, rua Marconi, o Paulo	Cr. 1.350	—	—	—	120
ADA. — H. Henri Charlotin, 80, rue Scott, ébec P. Q.	$ 18	9,50	—	—	2
. — Librairie française, Estado, 36, Casilla D, Santiago.....	Fr. 6.400	3.300	—	—	—
EMARK. — A. S Importborger nörregade a. Copenhagenk	crs. dan. 140,00	75.00	—	—	15.00
TE. — Librairie au Papyrus (Hachette), rue Adly-Pacha, Le Caire - Librairie mes Cattan, 118, rue Emad-El-Dine, Le ire - Déléguée aux abts : Mme Vaucher-naniri (Aladin, 8, rue Kasr-el-Nil, Le Caire).	Pts. 640	330	—	—	67

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	Prix du numéro ordinaire
ESPAGNE. — Sociedad General Española de Libreria, 9, Evaristo San Miguel, Madrid.	Ptas 700	365	80
ÉTATS-UNIS. — American News, 131, Varick Street, New York. — Librairie de France, 610 Fifth Avenue, New York City. — Paris-Book Center 11 West 46 th Street, New York 36	$ 18	9,50	2
GRANDE-BRETAGNE, colonies anglaises et îles anglo-normandes. — Librairie française, 127, Regent Street, Londres.....	£ 6-10-0	3-10-0	12-6
GRÈCE. — Librairie Kauffmann, 28, rue Winston-Churchill, Athènes	Fr. 6.400	3.300	—
HOLLANDE. — Représentation exclusive : Editions françaises d'Amsterdam N. V., Heerengracht 477, Amsterdam C.....	H. Fl. 70	36	
ILES CANARIES. — Roger Lannoy, Apartado 181, Santa Cruz de Tenerife	Ptas 700	365	60
ITALIE. — S.A.I.S.E. 8A via Viotti, Torino. — Télé. 44.626.520.393	Lires 12.000	6.500	1.100
LIBAN. — Librairie Antoine, rue de l'Emir-Béchir, Beyrouth - Déléguée aux abts : Mme Georges Schéhadé, Beyrouth.....	L. L. 64	33	6
PÉROU. — Plaisir de France S. A., Portal de Belen 158, Casilla 3069, Lima.....	Sols 400	210	35
PORTUGAL. — Livraria Bertrand, 73, rua Garrett, Lisboa	Esc. 520	270	60
SUISSE. — Délégué général aux abonnements et à la publicité : A. et G. de May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Téléphone : 28.96.08 C.C.P. 11-167-67. — M. Maillard, les Brenets C.C.P. IVB 1720.....	Fr. s. 70	36	7,25
TURQUIE. — Librairie Cohen, 495 Istiklal Caddesi, Istanboul. - Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi Istanboul.....	L. T. 64	33	5
URUGUAY. — Agence Ibana, Convención 1488, Montevideo (recom.)	Pesos 96	38	9,75

OJD DIFFUSION · PUBLICITÉ

ABONNEMENTS-POSTE

Depuis le 1er janvier 1954, des abonnements peuvent être souscrits auprès des Bureaux de Poste des pays ci-dessous mentionnés : ALLEMAGNE OCCIDENTALE, AUTRICHE, BELGIQUE, DANEMARK, FINLANDE, HONGRIE, ITALIE, LUXEMBOURG, NORVÈGE, PAYS-BAS, PORTUGAL, SUÈDE, SUISSE. Prière de bien vouloir se renseigner aux Bureaux Postaux de ces pays.

REVUE FRANÇAISE IMPRIMÉE EN FRANCE

recteur-Gérant :
IER QUÉANT.

IMPRIMERIE ILLUSTRATION BOBIGNY
Printed in France. — Dépôt légal 1er trimestre 1957.

Imprimeur n° 601.
Editeur n° 6.

NICOLAS

Elle vous attend depuis 40 ans